N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

NUMÉRO DOUBLE
132 PAGES

GÉNÉRATION 70'S

Les derniers temps de l'insouciance ?

L'âge d'or de la contre-culture



M 02630 - 945 - F: 7,90 € - RD

DÉCEMBRE-JANVIER 2026
N°945
ALL 9,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 8,90 €
CH 13 CHF - DOM/S 8,90 €
TOM/S 1150 XPF - MAR 86 DH
TUN 14,50 TND - CAN $ 13,99

OPÉRA NATIONAL CAPITOLE TOULOUSE

TOULOUSE CITY OF MUSIC

unesco
Member of the Creative Cities Network

Saison 25 | 26

PREMIÈRE FRANÇAISE

LA PASSAGÈRE

OPÉRA DE WEINBERG

23, 27 ET 29 JANVIER - 20H
25 JANVIER - 15H

TARIFS DE 10 À 90€
opera.toulouse.fr
05 61 63 13 13

DIRECTION MUSICALE
FRANCESCO ANGELICO

MISE EN SCÈNE
JOHANNES REITMEIER

ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE
CHŒUR DE L'OPÉRA NATIONAL DU CAPITOLE

Licences : L-D-22-8180 L-D-22-8140 L-D-22-7776 / Crédit : *Croisière aux Antilles 19 février 1964*, Ciganer. © French Lines & Compagnies – tous droits réservés

Au cœur de votre quotidien

france musique · ici Radio TV Digital · LA DÉPÊCHE DU MIDI · Ramdam · PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE Liberté Égalité Fraternité · toulouse métropole

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : décembre 2025.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart *Petits frères des Pauvres* sur la diffusion abonnée.
Photo de couverture : *Historia*.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.

Édito
Par Éric Pincas



Une frontière entre deux mondes

Des bistrots enfumés, les cliquetis des flippers, la musique des Martin Circus, les œufs durs sur le zinc… Convoquer les souvenirs des années 1970, c'est retrouver l'odeur suffocante des gitanes flottant dans les bureaux ou les lieux de convivialité, celle de la chaudière au fioul se glissant dans nos maisons ; revoir défiler les couleurs psychédéliques des papiers peints qui ornaient les murs des appartements de nos parents ou grands-parents ; se remémorer le bruit du moteur de la vieille Simca démarrant au starter par une matinée glaciale, se laisser bercer par la voix des speakerines qui accompagnaient les soirées du petit écran devenu un objet central dans la plupart des foyers… Les jingles, les génériques, les voix familières – le plus souvent doublées – des acteurs et actrices des séries mythiques anglo-saxonnes qui éclairaient les dimanches pluvieux… Ce sont ces plaisirs simples, ces codes culturels, ces marqueurs sociaux, qui réveillent les sens et la mémoire de celles et ceux qui ont connu ces années-là. En France, le milieu des années 1970 marque d'une certaine manière une frontière entre deux mondes : celui des Trente Glorieuses finissantes, au cours desquelles les Français connurent une économie de plein-emploi nourrissant toutes les ambitions, et l'aube des « Trente piteuses » – comme les qualifia Nicolas Baverez – gangrenées notamment par des crises sociales, le chômage structurel et un système politique à court de souffle… Conséquences, selon l'essayiste, d'une France qui n'aurait pas su négocier le virage de l'après-guerre froide et de la mondialisation.

> « La décennie 1970 a opéré une bascule sociétale »

Revisiter les années 1970 en France, ce n'est pas céder au bon vieux réflexe du « c'était mieux avant » mais comprendre en quoi cette décennie a opéré une sorte de bascule sociétale à l'heure des grands bouleversements internationaux : premier choc pétrolier consécutif au conflit israélo-arabe (1973), recrudescence de la guerre froide à partir de 1975 liée à la course aux armements nucléaires, intervention des troupes soviétiques en Afghanistan à la fin de la décennie… Dans ce monde sous tension, la France de VGE, moderne et technocratique, vit les derniers temps d'une forme d'insouciance où la liberté de ton et l'impertinence deviennent les armes privilégiées des « bouffons de la République » – c'est ainsi qu'on les désignait – Coluche en tête. Une génération qui sut s'étourdir au rythme du disco comme pour mieux fuir une réalité en passe d'éteindre ses idéaux et ses utopies.

HISTORIA SOMMAIRE

26



34



6 Portfolio

Le livre dans ses plus beaux écrins

Petit tour des plus belles librairies du monde, véritables temples du savoir et régal pour les yeux…

14 Échos de l'Histoire
L'actualité éclairée par l'Histoire, avec, notamment, au Royaume-Uni, la « mort sociale » du prince Andrew.

20 Ils font l'événement
Les 200 ans du *Figaro* ; le succès inattendu de Jane Austen auprès de la génération Z.

24 Aux premières loges
Hubert Védrine raconte son expérience aux côtés de Mitterrand, le « dernier des grands hommes ».
PAR FRANCK FERRAND

26 Récit

De la Nativité du Christ au père Noël superstar

Que sont les Noëls d'antan devenus ? Retour sur une célébration qui, depuis deux mille ans, n'a cessé d'évoluer.
PAR EMMANUEL DE WARESQUIEL

34 Dossier

Génération 70's
Les derniers temps de l'insouciance ?

Mode et design psychédéliques, impertinence et Renault 5… La société française connaît, entre 1970 et 1980, des mutations profondes, nées des Trente Glorieuses mais aussi provoquées par la crise économique.

36 **Comme l'été avant l'orage** JEAN VIARD
38 **Le baroud d'honneur des Trente Glorieuses** PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER
41 **Pour les Français, l'hyper, c'est super !** PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER
42 **Tous au volant… à tombeau ouvert !** OLIVIER TOSSERI
44 **Giscard d'Estaing : la modernité, c'est lui !** CHRISTOPHE BARBIER
48 **VGE, le PDG de l'entreprise « France »** CHRISTOPHE BARBIER
52 **Sale temps pour les uniformes !** JEAN-YVES LE NAOUR
55 **Gardarem lou Larzac !** JEAN-YVES LE NAOUR
56 **Quand l'insolence fait trembler le pouvoir** JACQUES PESSIS
59 **La contre-culture contre-attaque** JACQUES PESSIS
60 **Révolution sexuelle, de l'image à l'intime** YANNICK DEHÉE
62 **Back to the 70's** NICOLAS MÉRA
66 **Les indispensables** OLIVIER TOSSERI
68 **Les tout premiers « enfants de la télé »** YANNICK DEHÉE
71 **Les radios sur fréquence libre** YANNICK DEHÉE
72 **Partir, partir… De la N7 au 747** NICOLAS MÉRA
74 **À l'heure des paillettes et des boules à facettes** JACQUES PESSIS
79 **Maritie et Gilbert Carpentier, n°1 du samedi soir** JACQUES PESSIS
80 **La littérature expérimentale à l'essai** LAURENT NUNEZ
83 ***Apostrophes* : les écrivains servis sur un plateau** LAURENT NUNEZ
84 **Le cinéma tient le haut de l'affiche** YANNICK DEHÉE







88 Récit

Magellan n'a pas fait le tour du monde

Une exposition et un film célèbrent celui qui s'est élancé, en 1519, pour cette expédition au long cours dont ce récit bat en brèche un certain nombre d'idées reçues. **PAR MICHEL CHANDEIGNE**

94 Reportage

Dans les pas du pèlerin de Saint-Guilhem

Un homme du XXIe siècle se lance sur les chemins du Moyen Âge, avec un équipement sorti tout droit du XIIIe siècle. **PAR STÉPHANE DUGAST**

100 Une œuvre, un artiste

Apollon et Daphné, de Bernin

En sculptant ce groupe, le maître du baroque italien signe un chef-d'œuvre artistique qui délivre aussi une mise en garde morale. **PAR SERGE LEGAT**

105 Cahier culture

105 **Expos** Aventure, bulles et démesure…
108 **Écrans** Ciné et télévision.
112 **Spécial beaux livres** et notre sélection essais, romans et BD.

122 Tête-à-tête

Riad Sattouf & Saint-Exupéry

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.
PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL

126 Histoire sur ordonnance

Mal « français », « napolitain », « castillan » « polonais » ou « allemand » ? L'Europe du XVIe siècle se déchire sur les origines de la syphilis…
PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

129 Mots croisés

130 L'humeur
d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Christophe Barbier Journaliste éditorialiste. **Jean des Cars** Historien, auteur d'ouvrages sur les maisons royales d'Europe. **Michel Chandeigne** Auteur, éditeur, spécialiste de Magellan. **Pierre-Frédéric Charpentier** Historien. **Yannick Dehée** Spécialiste de l'histoire du cinéma et éditeur. **Stéphane Dugast** Écrivain, réalisateur de documentaires et reporter. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Serge Legat** Historien d'art. **Jean-Yves Le Naour** Historien. **Nicolas Méra** Journaliste. **Martin Mourre** Historien, spécialiste des mondes africains. **Laurent Nunez** Écrivain, essayiste et éditeur. **Jacques Pessis** Journaliste et écrivain. **Romain Pigeau** Préhistorien. **Mathilde Sambre** Journaliste. **Olivier Tosseri** Journaliste. **Jean Viard** Sociologue et éditeur, spécialiste notamment des temps sociaux et de l'aménagement des territoires. **Emmanuel de Waresquiel** Historien, membre de l'académie des Sciences morales et politiques.

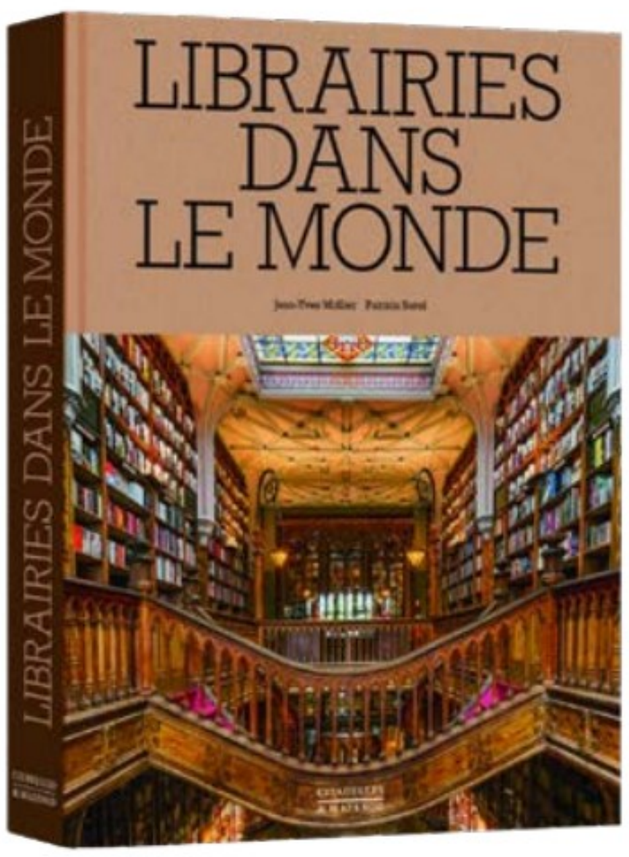
Le livre dans ses plus beaux écrins

Toute en volumes Fondée à Porto (Portugal) en 1881, Lello attire les touristes du monde entier dans une immense salle Art nouveau, dont

Sanctuaires du savoir mais également temples somptueux, certaines librairies frappent par leur élégance. Un livre, bien sûr, leur rend désormais hommage.

DANIEL RODRIGUES

Librairies dans le monde,
de Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel (Citadelles & Mazenod, 304 p., 69 €).



l'escalier double, baigné par la lumière qui tombe d'une verrière, forme le centre.

Temple du livre Dominicanenkerk, l'ancienne église (XIIIe s.) des Dominicains à Maastricht, abrite, dans un silence de cathédrale, une librairie ouverte en 2007 et classée un an plus tard en 2008 par le journal *The Guardian* comme l'une des plus belles au monde !

ROOS ALDERSHOFF FOTOGRAFIE

JOHN BARTELSTONE PHOTOGRAPHY



Céleste La librairie Albertine (ou Albertine Books), située à Manhattan dans l'Upper East Side, à New York, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux ouvrages en français. Plafond signé Jacques Garcia au second étage de la bibliothèque, inaugurée en 2014.

Pages blanches Nichée dans le centre historique de Bucarest, Cartureşti Carusel est une institution ! Le bâtiment, construit en 1860, a été rénové il y a cinq ans, dans cet élégant mélange d'ancien et de contemporain.

COSMINDRAGOMIR.INFO



Portfolio



PHILIPPE PETITJEAN/SP

Royal ! Depuis 1984, Tropismes a pris possession des trois étages de ce bâtiment bruxellois, tout de stuc et de miroirs, édifié en 1847 par l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar, pionnier du style éclectique.

Bon ton Retour au cœur de Paris, galerie Vivienne (2e arr.), avec la librairie Jousseaume, fondée en 1826. Un établissement élégant, au décor néoclassique de style pompéien et dont le sol mosaïqué fut l'œuvre de deux artistes italiens, Facchina et Mazzioli.

MANUEL COHEN



FERNANDO SCHAPOCHNIK/SP

En scène ! À Buenos Aires, El Ateneo Grand Splendid mérite bien son nom. Ce sanctuaire argentin du livre se situe dans le quartier de Recoleta et occupe, depuis 2000, l'emplacement du théâtre Grand Splendid, ouvert en 1919, dont il a conservé l'architecture d'origine.

Portfolio



JON ARNOLD IMAGES/HEMIS.FR

Tropicale La librairie Bequia, à Port Elizabeth (Saint-Vincent-et-les-Grenadines) comble la soif de lecture des habitants et des visiteurs de cet archipel des Petites Antilles.



ALAN COPSON/AWL IMAGES

Réveil du dragon En 1963, c'est au pays de Galles, à Hay-on-Wye, qu'est inauguré le premier « village du livre » (on en compte huit en France). Dans ce bourg de 1 500 habitants, on trouve entre une vingtaine et une quarantaine de librairies, comme celle de Richard Booth, une élégante structure en bois sur deux étages.



PHOTO12/ALAMY/EDWIN REMSBERG

Vu du ciel Malgré la concurrence d'Internet, les « librairies du trottoir » – expression qui désigne celles qui proposent, comme dans cette échoppe du Caire, les prêches des grands imams ou des corans – continuent d'attirer des fidèles…

14 OCT. 2025 **EXPOSITION** 15 FÉV. 2026

À DÉCOUVRIR EN FAMILLE

CHÂTEAU DE VERSAILLES

1661-1711

LE GRAND DAUPHIN

FILS DE ROI, PÈRE DE ROI ET JAMAIS ROI

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Avec la participation exceptionnelle de BnF Bibliothèque nationale de France

Grâce au mécénat de free GROUPE iliad HUBERT ET MIREILLE GOLDSCHMIDT

En partenariat média avec LE FIGARO HISTORIA POINT DE VUE arte RTL

Réservation obligatoire sur chateauversailles.fr

Hyacinthe Rigaud, *Louis de France, dit aussi le Grand Dauphin* © Mario Sedeño. Palacio Real de Madrid, Patrimonio Nacional, 10006875

Plus d'impunité pour les princes

Historique. Embourbé dans un scandale sexuel, Andrew s'est vu retirer ses titres et privilèges par son frère Charles III.

Le 30 octobre dernier, un communiqué du palais de Buckingham annonce que le roi Charles III a privé, définitivement, son frère cadet Andrew «de ses titres et honneurs». Le duc d'York est devenu, en quelques secondes, Andrew Mountbatten-Windsor, un citoyen ordinaire. Un acte nécessaire, car les turpitudes du duc d'York portaient préjudice à la crédibilité de la monarchie depuis trop longtemps. La diffusion par la presse des fautes d'Andrew, et surtout la publication de la biographie posthume de Virginia Giuffre rendaient la situation intenable.

Édouard VIII, un précédent royal

On est loin du temps où la presse britannique avait unanimement décidé de taire la liaison du roi Édouard VIII avec Wallis Simpson! Pourtant, lorsqu'elle s'était enfin décidée à la révéler, le souverain avait été contraint d'abdiquer en décembre 1936, acculé par le Premier ministre, par le gouvernement, par le Commonwealth et par le peuple. La comparaison entre la situation d'Andrew et celle d'Édouard VIII est inévitable, même si l'abdication d'un souverain a bien sûr un poids politique différent.



RHIANNA CHADWICK/AFP

À la une La presse britannique fait ses choux gras de l'exclusion du duc d'York de la famille royale par Charles III, tout en regrettant que cette décision n'ait pas été prise plus tôt.

Pour Andrew, tout commence avec «l'affaire Epstein», quand la presse publie, en 2010, des photos accablantes (prises en 2001) du prince en compagnie du prédateur sexuel. On y voit Andrew tenir par la taille une jeune fille de 17 ans, Virginia Giuffre. Après le suicide en prison d'Epstein, le prince tente de laver son honneur lors de l'émission de télévision *Newsnight* (2019), tournée avec l'accord d'Élisabeth II. C'est un désastre: il s'y montre arrogant et dans un déni total des accusations qui pèsent contre lui.

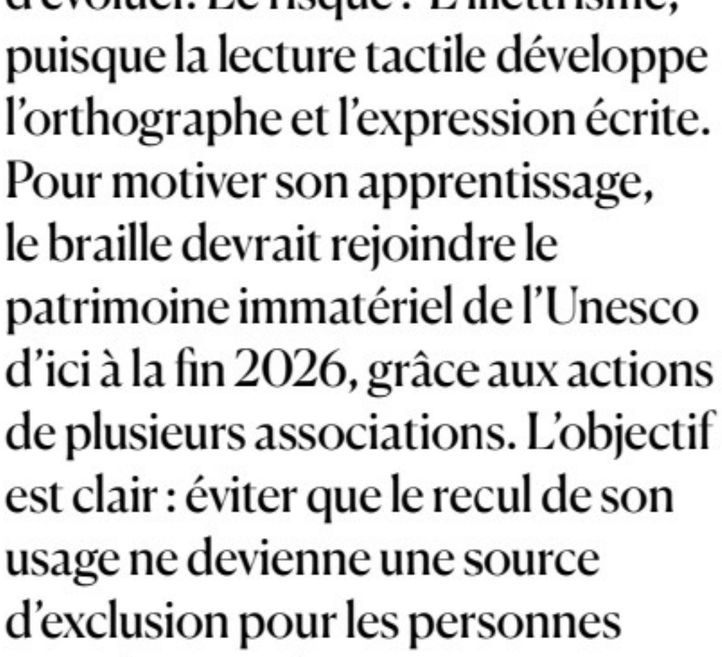
En 2021, Virginia Giuffre porte plainte contre le duc d'York, l'accusant de l'avoir violée à plusieurs reprises quand elle était mineure. Avant le procès prévu pour l'automne 2022, un accord est négocié avec Virginia pour 12 millions de livres sterling. La reine y pourvoira, soucieuse que l'affaire ne pollue pas son jubilé de platine et que son fils chéri s'épargne l'humiliation du tribunal. Virginia se suicidera le 25 avril 2025 avant la publication de ses Mémoires. Andrew aurait aussi profité de son statut d'«émissaire du Commerce extérieur». Au Foreign Office, on raconte volontiers que le prince avait un «attrait irrésistible pour les oligarques». Si une enquête était ouverte, ce serait une affaire d'État.

Pour le duc de Windsor – ex-Édouard VIII –, les accusations étaient presque plus graves car il s'agissait de trahison, soigneusement occultée pour ne pas mettre en péril la monarchie. Séduit par le IIIe Reich, il avait, dès 1937, été chaleureusement accueilli par Hitler en Allemagne. Pendant la «drôle de guerre», il se sert de son statut d'officier de liaison entre les armées britannique et française pour transmettre des renseignements à l'ennemi. Peu après, les Windsor sont exfiltrés d'Europe par Georges VI et Churchill, leur trahison restant un secret d'État bien gardé à leur retour en France. Georges VI les entretiendra, sur sa propre cassette… Charles III va lui aussi donner une compensation financière à son frère, qui a quitté sa résidence de Royal Lodge pour emménager dans une des «petites» propriétés du domaine royal de Sandringham. **JEAN DES CARS**

L'auteur vient de publier *La Malédiction des cadets* (Perrin).

Âgé de 200 ans, le braille est en péril

Langage Lire sans voir… Depuis deux siècles, le braille, inventé en 1825 par le Français Louis Braille, donne vie à ce miracle. À 16 ans, admis comme élève à l'Institution royale des jeunes aveugles, il élabore un système permettant de lire et d'écrire grâce à six points en relief. Pour la première fois, les personnes aveugles ont un accès direct à la culture et au savoir. Devenu un langage universel adopté dans plus de 140 pays, le braille n'est pourtant maîtrisé aujourd'hui que par 15 % des déficients visuels en France. Le toucher est délaissé au profit des outils numériques ne cessant d'évoluer. Le risque ? L'illettrisme, puisque la lecture tactile développe l'orthographe et l'expression écrite. Pour motiver son apprentissage, le braille devrait rejoindre le patrimoine immatériel de l'Unesco d'ici à la fin 2026, grâce aux actions de plusieurs associations. L'objectif est clair : éviter que le recul de son usage ne devienne une source d'exclusion pour les personnes aveugles et malvoyantes. ■ MÉLANIE TUYSSUZIAN



© ARCHIVES CHARMET / BRIDGEMAN IMAGES



GALLICA/BNF

Cadeau de Noël Importé des Amériques au XVIe siècle, ce gallinacé est devenu l'un des mets favoris des Français pour les fêtes de fin d'année.

La dinde, dindon de la farce

Cette photographie de l'agence Rol, disponible sur Gallica, a été prise en 1933 dans les rues de Paris : un homme porte à bout de bras une imposante dinde quelques jours avant Noël. La dinde est un mets tellement festif qu'environ 500 000 sont achetées chaque année à la veille des fêtes en France. Et ce depuis l'importation des poules d'Inde d'Amérique du Sud par les colons espagnols au XVIe siècle. L'engouement pour cette chair est tel que l'on aurait servi la première dinde farcie en France lors du banquet de noces de Charles IX en 1570. Au fil des décennies, le sud-ouest de la France et la Bresse deviennent les deux foyers les plus importants d'élevage de gallinacés. Dans les années 1930, les syndicats professionnels d'agriculteurs de la Bresse voient le jour afin de préserver la notoriété des volailles de la région et lutter contre l'industrialisation de l'élevage avicole. Le 13 juin 1933 (quelques mois avant ce cliché), les syndicats se regroupent en fédération nationale. Initialement cuisinée aux alentours de la Saint-Martin, le 11 novembre, la dinde s'est imposée comme le plat de prédilection du réveillon de Noël remplaçant ainsi l'oie – encore en vogue en Allemagne. En 1848, le gastronome Brillat-Savarin écrit même dans sa *Physiologie du goût* que le « dindon est certainement un des plus beaux cadeaux que le Nouveau Monde ait fait à l'Ancien ». FANNY VERDIER

Le mot du mois de

Virginie Girod



Cadeau

Le mois de décembre inaugure la course aux cadeaux. Sous le sapin, ces boîtes enveloppées de papiers colorés rappellent des traditions bien plus anciennes que la Nativité. Dans les années 1920, le sociologue Marcel Mauss perce les mystères anthropologiques qui entourent l'art d'offrir dans son *Essai sur le don*. Aucun don n'est gratuit car il repose sur des obligations réciproques destinées à maintenir de bons rapports sociaux au sein d'un groupe. Votre belle-mère vous offre un fer à repasser, sous-entendant que son enfant porte trop souvent des chemises froissées ? Ne rechignez pas à pratiquer le contre-don. L'usage tacite veut qu'il s'agisse d'un objet de valeur équivalente comme un pot de crème pour rides profondes par exemple. Ces soins ne sont-ils pas une forme de défroissage ? Les cadeaux ont moins d'importance que le rituel lors duquel ils sont échangés. Il s'agit de créer un moment suspendu, de faire la démonstration de sa joie puis de se remercier.

Le cadeau peut aussi prendre une valeur spirituelle lorsqu'il s'effectue dans le champ du sacré. On offre des prières à son Dieu dans l'espoir de recevoir sa protection. Le contre-don prend alors l'allure d'un sentiment, d'une forme de sérénité. Au plus haut niveau de l'État, le don revêt une dimension diplomatique. D'un souverain à l'autre, il symbolise l'amitié entre deux peuples. Ainsi, en 1686, Louis XIV reçoit de la part du roi du Siam, Phra Naraï, une verseuse en argent rehaussée d'or. Ses motifs de pivoines, de lotus et de pagodes évoquent un Orient luxurieux où, hélas, les Hollandais ont trop de comptoirs. La réception au cours de laquelle ce présent a été offert inaugure de nouveaux rapports commerciaux entre la France et le Siam. Hélas, Phra Naraï sera renversé deux ans plus tard et son successeur ne fera plus affaire qu'avec la Hollande. Il restera au moins à notre pays le plaisir d'avoir reçu un trésor d'orfèvrerie.

Thiaroye, sur le chemin de la vérité

Archéo. L'enquête se poursuit sur le massacre de tirailleurs sénégalais par l'armée française en 1944.

En mars 2025, dans le cadre de la rédaction d'un livre blanc sur le massacre de tirailleurs tués sur l'ordre de leurs officiers le 1er décembre 1944, une équipe d'archéologues de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar a entrepris des fouilles dans le cimetière du camp militaire de Thiaroye, près de la capitale sénégalaise.

Ouvert lors de la Première Guerre mondiale, il accueille 202 tombes, dont une trentaine est séparée des autres. Les archives administratives restent muettes sur le lieu d'inhumation exact des hommes tués en décembre 1944 dans le camp de Thiaroye. Les témoignages oraux, les restes trouvés par des riverains ou l'usage de différentes cartographies avaient jusqu'alors conduit à différentes hypothèses, comme l'idée de fosses communes dans et à proximité du camp.

L'équipe d'archéologues vient de confirmer que le cimetière recueille bien des restes de tirailleurs très probablement tués lors du massacre. Elle a procédé à l'exhumation de sept tombes. Tous les corps qu'elles contenaient n'ont pas été traités de la même manière. Alors que certains ont été déposés à même la terre, et probablement de manière collective, d'autres l'ont été dans des coffrages en bois. Les archéologues concluent, dans ce deuxième cas, qu'il s'agirait de tirailleurs morts de leurs blessures et enterrés ensuite dans le cimetière. Les débris d'ossements de certaines dépouilles suggèrent des morts violentes, une balle a d'ailleurs été retrouvée – une expertise balistique est en cours.

Enfin, l'équipe de chercheurs a insisté sur le caractère précipité des inhumations et sur le fait que certaines tombes semblaient construites de manière postérieure aux sépultures, laissant penser à une mise en scène.

MARTIN MOURRE



VALERIE DUBOIS / HANS LUCAS

Investigation L'archéologie s'empare de ce massacre commis sur l'ordre d'officiers français alors que les tirailleurs ne réclamaient que leur dû.



Vivre l'Histoire Avec Franck FERRAND

VOYAGES À LA UNE

L'art de voyager



LE MUSÉE BONNAT-HELLEU AU PAYS BASQUE
Du 11 au 14 mars 2026

Avec **Franck FERRAND** admirez les collections du musée des beaux-arts de Bayonne réouvert après quatorze années de travaux. Séjour à l'Hôtel du Palais à Biarritz. Saint-Jean-de-Luz, Saint-Jean-Pied-de-Port, le Château d'Urtubie, la Villa Arnaga, Larressore, Espelette... Soirée au Château d'Arcangues avec **Alexandre de La CERDA**.

CROISIÈRE EN ANDALOUSIE
Du 28 mai au 4 juin

Séville, Grenade, Jerez de la Frontera, Cadix et Cordoue seront les étapes sur le Guadalquivir. **Franck FERRAND** parlera de l'Andalousie et de la Reconquista. **Serge LEGAT** évoquera la peinture espagnole et notamment Velázquez, né en 1599 à Séville. Des visites exclusives et privées...

CHÂTEAUX ET JARDINS ANGLAIS
Du 11 au 14 juin

Franck FERRAND vous emmène dans la campagne anglaise. High tea champagne à Highgrove, la résidence du Roi Charles III. Waddesdon Manor, ses extraordinaires collections Rothschild. Burghley House, palais élisabéthain, Hatfield, château de style jacobéen. Blenheim Palace, lieu de naissance de Winston Churchill.

FRANCK FERRAND VOUS INVITE AU PUY-EN-VELAY
Du 27 au 29 août

Pour visiter sa ville d'adoption au cœur de l'Auvergne. La cathédrale du Puy, la statue Notre-Dame de France, le musée Crozatier... Traverser les villages des gorges de l'Allier. Assister au Festival de la Chaise-Dieu, déguster la cuisine de Régis Marcon. **Franck FERRAND** nous recevra chez lui à la Villa Carpe Diem.

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

01 40 54 99 20 / info@valu.paris
www.voyagesalaune.com

IM 075100173

Voyages à la Une • 2 rue Meissonier, 75017 Paris

Les tops des flops

Loupés. **Jusqu'au 17 mai 2026, le musée des Arts et Métiers nous rappelle, avec bienveillance, que l'innovation passe par des échecs, avec l'exposition « Flops ? ! ». Trop innovants, trop maladroits, trop coûteux… gros plan sur trois « ratés » qui ont marqué l'histoire.**

La poudre Tho-Radia, la beauté (ir)radieuse

En 1896, Henri Becquerel observe la radioactivité de l'uranium, phénomène confirmé deux ans plus tard par les époux Curie, découvreurs du radium. Dégageant de la chaleur et une faible luminescence, ces nouveaux éléments semblent dotés de propriétés miraculeuses : appliqués pour brûler les tumeurs cancéreuses, ils se déclinent bientôt en produits cosmétiques. La marque Tho-Radia commercialise en 1932 une poudre au radium, création d'un certain Alfred Curie… qui n'a aucun lien de parenté avec les physiciens ! Il faudra attendre 1937 pour que la dangerosité de ces produits soit établie et leur commercialisation interdite.



CC BY-SA 2.0 WIKIMEDIA COMMONS

La pascaline, un mauvais calcul

Âgé de 16 ans, Blaise Pascal voit son père, commissaire des impôts, s'arracher les cheveux lors de ses calculs fiscaux. Fruit de trois ans d'efforts, sa « pascaline » voit le jour en 1642 : « toutes les opérations qui par les précédentes méthodes sont pénibles, composées, longues et peu certaines, deviennent faciles, simples, promptes » assure l'adolescent. Son mécanisme de roues dentées permet d'effectuer automatiquement les retenues ! Mais en raison de son coût élevé – 100 livres l'unité –, cette machine à calculer pionnière sera un échec commercial.



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

La *Jamais Contente*, en avance… sur son temps

En 1899, au volant de La *Jamais Contente*, le pilote et ingénieur belge Camille Jenatzy ébouriffe la plaine d'Achères et dépasse pour la première fois les 100 km/h. Son bolide en forme de torpille dissimule, sous sa carrosserie en aluminium, deux moteurs électriques alimentés par des batteries plomb-acide. Mais le pétrole reléguera la machine au rang de simple curiosité, jusqu'à ce que les enjeux environnementaux ne ressortent, un siècle plus tard, les voitures électriques du placard. NICOLAS MÉRA



DR

Les « papa-milis » du Vatican

Garde pontificale. « Je jure de servir avec fidélité, loyauté et honneur le souverain pontife Léon XIV et ses légitimes successeurs, […] offrant, si cela est nécessaire, ma vie pour leur défense. » C'est sous les yeux du pape que les 27 nouvelles recrues, toutes Suisses et catholiques, de la Garde pontificale ont, le 4 octobre dernier, prêté serment. Une mission assurée depuis le 22 janvier 1506, jour où 200 mercenaires menés par Kaspar von Silenen ont pénétré dans Rome pour assurer la protection de Jules II. La plus



DR

ancienne armée du monde se compose de 135 hommes, fameux pour leur uniforme de gala *(photo)*, non pas né des talents couturiers du peintre Raphaël… mais sorti de l'imagination de Jules Repond, commandant de la garde au début du XXe siècle.

THOMAS EISELBERG

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

LES GRANDES DÉCOUVERTES AVEC
DAN SNOW

Tous les jeudis dès 20h50
du 11 au 25 décembre

Série inédite

L'ANTRE DES DICTATEURS

Tous les dimanches dès 20h50
du 28 décembre au 11 janvier

Série inédite

TANKS,
L'ARME ULTIME DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Tous les mardis dès 20h50
du 6 au 20 janvier

Série Inédite

LE MYSTÈRE DES AZTÈQUES
DES ORIGINES À LA CHUTE

Tous les lundis dès 20h50
du 12 au 19 janvier

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177 · Chips Time · .nordnet. · Vialis · WiBox

REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS

© History Hit/INBORNMEDIA/WildBear Entertainement/Bachibouzouk/Histoire TV

Le Figaro. Liberté de blâmer et éloges flatteurs

Anniversaire. Depuis deux cents ans, le célèbre quotidien – l'un des plus vieux du monde – justifie sa célèbre devise.

Deux siècles d'existence ! L'auteur de ces lignes, fier des cent seize ans d'*Historia*, s'incline devant les deux cents ans d'un confrère né sous la Restauration en tant que feuille théâtrale, et qui prit à Beaumarchais, pour titre, le nom de son héros le plus brillant et, pour devise, une des répliques de la pièce éponyme: «Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur.» Vif, insolent, lucide, le ton était donné; il sera maintenu tout au long d'une histoire qui se confond avec celle de notre grande presse.

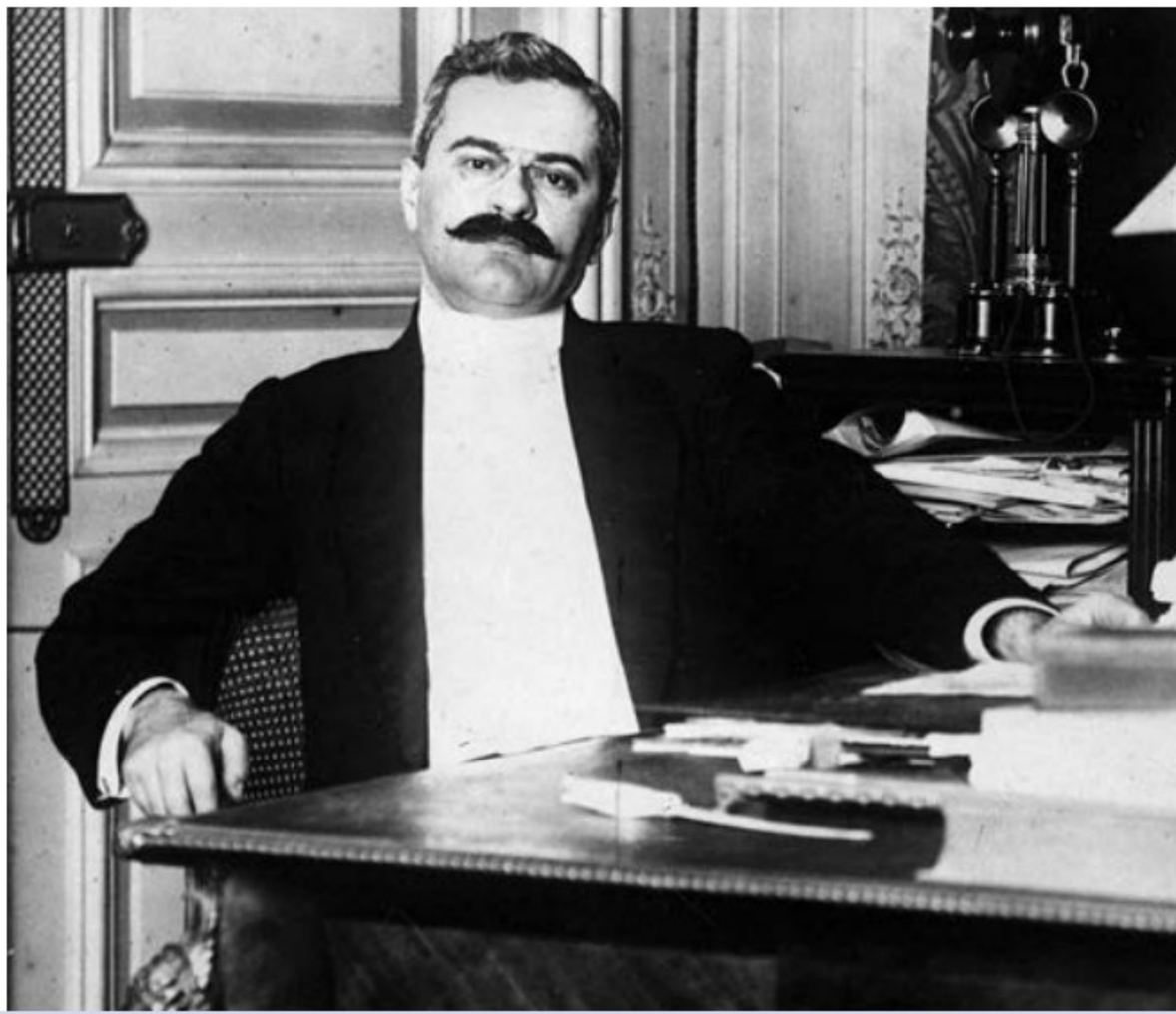
Combien sont-ils encore, en Occident, ces journaux dont l'origine remonte à l'aube de la révolution industrielle? Une dizaine au plus, dans le sillage de la vénérable *Wiener Zeitung*, née en 1703 – mais dont l'actuelle version ne comporte plus d'édition papier – et du *Times* de Londres, puissante institution née en 1785… C'est dire si le club auquel *Le Figaro* peut se flatter d'appartenir est aujourd'hui restreint.

Depuis Napoléon III, donc, ce quotidien du matin tend à la société française un miroir attentif et souvent nuancé. Combien de nos chroniques auront puisé, sans toujours l'avouer, à ses grands articles épousant la marche du monde au fil des décennies, pour mieux la critiquer à l'occasion? De plus en plus politique à mesure qu'il approchait du centenaire, *Le Figaro* n'aura cessé de refléter les aspirations, les hésitations, les emballements aussi d'une bourgeoisie libérale et prudente, conservatrice par certains aspects, mais toujours inscrite dans les bornes de la raison.

Le titre aura traversé, sans y laisser trop de plumes, des crises qui devaient être fatales à nombre de ses rivaux. Plus ou moins neutre au moment de l'affaire Dreyfus, il aborde la Grande Guerre, un peu plus tard, dans un état d'alarme qu'explique l'assassinat, le 16 mars 1914, de son directeur, Gaston Calmette, par l'épouse de l'ancien président du Conseil Caillaux – durablement malmené dans ses colonnes… Plus terrible encore, l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale le réduit au silence, le quotidien cessant de paraître entre novembre 1942

Bureau des légendes
Hippolyte de Villemessant (à g.) relance *Le Figaro* sous le Second Empire. Quotidien dès 1866, le journal fait et défait les carrières politiques et son directeur Gaston Calmette (à dr.) finira assassiné par la femme d'un ministre malmené dans ses colonnes…





BRANDSTAETTER IMAGES/LA COLLECTION

et août 1944 – une éclipse qui le met à l'abri des dérives. Si l'actualité politique, nationale et internationale est devenue son fait, *Le Figaro* n'en est pas moins resté fidèle à la fibre littéraire de ses origines, accueillant dans ses colonnes quelques-unes des grandes plumes de l'Hexagone : Marcel Proust évidemment, mais avant lui Théophile Gautier ou Alphonse Karr, plus tard François Mauriac, Antoine Blondin, Pierre Mac Orlan… Encore plus près de nous, Félicien Marceau ou Jean d'Ormesson – parmi cent, parmi deux cents autres – sauront mêler un ton parfois incisif à la plus élégante des proses. Un point commun supplémentaire avec notre mensuel.

S'il fallait, en guise de bouquet d'anniversaire, résumer à quelques grandes lignes l'esprit que *Le Figaro* a fait souffler sur la presse française en général, parisienne en particulier, je mettrais en avant trois valeurs : d'abord une certaine élégance, illustrée notamment par les dessins de Caran d'Ache et de Jacques Faizant ; et puis un mordant certain, avec ce ton parfois cinglant qui fait de l'éditorial du journal un point de mire que les gens influents ne lisent, chaque matin, qu'en retenant leur souffle.

La troisième boussole du *Figaro* – à moins qu'il ne s'agisse de la première – me paraît être la liberté – cette liberté dont le journal n'aura cessé de se faire l'apôtre. « Il puise sa matière dans une vertu dont Pierre Brisson a écrit en des jours décisifs qu'elle était à ses yeux "le bien suprême". Au fond, le grand air de *Figaro*, c'est l'air de la Liberté », écrit Alexis Brézet, son actuel directeur, successeur au XXIe siècle d'Hippolyte de Villemessant, Francis Magnard, François Coty, Robert Hersant ou Yves de Chaisemartin.

Comment ne pas saluer aussi les étoiles hebdomadaires d'une constellation qui, au fil des générations, devait faire florès ? *Le Figaro Magazine* et *Madame Figaro* viennent, au début du week-end, former la liasse que les familles assises – certains diront de droite – se doivent d'emporter avec elles sur la banquette arrière de leurs berlines, à la mer ou en villégiature. Ainsi *Le Figaro* a-t-il pu faire figure, avec le temps, de marque d'appartenance autant que de garant d'un certain art de vivre, entre le plaid et le jeu de croquet, le moule à clafoutis et le cure-pipe… Mais on va me reprocher de céder aux stéréotypes.

À l'occasion de son bicentenaire, le journal – aujourd'hui relayé par une chaîne de télévision et un site important sur le Web – annonce, pour la mi-janvier 2026, des numéros spéciaux, un documentaire, un beau livre, une exposition au Grand Palais confiée à Claire Blandin et Guillaume Perrault, ainsi que trois soirées au cours desquelles Fabrice Luchini viendra dire, à sa manière… figaresque, quelques morceaux de bravoure. Souhaitons au vaillant doyen de la presse française de passer le cap avec le cran qui le caractérise – c'est un tout jeune magazine qui lui adresse ce bon vœu. **FRANCK FERRAND**



NPL/OPALE.PHOTO

Choix Au fil des ans, l'univers « *Figaro* » s'est étoffé avec ***Le Figaro illustré*** **(1883),** ***Le Figaro Magazine*** **(1978),** ***Madame Figaro*** **(1980)…** Couverture du *Figaro illustré* (1887).

« Ce titre a réussi à traverser des crises qui devaient être fatales à nombre de ses rivaux »



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

AKG-IMAGES

Noir d'encre Entre 1940 et 1942, Pierre Brisson a la délicate tâche de faire vivre le journal en « zone libre » mais suspend sa publication en 1942. *Le Figaro* renaîtra deux ans plus tard.

« Austenmania ». Un succès jamais démenti, sans orgueil ni préjugés !

Lettres. **Comment Jane Austen, la romancière née il y a deux cent cinquante ans, qui n'écrivit que sur le mariage et les convenances de la gentry, est-elle devenue l'icône d'une génération biberonnée au smartphone ?**



SIMON CHAPMAN/LNP/SHUTTERSTOCK/SIPA

Fan-zone Bath (Somerset), où Jane Austen (à g.) vécut de 1801 à 1806, réunit durant dix jours les nombreux participants – en costumes d'époque – du festival annuel consacré à l'écrivaine.

Les chiffres témoignent d'un engouement planétaire : sur TikTok, le hashtag #JaneAusten cumule 683 millions de vues. Au Jane Austen Festival de Bath, depuis 2001, des milliers de participants vivent en costume Régence pendant une dizaine de jours, expérimentant la contredanse et l'étiquette anglaises. En France, le phénomène est visible en librairie : 48 000 exemplaires d'*Orgueil et Préjugés* écoulés chez Milady, 26 000 de *Raison et Sentiments* chez Hauteville, 36 000 d'*Emma* chez Archipoche – trois éditeurs spécialisés dans la romance. Ce que la génération Z apprécie chez Jane Austen, par-delà la société corsetée, est surtout une façon de contempler cette société. Femme, célibataire, sans fortune, Austen écrit depuis les marges sur les fondements du pouvoir social : le mariage, l'héritage, la réputation.



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Un message d'actualité

Parce qu'elle sait que ces enjeux sont vitaux pour ses héroïnes (ne pas se marier équivaudrait à la ruine), elle les traite avec un parfait sérieux, tout en les tournant en dérision. Austen ne hausse jamais la voix : elle laisse la phrase faire le travail. Cette ironie-là, qui ne verse jamais dans le cynisme, c'est exactement ce dont avait besoin une génération élevée dans la déconstruction permanente des rapports de pouvoir : un modèle pour survivre dans un monde qui déplaît. En effet, Austen n'est pas la romancière des codes sociaux figés, mais celle qui les démonte de l'intérieur. *Orgueil et Préjugés* commence par « C'est une vérité universellement reconnue qu'un homme célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier » – et tout le roman s'emploie à montrer que cette « vérité » est un mensonge de comédie sociale. *Persuasion* raconte comment une femme de 27 ans (vieille fille, donc, selon les critères de l'époque) reconquiert sa vie en refusant justement les conseils de son entourage. *Emma* met en scène une héroïne qui se trompe sur tout et sur tous pendant 400 pages.

Cette intelligence du réel est précisément ce qu'aucun auteur contemporain de romance n'ose offrir. La romance moderne verse soit dans l'analyse critique des rapports de domination (et alors l'amour devient suspect, presque impossible), soit dans l'intensité émotionnelle (et alors il faut faire semblant que les questions de pouvoir n'existent pas). Austen refuse cette alternative. Chez elle, voir clair n'empêche pas de ressentir fort. Sans illusions sur les rapports de pouvoir qui sous-tendent les relations amoureuses, elle écrit des comédies où les femmes cherchent juste à être prises au sérieux. C'est rare. C'est précieux. Et visiblement, deux cent cinquante ans plus tard, cela plaît toujours. **LAURENT NUNEZ**

EXPOSITION

LA VIE DES VENDÉENS SOUS L'OCCUPATION

39-45

HISTORIAL
DE LA VENDÉE

22 NOV 2025
21 JUIN 2026

nossites.vendee.fr

Photos © Mairie d'Aizenay. Cliché Patrick Durandet, Département de la Vendée – LMWR. 2025.

VENDÉE
LE DÉPARTEMENT

CRÉDIT AGRICOLE
ATLANTIQUE VENDÉE

80 ANS LIBÉRATION



AFP

Hubert Védrine

Aux côtés du « dernier des grands »

Il y a trente ans, le 8 janvier 1996, disparaissait François Mitterrand. Qui mieux qu'Hubert Védrine, son conseiller diplomatique puis porte-parole, secrétaire général de l'Élysée jusqu'à son départ – autant dire un proche parmi les proches – pouvait évoquer la mémoire encore flottante du quatrième président de la Ve République ? PAR FRANCK FERRAND

Quand on parle devant Hubert Védrine de la disparition de François Mitterrand, son esprit le ramène en amont de l'événement: «Je me rappelle le tout dernier jour à l'Élysée. Le palais déserté, le silence; je suis avec le président, nous attendons son successeur pour la passation de pouvoir… Sentiment dominant d'un soulagement: il a tenu, avec courage, en dépit de la maladie! Il aura été le seul président des cinq républiques qui ait accompli jusqu'au bout deux mandats. Cela nous emplit d'une fierté qui se mêle de mélancolie… Je précise qu'en dépit des souffrances, il est resté fidèle au poste; jamais il n'est arrivé que je ne puisse le joindre, à tout moment, en tout lieu.» Et pour ce qui est de l'annonce du décès? Il y vient: «J'étais resté proche de la petite équipe des derniers temps – dont la cheville ouvrière, Christiane Dufour, m'a appelé pour m'annoncer la nouvelle. Un séisme. Ainsi, cette immense vie s'achève… C'est pour moi plus que la mort d'un président: un moment d'Histoire; on est en 1996 et pour la France, c'est le XXe siècle qui se termine. Mais c'est aussi, à mes yeux, la perte d'une personne fondamentale pour ma famille.»

Car ce que le public ignore parfois, c'est qu'une grande amitié liait François Mitterrand à Jean Védrine, le père d'Hubert, disparu en 2010. Liens noués à Vichy entre anciens prisonniers de guerre, dans les bureaux du Commissariat général au reclassement des prisonniers de guerre, que dirigeait Maurice Pinot, maréchaliste très hostile à la collaboration – où l'on entre dans les subtils méandres de l'Occupation. «Après la guerre, rappelle Hubert Védrine, Pinot sera félicité par la Haute Cour de justice – n'avait-il pas impulsé la création de ce qui deviendra l'un des trois réseaux de résistance d'anciens prisonniers? J'ai vu un billet de 1943 où Mitterrand écrit à mon père: "On se retrouve où tu sais, quand tu sais. Que Dieu te garde!" Ce coup de foudre amical ne s'est jamais démenti; mes parents ont habité après la guerre chez les Mitterrand, rue Guynemer; et de son côté, Mitterrand est resté attaché à notre maison familiale de la Creuse…» Comme lorsque le premier secrétaire du PS assiste à son mariage, le 29 juin 1974.

La diplomatie puis les secrets de l'Élysée

On comprend mieux qu'en 1973, encore élève à l'ENA, Hubert ait offert ses services à l'intimidant candidat socialiste à la présidentielle. Un peu brusqué par ce mentor aux accents paternels, sans doute, mais impérieux, le jeune haut fonctionnaire suit un plan tracé pour lui; il travaille avec Charles Hernu, se confronte dans la Nièvre au suffrage universel avant de faire partie – tout naturellement – en mai 1981, devant l'hôtel du Vieux Morvan à Château-Chinon, des fidèles encadrant le nouveau chef de l'État. Début de quatorze années «absolument intenses. Du reste, il donnait de l'intensité à tout». De fait – sinon en titre au début – conseiller diplomatique à 34 ans, Hubert Védrine ne fera, au fil des deux septennats, que se rapprocher du soleil jusqu'à assumer le secrétariat général de la Présidence en 1991 *(photo ci-contre, prise le 22 mars 1990)*.

Mitterrand, monarque ultime? «Qu'il ait dit: "Je suis le dernier des grands présidents" n'était pas chez lui un trait de mégalomanie. C'est un fait avéré que l'évolution des rapports de force a rogné l'efficacité des leviers dont auront disposé ses successeurs; les marchés d'un côté, les instances locales d'un autre, l'Union européenne aussi ont rétréci la marge de manœuvre. Et je ne parle pas de l'opinion, des réseaux sociaux, etc.!»

Trente ans après, celui qui devait présider l'Institut François-Mitterrand estime que l'image du grand homme est en suspens entre une immense vie politique dont la mémoire s'efface un peu et une Histoire où il n'a pas encore trouvé toute sa place. La postérité buterait-elle sur l'«ambiguïté constructive» d'une pensée subtile, non manichéenne, estimant que «dans tout bien il y a un mal caché; dans tout mal, un bien possible»? En tout cas, selon notre témoin, chez Mitterrand l'homme intime n'a jamais contredit le personnage public. «Il était différent

> “J'ai passé quatorze années absolument intenses à ses côtés. Du reste, il donnait de l'intensité à tout”

dans le privé, forcément; mais rien de ce qu'il y avait en lui n'est contraire à ce que les Français pouvaient en percevoir. Je me le rappelle vif et ironique, attaché aux beautés de la nature comme il l'était à la langue et aux "choses de l'esprit"…» Comment saisir les complexités de ce président florentin, si peu normal? Hubert Védrine, bien qu'élogieux pour Jean Lacouture, estime que la biographie définitive reste à écrire…

Récit

De la Nativité du Christ au père Noël superstar

Du haut du sapin, deux millénaires d'une histoire compliquée vous contemplent : traditions païennes, crèches et messes nocturnes… L'esprit de Noël a connu bien des évolutions jusqu'à devenir aujourd'hui une fête quasi universelle qui a perdu de sa dimension religieuse. EMMANUEL DE WARESQUIEL



NPL/OPALE.PHOTO

Tout commence par les évangélistes et ce qu'ils ont dit de la naissance de Jésus au tournant des Ier et IIe siècles de notre ère. «En ces temps-là, lit-on dans saint Luc, parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre. Ce recensement, le premier, eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph, lui aussi, quittant la ville de Nazareth en Galilée, monta en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David – afin de s'y faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter se trouva révolu. Elle mit au monde son fils, premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune» (2, 1-7).

Et saint Matthieu complète : «Informé, le roi Hérode s'émut, et tout Jérusalem avec lui. Il assembla tous les grands prêtres avec les scribes du peuple et s'enquit auprès d'eux du lieu où devait naître le Christ. À Bethléem de Judée, lui répondirent-ils, car c'est ce qui est écrit par le prophète : "Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda, car de toi sortira un chef qui sera pasteur de mon peuple Israël"» (2, 3-6). •••

Fondations Une scénographie traditionnelle, enrichie au fil des siècles. *Nativité* (v. 1420), par Robert Campin (musée des Beaux-Arts, Dijon).

••• Saint Luc évoque encore l'ange et l'annonce aux bergers (2, 8-20) ; saint Matthieu, Hérode, l'étoile et la visite des Mages (2, 8-12), mais ils sont bien les seuls. Les deux autres évangélistes, Jean et Marc, ne disent absolument rien de la naissance du Christ. Certains professeurs de l'École biblique de Jérusalem ou de l'École pratique des hautes études à Paris – je pense à Simon Claude Mimouni – émettent des réserves sur la pertinence des récits bibliques quant à son lieu exact et hésitent entre Nazareth en Galilée (la ville de résidence de Joseph et de Marie) et Bethléem en Judée. Si les évangélistes préfèrent Bethléem, c'est sans doute pour des raisons historiques. Selon les prophètes, le Messie devait descendre de la lignée de David, et Bethléem était sa ville. Pour le reste, la crèche, l'adoration des Mages et des bergers, l'or, la myrrhe et l'encens appartiennent au merveilleux qui ne cessera d'envelopper les récits de la naissance du Christ d'une sorte de nimbe mystérieux et symbolique.

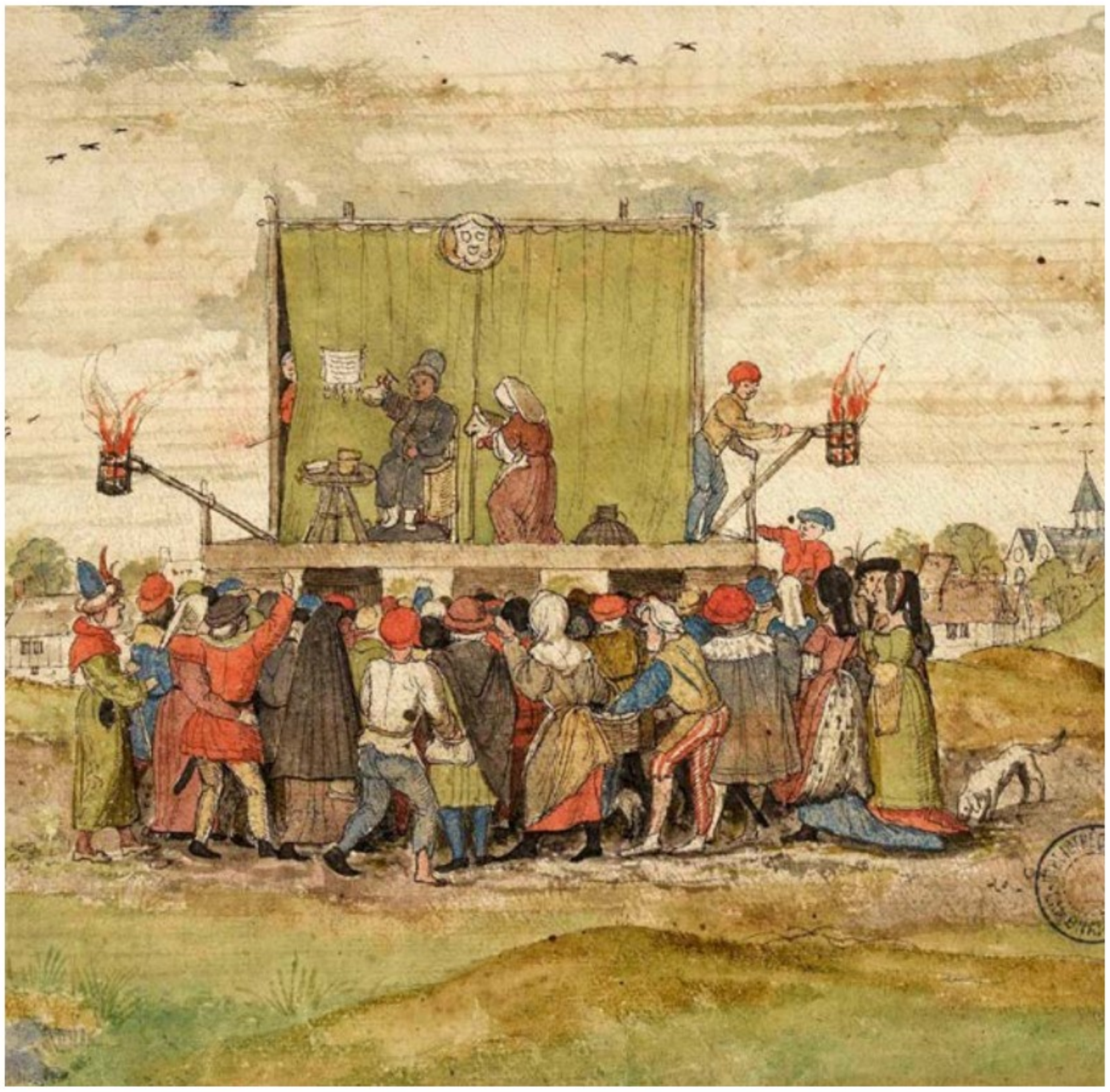
L'ombre d'un dieu solaire

On en sait très peu sur le lieu de la naissance de Jésus. On en sait encore moins sur la date où il vit le jour. Les Évangiles ne la donnent pas. Il est probable que le Christ est né un peu avant le début de notre ère, entre 10 et 4 av. J.-C. sous le règne finissant d'Hérode Ier le Grand, roi de Judée, allié et vassal de Rome. Il n'en reste pas moins que Publius Sulpicius Quirinius, mentionné par Luc, gouverne la Syrie avec le titre de légat d'Auguste propréteur, de l'an 2 à l'an 9 de notre ère ! C'est à cette époque qu'il reçoit l'ordre de recenser la Judée, qui venait d'être réunie à la province de Syrie. Il faut attendre le règne de l'empereur Constantin, au IVe siècle, pour que le jour et le mois de la naissance du Christ soient fixés officiellement au 25 décembre, une date qui se rapproche des saturnales et autres festivités païennes du solstice d'hiver. Dans l'ancienne Rome, Mithra, dieu solaire venu de Perse, est également fêté le 25 décembre. Son culte est même reconnu officiellement à Rome

« On en sait peu sur le lieu de la naissance de Jésus. On en sait encore moins sur la date où il vit le jour »

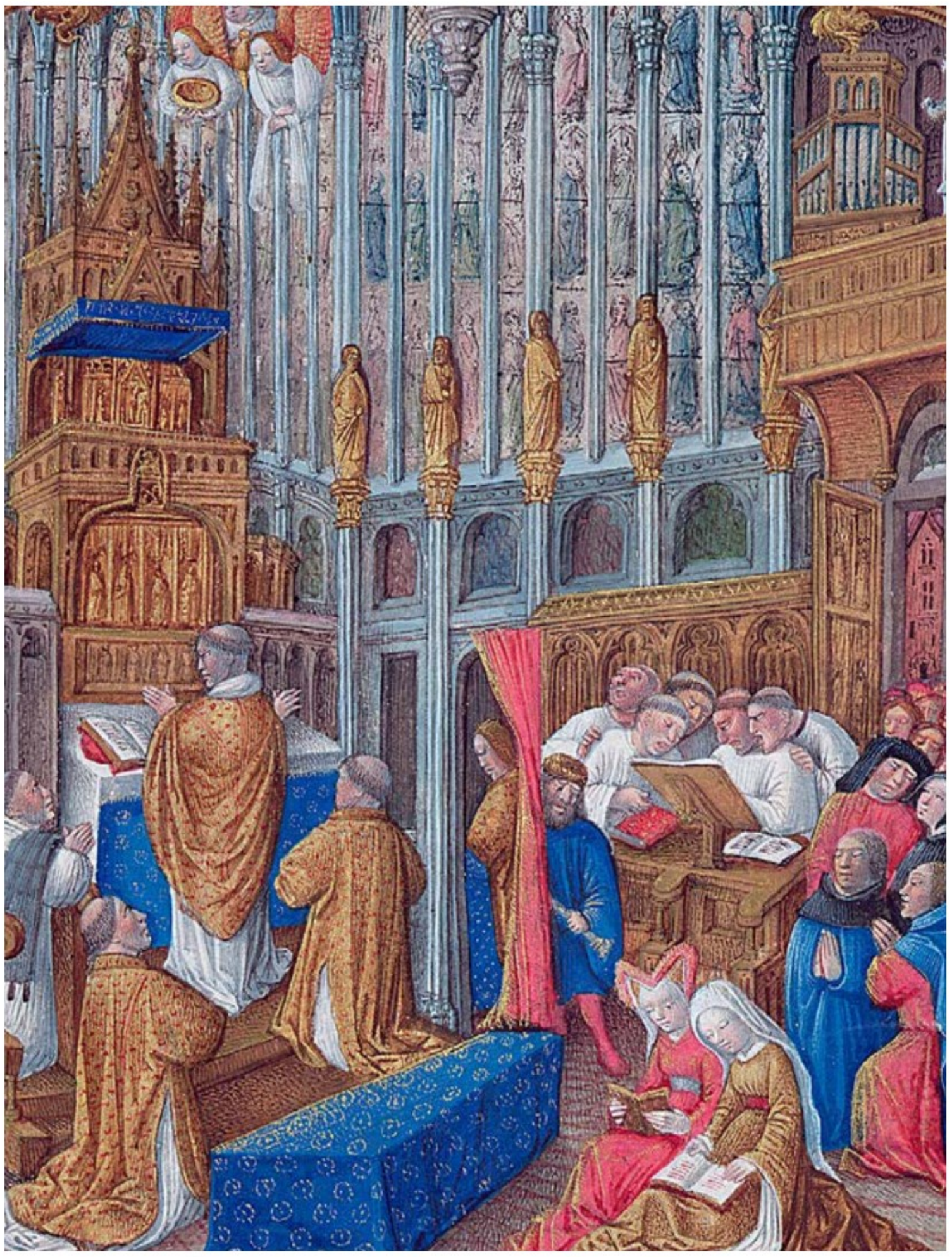
en 274. Il y a de fortes chances pour que les Pères de l'Église, en choisissant ce même 25 décembre, aient pensé à cette symbolique du soleil par un rapprochement métaphorique avec la figure du Christ de l'Incarnation, « Lumière du monde » selon saint Jean (8, 12). Quant à son année de naissance, le moine Denys le Petit (v. 470-v. 555) met tout le monde d'accord avec ses célèbres tables calendaires en la fixant à la date que nous lui connaissons aujourd'hui. Et, à partir de l'an 532, les années sont comptées *ab incarnatione Christi*.

Le rite de la messe que nous appelons « de Noël » commence par l'institution de la fête de la Nativité dans les années 330. À Rome, celle-ci était célébrée par le pape à la basilique Saint-Pierre. La messe dite « de minuit » apparaît plus tard en 440. À Rome toujours, on la célèbre en l'église Sainte-Marie-Majeure près de laquelle se trouvait un oratoire censé abriter une réplique de la crèche de Bethléem. C'est là que le pape Sixte III (mort en 440) célèbre pour la première fois la messe *ad galli cantum* (« au chant du coq »), avant de présider un troisième office, à l'aurore, à l'église Sainte-Anastasie, au cœur du quartier byzantin, en l'honneur d'Anastasie, martyre de Dioclétien en Dalmatie, dont la fête était le 25 décembre. On a là l'origine des trois messes de Noël attestée par le pape Grégoire le Grand dès le VIe siècle, dont la tradition aura la vie longue. Souvenez-vous des trois messes basses du vieux curé de Trinquelague, dans le merveilleux



CC0 MEDIATHÈQUE MUNICIPALE, CAMBRAI

Noël au balcon Ancêtres du théâtre, les mystères, ces pièces jouées en plein air, popularisent, du Moyen Âge à la Renaissance, les épisodes de la vie du Christ.



BRIDGEMAN IMAGES

Minuit chrétien **À partir du Ve s., les papes prennent l'habitude, à Rome, de célébrer une messe nocturne dans la nuit du 24 décembre.** Messe de Noël représentée dans les *Très Riches Heures du duc de Berry* (XVe s.) par les frères Limbourg (musée de Chantilly).

conte d'Alphonse Daudet… Mais nous n'en sommes pas encore là. Les trois messes de la Nativité s'inscrivent dès le VIe siècle, en vertu d'un décret du concile de Tours, dans un cycle plus long dit des «douze jours», qui s'achève le 6 janvier, jour de la «fête des Rois».

C'étaient des jours de trêve marqués par la suspension de toute activité guerrière et, d'après les livres liturgiques, par une relâche de la discipline ecclésiastique. Le 26, la Saint-Étienne, était la fête des diacres, le 27, la Saint-Jean l'Évangéliste, celle des prêtres, le 28, jour des Saints-Innocents, celle des enfants de chœur et des clercs. La fête des sous-diacres, longtemps appelée «fête des fous», avait lieu le 1er janvier… le tout finissant à l'Épiphanie. Les chroniques médiévales rapportent qu'elle était assez agitée, comme toute fête étudiante. Et nombre d'évêques se plaignaient des «plaisanteries grossières» qu'on s'y permettait. Le concile de Bâle finira par l'interdire en 1435. Dans le peuple et dans de nombreuses régions, en Alsace, en Franche-Comté, en Île-de-France, on croyait fermement que le temps de chacun de ces douze jours annonçait celui des douze mois de l'année à venir. Une façon comme une autre de se passer des météorologues!

Une fête mais aussi un cri

«Noël», le mot, apparaît timidement dans la seconde moitié du XIIe siècle. Peut-être est-il né en réaction aux prédications millénaristes et catastrophistes des Joachim de Flore et autres commentateurs de l'Apocalypse. Il dérive du latin *Natalis Dies* qui signifie «jour de naissance». On est loin du *Christmas* anglais («messe du Christ») ou du *Weihnachten* allemand («nuit sacrée»), dont les significations sont différentes. La première occurrence du mot est peut-être à trouver dans le *Voyage de Saint Brendan* – le plus ancien texte narratif connu en langue française (début du XIIe siècle): «*Al nael Deu*» («À la naissance de Dieu»). «Ce fut un peu devant Noël/Que l'on mettait bacons [jambon] au sel», lit-on dans le *Roman de Renart* en 1178. Et Rutebeuf y fait encore allusion au siècle suivant, lorsqu'il écrit du Christ: «C'est cil [celui] qui nasquit a Noei.» Je reprends l'orthographe ancienne. Celle que l'on connaît aujourd'hui avec le «e» tréma («Noël») est tardive et apparaît pour la première fois dans le *Dictionnaire* de l'Académie française en 1762. Au Moyen Âge, «Noël!» devient l'un des cris coutumiers du peuple et sert à conjurer le mauvais sort. On lance un «Noël!» en franchissant les portes d'une ville, aux fêtes et aux entrées royales, quelle que soit la saison. En l'invoquant, on exorcise la guerre, on en appelle à la paix et on manifeste sa joie. Un chroniqueur note que, lors de la paix d'Arras (1414) signée entre Charles VI et le duc de Bourgogne Jean sans Peur, «le peuple voyant la familiarité et amitié qu'avaient les deux princes ensemble, derechef cria "Noël" à haute voix.» On pourrait multiplier les exemples.

C'est encore au Moyen Âge que l'on commence à faire de Noël l'une des trois fêtes liturgiques du calendrier chrétien – avec celles de la Passion et de la Résurrection au moment de Pâques. C'est aussi au Moyen Âge que naissent les «mystères de Noël», sortes de drames vivants mis en scène dès • • •

• • • le XIIIe siècle sur les places ou les parvis des églises. Dieu, Joseph, Marie, les bergers, les Mages conversent les uns avec les autres en des dialogues édifiants – et parfois savoureux.

L'apparition de la crèche

Ces jeux liturgiques, moins fréquents que ceux de Pâques en raison du froid de l'hiver, étaient censés familiariser le peuple avec le mystère de Noël en y introduisant des épisodes nouveaux, immédiatement compréhensibles et concrets. Lors de la messe, ces mystères commencent après l'introït ou avant l'offertoire avec la question: «*Quem vidistis, pastores, dicite?*» («Qui avez-vous vu, bergers, dites?»). Les acteurs s'expriment en langue vernaculaire et portent les habits de leur temps. Les nécessités du jeu, la gouaille prêtée aux bergers entraînent leurs représentations vers la farce. Au Moyen Âge, de tels spectacles, nombreux jusqu'au XVIIIe siècle – et même jusqu'à nos jours, avec ce qui reste de la tradition des crèches vivantes –, n'étaient pas exempts de débordements et deviendront trop libres et bruyants pour que l'Église les tolère, tout comme le carnaval avant le carême.

> «Les auteurs des mystères innovent et introduisent des motifs qu'on ne trouve nulle part dans les Évangiles»

De tels désordres entraîneront leur disparition, entre autres par un arrêt du Parlement de Paris en 1548 et un édit de 1677. On les remplace par des chants et des cantiques qui, souvent, empruntent aux dialogues des mystères. On compilait ces derniers dans des recueils, ou «Bibles de Noël», composés d'ordinaire en langue régionale et en vers par des poètes du cru. Rabelais y fait allusion au début de son *Quart Livre* à propos de ceux du Poitou. Ce faisant, les auteurs des mystères innovent et introduisent des motifs qu'on ne trouve nulle part dans les Évangiles. C'est le bénédictin Gautier de Coinci qui, l'un des premiers (vers 1214-1236), introduit le mot «crèche» – au sens d'une «mangeoire pour l'Enfant Jésus» – dans ses *Miracles de Nostre Dame*. C'est grâce à Arnoul Gréban, maître ès arts de la faculté de théologie, dont le *Mystère de la Passion* est joué à Paris dans les années 1440, que les bergers offrent des présents à Jésus: «Mon flageolet tout neuf», dit le berger Pellion, «Un hochet», annonce Ysambert, «Mon beau calendrier de bois», ajoute Aloris.

Le mot «crèche» vient de l'allemand *Krippe* et renvoie aux mangeoires qui servaient à nourrir les animaux. La crèche, sorte de petit théâtre à figurines mobiles que l'on dispose dans les églises, apparaît, elle, à partir du XVIe siècle. Chaque région a ses traditions, surtout au sud de l'Europe. Je pense aux crèches napolitaines et, en Provence, à la tradition des santons née au début du XIXe siècle. Je me souviens de celle de mon enfance, peuplée de dromadaires et de moutons, dans un luxe de papier rocher et de branches de houx, comme je me souviens de la *Pastorale des santons*, d'Yvan Audouard, que nous écoutions à chaque veillée de Noël sur le vieux tourne-disque de mon père. On nous attribuait à chacun un mouton et ceux-ci se rapprochaient plus ou moins vite de leur destination selon les bonnes ou mauvaises actions commises. En décembre 1943, à Alger, Saint-Exupéry, seul et désœuvré, s'était souvenu des Noëls de son enfance dans la maison de son oncle en Provence. Il les avait enfermés dans des odeurs de



CC0 MUSEO DEL PRADO, MADRID

Couronner le tout Les messes de la Nativité s'inscrivent dans un cycle dit des « douze jours », qui s'achève le 6 janvier, au cours duquel on célèbre la « fête des Rois », encore populaire aujourd'hui. *Le Roi boit* (1655), par David Teniers le Jeune (musée du Prado, Madrid).



En scène Le mot « crèche » désigne une mangeoire qui aurait servi de berceau à Jésus. À partir du IIIe s., les chrétiens vénèrent une crèche dans une grotte de Bethléem puis, au XVIe s., disposent dans les églises et les foyers ces petits théâtres rappelant l'événement. Crèche de Cuciniello (XVIIIe s., musée de la chartreuse San Martino, Naples).

JACQUES LOIC/PHOTONONSTOP

cire et de bougies et y retrouvait l'âme de ses joies d'autrefois. « Il y avait à la Môle une bergerie extraordinaire, une crèche avec des moutons et des chevaux et un bœuf et un âne et trois Rois mages [...] et surtout une odeur de cire qui est pour moi l'essence de toute fête. »

À chacun ses souvenirs de Noël. Lorsque, enfant, on me faisait entrer dans le salon après la messe de minuit, toutes lumières éteintes, à la lueur des chandelles et des bougies du sapin, je me croyais dans le palais des fées. Et l'on chantait en chœur, dans sa version anglaise, *Silent Night, Holy Night*, le vieux cantique allemand créé au début du XIXe siècle par un prêtre autrichien d'une paroisse des Alpes. Ce sont ces voix, ces éclats, ces reflets de lumières, dans la pénombre changeante des boiseries de chêne de ma maison, qui m'enchantent encore aujourd'hui. Ce qui reste de Noël dans nos imaginaires, ce sont aussi des images. On voit apparaître le thème de la naissance du Christ, dès le IVe siècle, sur des sarcophages, puis au Moyen Âge en sculpture aux porches des églises, en enluminures dans les livres d'heures et de dévotion, mais c'est au XVe siècle qu'il se développe vraiment du côté des primitifs flamands puis italiens. Je pense aux Nativités de Robert Campin *(voir p. 27)*, de Jacques Daret (1434), de Rogier van der Weyden (1445), de Petrus Christus (1452), d'Hugo van der Goes (triptyque Portinari, 1472) et de bien d'autres.

Une perpétuelle évolution

Les canons de la scène de la crèche telle qu'on la connaît aujourd'hui se mettent progressivement en place : l'étoile et les anges au-dessus du toit de l'étable, les phylactères qui portent l'inscription évoquée par Luc : *In Excelsis Deo* (« Dieu au plus haut des cieux »), le bœuf et l'âne, Marie et Joseph de part et d'autre de l'Enfant, les bergers qui apparaissent au second plan dans l'embrasure d'une fenêtre de la grange. Les Rois mages, attestés eux aussi au IVe siècle, arrivent de leur côté. Dans les Nativités, les deux scènes d'adoration (bergers et Mages) sont le plus souvent représentées distinctement. À partir du IXe siècle, les Mages sont enfin trois, portent des noms, Gaspard, Melchior, Balthazar, et viennent d'Orient. On les voit dans un autre tableau de Rogier van der Weyden, en 1455, richement vêtus à la mode perse. Plus tard, ils seront censés incarner les trois parties alors connues du monde : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et Melchior deviendra noir, comme dans *L'Adoration des Mages* de Carle van Loo en 1760. Mais pas encore dans la toile de van der Weyden. L'adoration et l'hommage des Rois à l'Enfant Jésus revêtent évidemment une signification politique à une époque de lutte de pouvoir entre Rome et les empereurs d'Allemagne. Les bergers aussi commencent à faire des cadeaux. Ce ne sont pas l'or, l'encens et la myrrhe des Mages, mais des objets du quotidien, sinon leurs agneaux. Ils seront bientôt les premiers à se rendre auprès de Jésus et portent évidemment un sens symbolique qui n'est pas celui des Mages. Ce sont eux, les plus humbles, qui annoncent le salut du monde par le mystère de l'Incarnation.

Mais revenons à Robert Campin et à ses contemporains. Nous sommes toujours au XVe siècle. Dans leurs Nativités, la crèche est le plus souvent représentée délabrée, afin de signifier, par contraste, la modestie du lieu face au mystère de l'événement. La scène est saisie à l'aube, symbole de la renaissance et de la lumière du Christ – et non la nuit, comme le voudra par la suite la tradition. Joseph tient souvent la première place à côté de Marie et apparaît vêtu tantôt en bourgeois d'une ville des Flandres, tantôt somptueusement, et même parfois en mage un bonnet pointu sur la tête. L'Enfant Jésus est nu et ne porte pas de langes. Il est couché près ou sur une gerbe de blé qui •••



Et hotte ! Au XVIe s., Noël se laïcise et devient, à partir du XIXe s., une fête familiale dans laquelle domine le personnage de saint Nicolas – *Santa Claus*, alias le père Noël. *La Charité de saint Nicolas* (XVIIIe s.).

HERITAGE IMAGES/AURIMAGES

••• renvoie au pain, symbole de l'Eucharistie, mais aussi au sens hébreu du mot Bethléem («Maison du pain») et à Jésus («Pain de vie»). D'autres personnages apparaissent qui disparaîtront par la suite: les donataires ou les commanditaires du tableau et, surtout, les saintes femmes Zelemi et Salomé (dans la Nativité de Campin) qui témoignent de la persistance de la croyance en leur existence, tels que les évoquent les évangiles apocryphes et *La Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine (XIIIe s.). Toutes ces variantes de la crèche renvoient au mystère surnaturel de la naissance du Christ. Personne ne s'étonnera du fait que, peu à peu, au tournant des XVe et XVIe siècles, durant la Renaissance, la scène se laïcise. Je me souviens du choc que j'avais éprouvé en découvrant, il y a quelques années, au fond de l'église d'Aigueperse, à la frontière du Bourbonnais et de l'Auvergne, une Nativité peinte en 1490 par l'Italien Domenico Ghirlandaio à la demande de Gilbert de Bourbon-Montpensier, duc de Montpensier, dauphin d'Auvergne, pour sa sainte-chapelle et qui était restée là, intacte, depuis plus de cinq cents ans.

Le sapin remplace la crèche

C'était presque une scène profane, lumineuse et colorée. Une troupe d'anges à l'allure de beaux jeunes gens à longues boucles dorées, vêtus à la mode de l'époque, entoure l'Enfant Jésus porté par sa mère, qui le regarde avec tendresse comme en une scène de famille, intimiste et pudique. Les scènes de la Nativité évoluent comme évoluent les pratiques de la dévotion. Elles se laïcisent à mesure qu'elles deviennent plus familières… J'en reviens aux crèches. Certes, on les retrouve encore aujourd'hui le jour de Noël dans nos églises. Mais quelque chose a changé, peut-être en nous, comme si celles-ci ne représentaient plus que la part festive de la Nativité, et non plus sa signification profonde. Dans nombre de foyers, la crèche elle-même est le plus souvent remplacée par un sapin venu d'Europe centrale dont les origines liturgiques prêtent à controverse.

C'est sans doute la Révolution française qui accélère le mouvement et contribue à la privatisation sinon à la laïcisation de Noël comme de ses symboles. Selon le nouveau calendrier révolutionnaire, Noël tombe un 5 nivôse, un quintidi, le jour du «chien» puis du «soufre» à partir de l'an 4, ce qui ne manque pas de saveur. La fête ne figure évidemment pas dans le nouveau calendrier des fêtes républicaines, voté par la Convention nationale le 18 floréal an 2 (7 mai 1794) sur le rapport de Robespierre. Avec l'interdiction des pratiques religieuses et la fermeture des églises, les crèches ne sont plus tolérées qu'en famille au sein du foyer. Il est probable que c'est de cette époque que remonte la tradition des crèches miniatures puis des santons. Aujourd'hui, les tensions laïques et interconfessionnelles sont telles en France que les crèches, qui, pourtant, n'ont jamais été nommément interdites en tant que telles dans les lieux publics par la loi de 1905 (article 28), sont un sujet de polémique. La crèche est-elle «culturelle», comme le souligne le tribunal administratif de Montpellier par son arrêt de juillet 2015 – validé l'année suivante par le Conseil d'État – à propos de celle «exposée» (le mot est important) à l'hôtel de ville du même lieu, ou «cultuelle», dans le strict sens confessionnel du terme?

On n'en finira jamais de discuter de cette fête. On ne finira pas non plus de s'interroger sur son sens, quelque part entre nos imaginaires et nos émerveillements d'enfant et sa véritable signification théologique et religieuse qui, elle, se fiche bien de nos souvenirs: la Nouvelle Alliance et le salut du monde par l'Incarnation du Christ.

ARCHIVES NATIONALES



Faux et faussaires

Du Moyen Âge à nos jours

15 octobre 2025
— 2 février 2026

Exposition gratuite | 60 rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris | métro Hôtel de Ville et Rambuteau | Du lundi au vendredi : 10 h – 17 h 30 | Samedi et dimanche : 14 h – 19 h
Fermeture le mardi, le 25 décembre et le 1er janvier

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

En partenariat avec :
BANQUE DE FRANCE
EUROSYSTÈME
connaissance des arts
HISTORIA
L'Histoire
Le Parisien

Plus d'informations :

Jeunes pousses Ce couple qui assiste au festival de l'île de Wight, fin août 1970, ouvre une époque qui, en France, mettra en partie en œuvre les aspirations de Mai 68 – comme la loi Veil (1975) ou la progression de l'égalité des sexes.

BRIDGEMAN IMAGES

Dossier

Génération 70's

Les derniers temps de l'insouciance ?

Ces années, qui redéfinissent le visage de la France, portent un fort parfum de nostalgie… Mais, entre essor technologique et crises économiques, cette décennie de contrastes se distingue surtout par des avancées sociétales majeures et des défis politiques profonds.



AFP

Comme l'été avant l'orage

Dans le sillage de l'expansion apparemment sans fin des Trente Glorieuses et des utopies de 1968, la décennie 1970 nous apparaît comme une époque charnière, où l'on rêve à des lendemains qui chantent alors que s'amoncellent des nuages annonciateurs de chocs économiques, politiques et sociétaux. PAR JEAN VIARD



SYGMA/GETTY IMAGES

France, insouciance… En 1976, une canicule exceptionnelle s'abat sur le pays et remplit les terrasses. Malgré les avertissements du Rapport Meadows (1972) ou d'un René Dumont (1974), l'heure n'est pas encore à la prise de conscience des bouleversements à venir et on reste confiant pour l'avenir de la jeunesse.

Il y a des décennies qui ferment des mondes. Les années 1970 furent ainsi, dans notre mémoire collective, le dernier moment d'une innocence sociale et intime. Une époque où l'avenir paraissait ouvert, où la croissance semblait infinie, où l'on croyait que l'Histoire allait se calmer. C'était, rétrospectivement, le dernier temps avant la grande bascule : crise énergétique, mondialisation financière, dérèglement écologique, fragmentation politique.

Dans les années 1970, la société française sortait encore du grand récit de l'après-guerre : moderniser, équiper, construire. Les grands ensembles venaient d'être peuplés par des familles pleines d'enfants, la voiture individuelle donnait un nouveau rythme à la vie quotidienne, la télévision en noir et blanc prenait des couleurs, et les vacances – ces « congés payés » popularisés une génération plus tôt – se généralisaient en camping-cars, en mobile homes ou en voyages organisés vers l'Espagne et l'Italie. Tout semblait nouveau, disponible, accessible.

Un monde dont la stabilité n'inspirait guère de doutes

On vivait sur l'idée que le progrès allait durer. Le plein-emploi, ou presque, structurait les vies. On entrait dans une usine Renault ou chez EDF pour y rester quarante ans. Les syndicats et les partis tenaient encore les communautés ouvrières et rurales, les prêtres perdaient un peu d'influence mais restaient des figures familières. Et les étudiants, dans le sillage de 1968, rêvaient encore de changer le monde en discutant des nuits entières dans les cafés enfumés. On parlait moins de classes sociales, pas encore de réseaux sociaux, mais on croyait aux communautés et aux bandes de copains. La jeunesse des années 1970 n'était pas encore enfermée dans l'angoisse du climat ou de la précarité. Elle vivait ses premières libertés : pilule, sexualité assumée, musique rock, jeans et cheveux longs. C'était le temps des corps libérés qui dansaient sur les plages de



l'Atlantique ou dans les MJC. Un temps où l'on croyait que la fête pouvait être une politique et que la fraternité pouvait s'inventer autour d'une guitare et d'une bouteille de vin rouge.

Mais, dans cette insouciance, se préparaient les fractures à venir. 1973, année du choc pétrolier : soudain, l'essence que l'on croyait illimitée se mit à coûter cher. La croissance ralentit, le chômage apparut, d'abord timidement puis comme une lame de fond. Derrière la façade des Trente Glorieuses, on découvrit que le modèle avait des limites. L'environnement, encore mot marginal, s'imposa avec la publication du *Rapport Meadows* en 1972, qui annonçait sans fard les « limites de la croissance ». La bascule commençait, mais beaucoup ne voulaient pas l'entendre. Pourtant, les années 1970 gardent dans notre mémoire ce parfum unique : celui d'une modernité joyeuse, pas encore inquiète.

Une bascule qui change le destin de la planète

C'est le temps où les enfants jouaient sans peur dans les rues, où les villages résonnaient de bals populaires, où l'on croyait à la fraternité ouvrière et aux solidarités locales. Un monde encore dense, habité, où les cafés ne fermaient pas, où le train de nuit emportait les jeunes vers des festivals et des villes pleines de promesses. Si l'on relit cette décennie aujourd'hui, elle apparaît comme charnière : l'insouciance de la fin des années 1960 se dissout, les ombres du monde global émergent. La bascule fut à la fois douce et brutale : elle changea le destin de la planète.

Mais l'imaginaire des années 1970 nous hante encore : celui d'un temps où l'on croyait que demain serait meilleur qu'aujourd'hui, et où l'on pouvait se permettre d'espérer, ensemble, sans la crainte permanente des catastrophes à venir. Car c'est peut-être cela, au fond, l'héritage de ces années-là : elles furent la dernière génération de l'espérance simple. Et c'est pourquoi elles brillent encore, dans nos souvenirs, comme l'été avant l'orage.

Le baroud d'honneur des Trente Glorieuses

Depuis les années 1950, un vent de modernité souffle sur Paris et la province. Urbains et ruraux voient débouler dans leur vie quotidienne la vitesse, porteuse de lendemains enchantés, grâce au train rapide, à l'avion et, bien sûr, à l'auto. Le pays se transforme à un rythme effréné jusqu'au coup de frein brutal de 1974. PAR PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER

Comment imaginer que les Trente Glorieuses – selon la formule de l'économiste Jean Fourastié (1907-1990) – touchent à leur fin en ce début des années 1970? Tous les voyants de l'économie sont au vert. Débarrassée des affres de la décolonisation et de la grande peur de Mai 68, la France a tourné la page De Gaulle en avril 1969 et ne s'en porte pas plus mal. La croissance annuelle du PIB est supérieure à 5 % et l'élection de Georges Pompidou l'a même fait bondir à 7,1 en 1969. Quant au chômage, il ne touche que 400 000 Français en mai 1973, illustrant les heures fastes de la société du plein-emploi.

Le moment Pompidou

Cela tombe bien, car le nouveau président de la République nourrit pour le pays dont il a la charge une vision ambitieuse, qui tranche avec le référentiel historiciste de son illustre prédécesseur, même si, dans le détail, bon nombre de projets décidés par l'un seront repris par l'autre. C'est ainsi le cas en 1963 de la «mission Racine» ou des «plans neige» de 1964, qui remodèlent le littoral touristique du Languedoc ou équipent les Alpes et les Pyrénées en stations de haute montagne. Autant de projets familiers à Pompidou qui, comme Premier ministre de 1962 à 1968, en fut l'un des initiateurs.



JACQUES CUINIÈRES/ROGER-VIOLLET

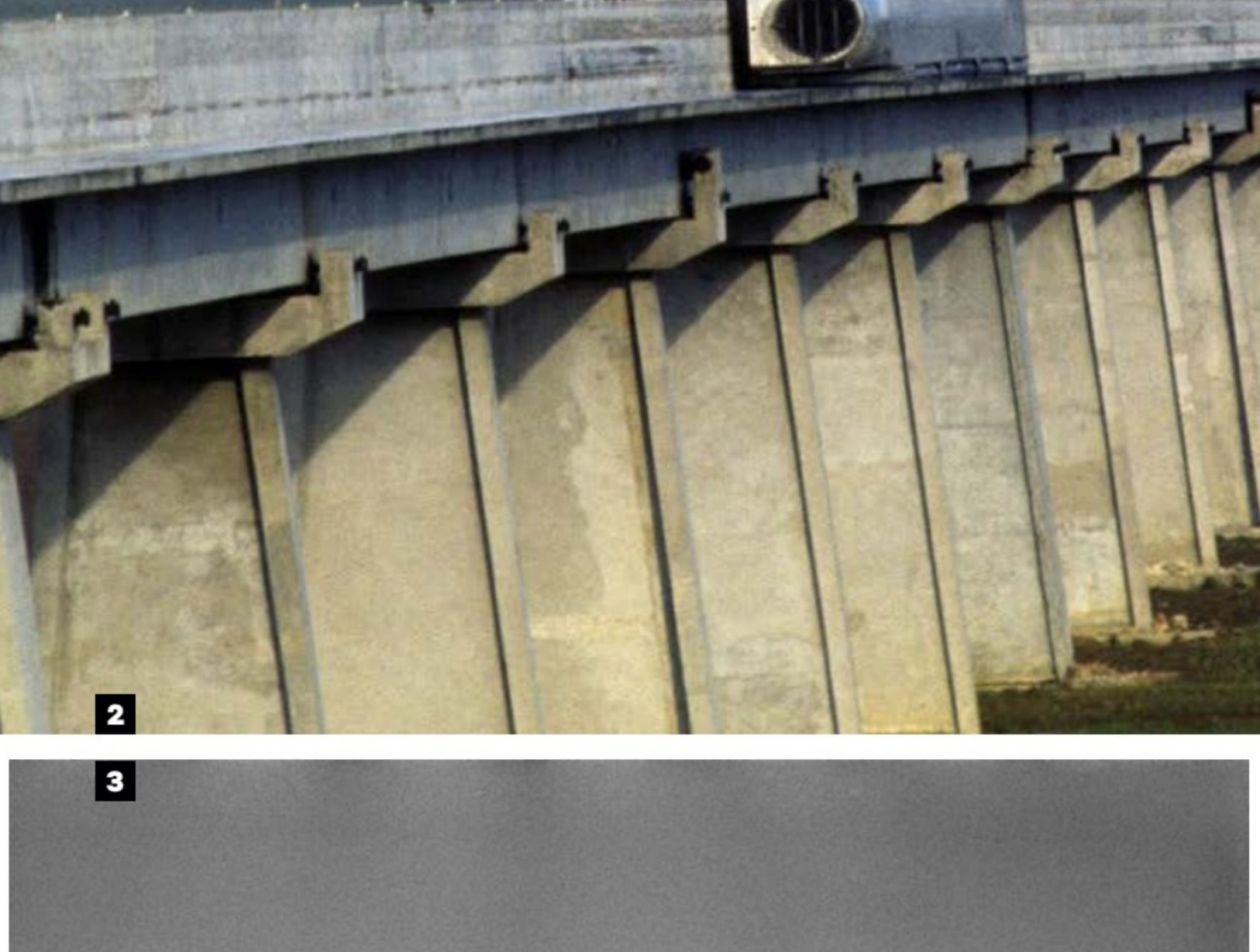
C'est déjà demain Premier ministre de 1962 à 1968 puis président de la République de 1969 jusqu'à sa mort en 1974, Pompidou supervise de nombreux projets qui vont propulser le pays dans une ère nouvelle, comme le réseau express régional d'Île-de-France (1). Un projet arrivé à son terme, à l'inverse de l'aérotrain (2) et ses... 430 km/h, abandonné au profit du futur TGV, en attendant le semi-succès du Concorde (3), apparu en 1969, et dont les vols commerciaux débutent en 1976.

Mais, devenu chef de l'État, il souhaite imprimer sa marque et va y parvenir. Les années Pompidou semblent en effet gravées du sceau d'une modernité qui fait feu de tout bois. Elle se traduit en particulier par le triomphe de l'automobile *(lire p. 42-43)*, qu'illustre en 1971 le dernier film de Tati, *Trafic*. C'est l'époque où les Français ont assez de pouvoir d'achat pour s'équiper, et où les modèles à succès renouvellent les gammes des constructeurs français, avec la Citroën GS ou la Renault 5, que les conducteurs s'arrachent. L'État met en œuvre une politique volontariste, qui aboutit à l'étalement sans précédent du



2

GILBERT UZAN/GAMMA-RAPHO



3

HENRI BUREAU/GETTY IMAGES

réseau autoroutier français. En 1970, les automobilistes relient Lille à Marseille sans emprunter les routes secondaires, tandis que les Parisiens s'apprêtent à boucler le tour de Paris grâce au boulevard périphérique, dont le dernier tronçon est inauguré en avril 1973 par le Premier ministre Pierre Messmer.

En réalité, le boom des transports prend toutes les apparences possibles. À Paris, les travaux de la ligne A du réseau express régional (RER) connaissent une avancée décisive qui permettra pour la première fois de traverser la capitale par rail et de rejoindre les lignes de terminus en banlieue, après sa mise en service fin 1977. Du rail, il en est justement question, afin de moderniser le réseau national. Mais lequel? La bataille fait rage entre l'aérotrain à sustentation magnétique de l'ingénieur Bertin, dont une rame établit en 1974 le record du monde de vitesse à 430 km/h, et le projet de «turbotrain» porté par la SNCF.

Sur les rails du progrès

Dans un premier temps, l'avantage semble à Bertin, un rail d'essai en béton (que l'on voit toujours aujourd'hui) étant construit au nord d'Orléans pour une liaison avec la capitale, tandis qu'un premier projet d'exploitation commerciale vise à relier cette dernière au quartier d'affaires de La Défense et à la ville nouvelle de Cergy-Pontoise. Mais, après la mort de Pompidou, la balance penchera finalement en faveur du second projet, qui donnera naissance au TGV.

L'air, enfin, n'est pas oublié, à l'image de l'orgueil de l'aéronautique française, le Concorde, qui, après son vol inaugural en 1969, s'apprête à conquérir le monde et multiplie les records de vitesse et d'altitude, en attendant une exploitation commerciale que l'on imagine •••



GROB /KHARBINE/LA COLLECTION

Laisse béton La France se métamorphose et se couvre d'ensembles collectifs, parfois construits avec des formes originales et, souvent, de piètres matériaux, destinés à offrir au plus grand nombre le confort moderne. Immeubles à Colombes (Hauts-de-Seine).

••• prometteuse, et qui interviendra en 1976. D'ailleurs, face à la saturation d'Orly, un second aéroport parisien est inauguré à Roissy au printemps 1974.

Par ailleurs, Paris se métamorphose intra-muros pour le meilleur et pour le pire. Un ambitieux plan autoroutier prévoit de traverser son centre pour mieux le relier à ses voies périphériques nouvelles, dont ne sera conservée que la voie sur berge. On rase les vieux pavillons Baltard des Halles, le «Ventre de Paris», après leur déménagement à Rungis, mais aussi des quartiers entiers de l'Est parisien ou du front de Seine à Javel, afin de favoriser la construction d'ensembles collectifs, tout en dotant la capitale de bâtiments emblématiques.

Édifiée de 1969 à 1973, la tour Montparnasse illustre la volonté de rompre avec le modèle haussmannien en s'inspirant d'un urbanisme à l'américaine pour donner à Paris son premier gratte-ciel. Grand féru d'art contemporain, Pompidou a également lancé la construction du plus grand musée d'art moderne français, en lieu et place d'un îlot insalubre du plateau de Beaubourg, et dont les lignes iconoclastes, que l'on doit à l'architecte italien Renzo Piano, vont bientôt enflammer les débats.

Quand le bâtiment va…

La province n'échappe pas à cet élan moderniste car, un peu partout, des réalisations sortent de terre, tel le quartier sur dalle de Mériadeck à Bordeaux ou le vaste chantier de la Part-Dieu à Lyon. À Nantes, la tour Bretagne s'élance vers ses 144 mètres de hauteur et même la préfecture de la Corrèze, Tulle, s'équipe en 1973 d'une audacieuse cité administrative. C'est d'ailleurs le secteur du bâtiment qui illustre le mieux les failles invisibles de la période. Le souci, c'est que les infrastructures d'habitats collectifs vieillissent moins bien que les individus et leurs modes de vie. Auparavant, habiter en appartement dans des pièces séparées avec électricité, eau courante et chauffage constituait un luxe inédit pour les néo-urbains. Désormais, les quartiers se ghettoïsent et les tours symbolisent le mal-être de leurs habitants. Dans *Elle court, elle court la banlieue* (1973), Gérard Pirès filme l'insatisfaction ordinaire des Franciliens soumis aux migrations pendulaires. Le quartier de la Grande Borne à Grigny est le symbole de cette obsolescence immobilière programmée. Construit tardivement avec des formes originales – mais à l'aide de matériaux médiocres –, il ne tarde pas à se dégrader, illustrant les limites d'un urbanisme marqué par l'entassement maximal et un style brutaliste dénué de charme. L'aliénation vécue au quotidien dans les grands ensembles est ressentie dès l'époque, à l'image de ce jeune chanteur, Renaud, dont on retiendra le refrain de 1980: «– Putain, c'qu'il est blême/Mon HLM/Et la môme du 8e/Le hasch elle l'aime…»

Mais, à cette date-là, le basculement économique a eu lieu depuis longtemps. Le 17 octobre 1973, en pleine guerre du Kippour, les dirigeants de l'OPEP ont décidé le triplement des prix du pétrole, en rétorsion au soutien des pays occidentaux à Israël. C'est l'entrée dans la crise mondiale. L'un de ceux à l'avoir le mieux perçu n'est autre que Pompidou lui-même. Si, dans ses vœux aux Français pour 1974, il évoque encore de façon évasive un «risque de ralentissement économique, ici ou là», il se révèle beaucoup plus pessimiste devant le corps diplomatique, en fustigeant de façon inattendue un «monde qui a trop cru au progrès illimité [et] s'est complu dans un aveugle optimisme». Encore un trimestre et la maladie l'aura emporté (le 2 avril 1974).

Exit les années Pompidou, place à la crise des années Giscard et des plans Barre en cascade. Dans l'imaginaire collectif des Français, la conjonction entre le temps politique et celui de l'économie tient de l'évidence, et beaucoup vont éprouver la nostalgie de ce que les historiens nommeront plus tard l'«apogée Pompidou»: cette période où la croissance économique de la France semblait ne jamais devoir s'arrêter.

> «Pompidou fustige déjà un monde aveuglément optimiste qui croit trop au progrès»

Pour les Français, l'hyper, c'est super !

Des prix bas, des places de parking et des kilomètres de rayonnages : bienvenue dans les hypermarchés, une spécificité nationale qui ravit les consommateurs.

PAR PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER

De l'inauguration du Bon Marché, à Paris (1852), à celle du premier supermarché moderne à Sainte-Geneviève-des-Bois (1963), les consommateurs français ont toujours manifesté une certaine inclination pour la grande distribution. Mais ce qui se joue ce 8 mars 1972 à Portet-sur-Garonne, en périphérie de Toulouse, amorce un bouleversement d'ampleur dans leurs pratiques de consommation. Avec ses 25 000 mètres carrés de surface de chalandise et ses 4 000 places de parking, le nouveau magasin Carrefour devient le plus grand hypermarché d'Europe. La foule a fait le déplacement, alléchée par de spectaculaires promotions ou occasions, comme une voiture à gagner chaque jour ou le litre d'essence à 12 centimes. Le succès populaire est immédiat, des milliers d'acheteurs adoubant un modèle commercial original, qui offre en un même lieu produits alimentaires et non-alimentaires, et dont la concurrence entre les enseignes, autant que la vente en gros, tire les prix vers le bas.

La fin du petit commerce

La France se couvre alors d'hypermarchés, une spécificité hexagonale qui voit les consommateurs plébisciter les samedis après-midi pour entasser les courses de la semaine à venir dans les indispensables caddies. Face à cet engouement, les pouvoirs publics réagissent de façon contradictoire. Dans un premier temps, deux circulaires de 1969 et 1970 enjoignent aux préfets d'examiner favorablement les projets d'implantations. Mais si l'essor des centres commerciaux séduit les jeunes urbains, il entraîne le déclin du petit commerce traditionnel des centres-villes avec, pour effet pervers, l'isolement voire la marginalisation des Français âgés vivant en zone rurale. C'est afin d'en limiter le risque qu'est votée la loi Royer du 27 décembre 1973, qui entend donc encadrer la croissance des grandes surfaces. Elle ne fera cependant que retarder l'échéance. Les années 1970 voient l'effacement progressif des boutiques de proximité, qu'il s'agisse de commerces de bouche (en 1975, plus du tiers des détaillants ont baissé le rideau par rapport à 1962), d'équipements ou de services à la personne. Et d'autant plus que l'on retrouve désormais l'ensemble de ces activités sous la halle unique de l'hypermarché ou dans les magasins de la galerie marchande adjacente.

Signe de son importance, l'hypermarché interpelle les penseurs et les philosophes. Si les « temples de la consommation précipitée » sont déjà dénoncés par Guy Debord en 1967 dans son essai-manifeste, *La Société du spectacle*, Jean Baudrillard estime, en 1981, qu'il représente un espace total, étant le « modèle de toute forme future de socialisation contrôlée », avant d'en lister les fonctions : « travail, loisir, nourriture, hygiène, transports, média, culture ».

C'est bien l'avis des Français, qui vont plébisciter ce modèle de consommation pendant près de quatre décennies, avant que, terrassé par son gigantisme, il ne finisse par trouver ses propres limites.



JEAN MAINBOURG/GAMMA-RAPHO

À la caisse Alors que leur pouvoir d'achat se porte bien, les Français plébiscitent les emplettes en grande surface dès les années 1960 et découvrent les joies des hypermarchés en 1972. Un engouement qui dure toujours. Photo Jean Mainbourg (v. 1970).

LÉON CLAUDE VÉNÉZIA/ROGER-VIOLLET



1

DR/GD LYON/ALPACA/ANDIA



2

Tous au volant… à tomb

Les années 1970 sont celles du « tout automobile », avec la voiture reine dans les villes et dans une France qui se couvre d'autoroutes. Mais ce sont aussi plus de 16 000 morts dans les accidents en 1972, et une lente prise de conscience des dégâts écologiques et esthétiques provoqués par la « bagnole ». PAR OLIVIER TOSSERI

Dans l'un des grands succès de l'année 1972, Joe Dassin chante, dans sa *Complainte de l'heure de pointe*, « Dans Paris à vélo, on dépasse les autos / À vélo dans Paris, on dépasse les taxis ». Les Français sont nombreux à l'écouter sur leur autoradio au milieu des embouteillages. Et pour cause, ce début des années 1970 marque l'apogée de la société des Trente Glorieuses, caractérisée par l'« idéologie sociale de la bagnole ». Un concept popularisé par le philosophe et écologiste politique André Gorz (1923-2007) dans un article paru en 1973. Il y fustige la voiture, qui n'est plus un simple moyen de transport mais le moteur d'un système de pensée et d'un ensemble de valeurs, qui la place au cœur de l'organisation sociale, économique et urbaine. En prenant le volant, on ne conduit pas un véhicule, on se saisit d'un symbole de liberté, de réussite individuelle et de progrès.

Un constat évoqué à la fin des années 1960 par Georges Pompidou : « On peut dire que l'automobile a transformé la vie des hommes et le visage de bon nombre de nations, estime celui qui n'est alors que Premier ministre. Et on peut dire qu'elle n'est pas seulement un signe de promotion sociale mais véritablement celui de la libération de l'individu. C'est une forme moderne par laquelle se marque la volonté de l'individu de se libérer du groupe, de garder sa personnalité, sa liberté d'allure, la possibilité d'aller quand il veut, où il veut, comme il veut. » Fait rare pour un homme politique de son rang à l'époque, Pompidou revendique sa « passion pour les belles bagnoles », affectionnant tout particulièrement sa Porsche 356. Rien d'étonnant alors à ce qu'il prône, avec insistance, que la « ville doit s'adapter à la voiture » et lance, pour cela, un plan autoroutier pour Paris.

Rocades et Renault 5

En 1967, il inaugure fièrement une voie express sur la rive droite de la Seine, un symbole de modernité qui doit bouleverser le visage de la capitale, cernée d'un boulevard périphérique ouvert à la circulation en 1973. Pompidou, élu président de la République en 1969, voulait la quadriller de voies rapides. Un axe nord-sud aurait défiguré le canal Saint-Martin, et la « radiale Denfert » aurait transformé la place Denfert-Rochereau en sortie d'autoroute pour la relier à l'A6, l'« autoroute du Soleil », unissant Lille et Marseille depuis 1970.



VOLVO



Ça roule Entre 1970 et 1980, le nombre d'automobiles en France passe de 12 millions à plus de 18 (contre 6,2 millions en 1960). Boulevards périphériques, comme à Paris (1), tunnels, comme celui de Fourvière (Lyon), ouvert en 1971 (2), et nouvelles habitudes, comme la ceinture rendue obligatoire en 1973 (3) montrent l'importance prise par ce mode de transport, que dénonce, cette même année, le théoricien de l'écologie politique André Gorz dans son essai, *L'Idéologie sociale de la bagnole*...

eau ouvert !

Le choc pétrolier de 1973 et la mort prématurée de Pompidou en 1974 auront raison de ces projets. Les années 1970 n'en demeurent pas moins celles du «tout automobile», avec le réseau routier qui devient prioritaire dans les aménagements urbains. À Lyon, en 1971, on inaugure le tunnel sous Fourvière; la rocade de Bordeaux est achevée en 1972 tandis que les travaux pour celles de Nantes, Lille et Toulouse commencent. La France, qui ne dispose encore que de 1000 km d'autoroutes en 1967, commence à en construire 200 km par an à l'orée d'une décennie 1970, qui s'achèvera avec un réseau autoroutier de près de 4000 km.

Au début de la décennie, le parc automobile dépasse les 12 millions de véhicules, contre seulement 6,2 millions en 1960. Ce chiffre continuera de progresser pour atteindre plus de 18 millions en 1980, soit une augmentation de 50 % en dix ans. Certains modèles vrombissent encore dans notre imaginaire collectif, à commencer par La Renault 5 avec ses boucliers en plastique, une première en Europe, son hayon et ses lignes modernes. Lancée en 1972, cette citadine polyvalente, aussi bien en ville qu'à la campagne, devient une icône des routes françaises, vendue à 5 millions d'exemplaires. La Peugeot 104 est une autre vedette des citadines, tandis que la Renault 12 et la Peugeot 304 sont des familiales très appréciées. Le constructeur Citroën n'est pas en reste avec ses célèbres modèles GS (1970), pour combler le vide entre la populaire 2 CV et l'emblématique DS, et la CX (1974) au design futuriste et à l'aérodynamisme poussé, très prisée par le gouvernement et les hauts fonctionnaires. L'Alpine A 110, avec ses nombreuses victoires en rallye, incarne, quant à elle, l'excellence sportive française.

« Ça pue et ça pollue »

Cet essor fulgurant du parc automobile français a engendré un nouveau défi majeur pour les villes: la gestion du stationnement. Face à la saturation de l'espace public, les municipalités s'adaptent, inaugurant une ère de solutions pour organiser et réguler la présence croissante des voitures, multipliant les parkings, notamment souterrains, et introduisant en surface les premiers parcmètres. Mais la forte augmentation du trafic s'accompagne surtout d'une explosion de la mortalité routière. 1972 enregistre un record tragique avec plus de 16000 morts sur les routes. Face à ce drame, l'État réagit en introduisant de nouvelles mesures de sécurité. En juillet 1973, le port de la ceinture de sécurité est rendu obligatoire à l'avant des véhicules, une mesure initialement très critiquée par une partie des automobilistes.

La vitesse libre prend fin sur de nombreux axes cette même année, avec les premières limitations à 130 km/h sur les autoroutes, 110 km/h sur les voies express, et 90 km/h sur les routes nationales. Les contrôles d'alcoolémie commencent dès 1970, avec la loi du 9 juillet établissant les premiers seuils d'alcoolémie légaux (0,8 g/l pour une contravention et 1,2 g/l pour un délit), et rendant le contrôle obligatoire après une infraction ou un accident. À partir de 1978, les contrôles préventifs sont autorisés. D'incarnation de la liberté, la voiture se transforme en symbole de danger public. En 1974, le premier candidat écologiste à la présidentielle, René Dumont (1904-2001), fustige la «dictature de l'automobile», réclame l'interdiction des autoroutes qui «sont en train de défigurer toute la France» et lance une formule restée célèbre: «La voiture, ça pue, ça pollue, ça rend con.» Il n'obtiendra à l'époque que 1,32 % des voix. Son combat a, depuis, fait de la route dans l'esprit des Français.

Giscard d'Estaing : la modernité, c'est lui !

Élu à la présidence à 48 ans à peine, le nouveau chef de l'État entend bousculer les usages et propulser la France dans une nouvelle ère. Ses réformes réussies deviendront vite des acquis, tandis que ses échecs seront des boulets qui précipiteront sa chute et effaceront, dans les mémoires, ses talents de visionnaire. PAR CHRISTOPHE BARBIER

La voiture officielle, en route vers la place de l'Étoile, stoppe soudain au niveau de l'avenue George V, et le pays comprend que ce président ne fera rien comme les autres. C'est à pied qu'il va rejoindre l'Arc de Triomphe. Il est arrivé à l'Élysée à pied aussi, et en costume de ville, pour la cérémonie de passation des pouvoirs, célébrée d'habitude en jaquette et nœud papillon. Dès ce premier jour de mandat, le 27 mai 1974, Valéry Giscard d'Estaing bouscule les usages et entend être de plain-pied dans son siècle. « La France n'est pas un pays de réformes, c'est un pays de nouveauté », expliquera-t-il dans ses Mémoires, *Le Pouvoir et la Vie*, quinze ans plus tard, avec lucidité. Les nouveautés feront son succès, les réformes, menées ou ratées, le perdront.

Dans l'histoire de la Ve République, peu de présidents méritent autant que VGE la formule des « cent jours ». La collection printemps-été 1974 déborde d'innovations et de ruptures. À chaque Conseil des ministres est présenté un texte qui parle encore aux Français un demi-siècle plus tard. Certains tardent à entrer dans la loi, d'autres continuent à faire débat durant des années, mais tous modifient la pratique du pouvoir, le fonctionnement du pays ou l'évolution de la société. La liste en est éloquente, qui ne compose certes pas un bréviaire de révolution mais tout de même un riche catalogue du changement. Dès le 10 juin en Conseil et dès le 5 juillet dans les textes, l'âge légal de la majorité est abaissé à 18 ans. Il s'agit non seulement d'un élargissement du corps électoral, au demeurant favorable à la gauche, mais surtout d'un bouleversement civil. C'est l'entrée dans l'âge adulte qui est modifiée, c'est une émancipation collective qui est décrétée. Preuve que l'audace est réelle : elle suscite un emballement au Parlement, soudain saisi de frénésie jeuniste, jusqu'à proposer d'abaisser à 16 ans, voire 15 ans, cet âge symbolique !

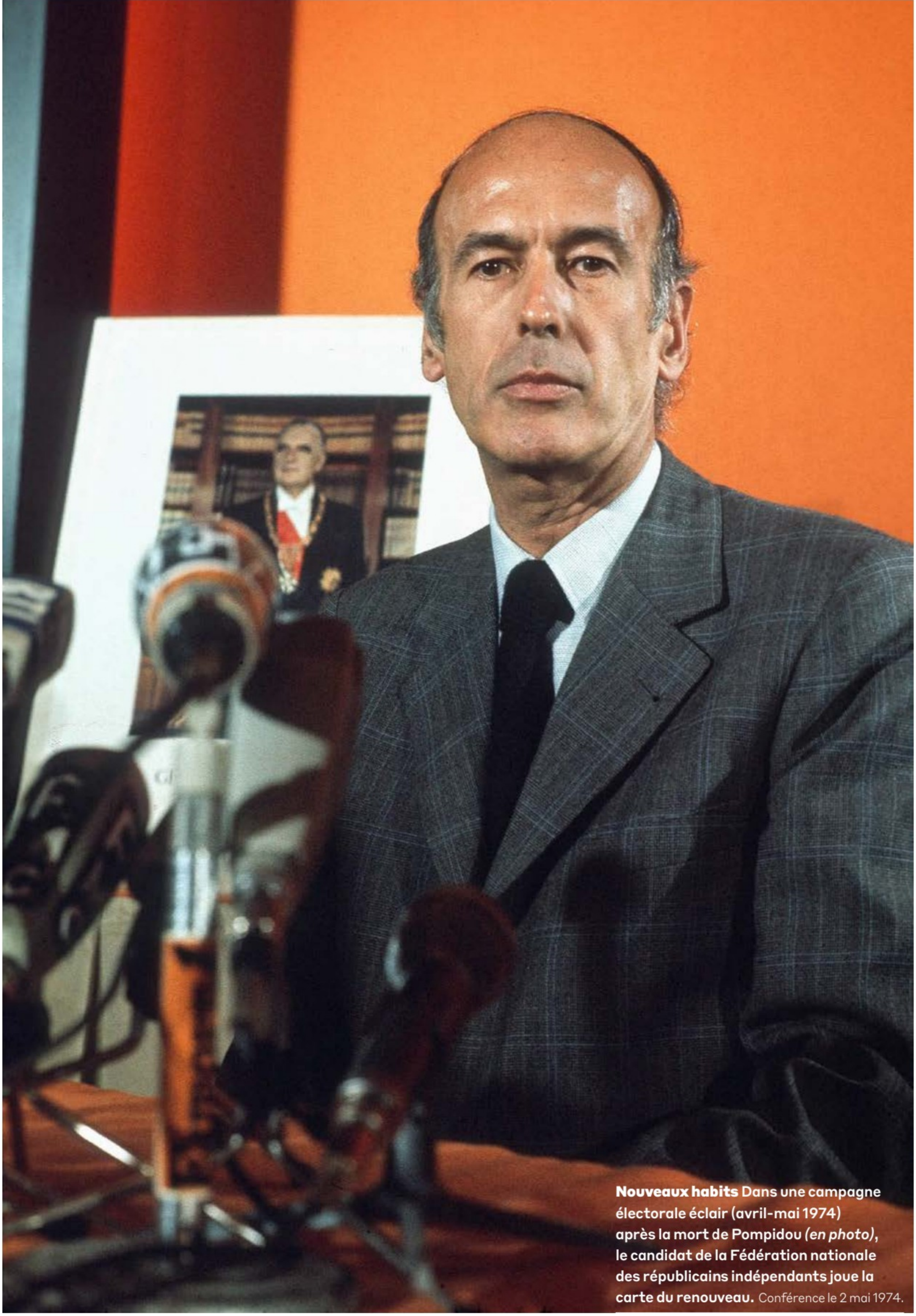
Il a compris Mai 68

Dès sa prise de fonction, le président a promis une « ère nouvelle » pour la France. Il trempe la plume du changement dans l'encrier de mai 1968, empli d'espoirs et de revendications. Six ans après le mouvement, les étudiants aux pavés lestes sont devenus des parents, des travailleurs et des contribuables. Giscard ne satisfait pas des revendications, il répond à des aspirations. La loi qui autorise et encadre l'interruption volontaire de grossesse, votée dans une nuit houleuse de novembre 1974, après des semaines de tempête, est le vaisseau amiral de ce réformisme générationnel. Mais la loi du 11 juillet 1975 n'est pas moins importante, qui instaure le divorce par consentement mutuel ou rupture de vie commune : se séparer et « refaire sa vie » résulte désormais d'un choix, non d'une faute.

Valéry Giscard d'Estaing offre aux jeunes Français la maîtrise de leur destin, électoral, conjugal ou professionnel. C'est ainsi qu'il faut lire la loi Haby de ce même 11 juillet 1975 : le collège unique, ajournant la sélection, garantit une « culture générale » à une même génération d'élèves – il repousse surtout à la fin de la classe de troisième le moment majeur de l'orientation vers les métiers manuels ou cérébraux. Avec Giscard, l'assignation existentielle recule. « Il a senti les forces profondes qui travaillaient la société, il a compris Mai 68 sans l'approuver », résume l'historien Jean-François Sirinelli, considérant que si l'alternance politique intervient en 1981, l'alternance sociologique advient en 1974, Giscard d'Estaing servant une jeunesse qui n'a pas voté et ne votera pas pour lui.

Présider avec les femmes

Affairé à peindre des taches de rousseur à la place des rides sur le visage de Marianne, ce jeune président est d'évidence celui de la révolution féministe. L'IVG ou le nouveau divorce accompagnent la montée en puissance des femmes en politique. Au gouvernement, Simone Veil, Françoise Giroud, Alice Saunier-Séïté ou les deux Hélène, Missoffe et Dorlhac, ne comptent pas pour rien, et deviennent vite des figures familières des Français. Anne-Aymone Giscard d'Estaing, consultée par son mari, approuve le projet d'IVG, tout •••



MARC CHARUEL/PHOTO12/AFP

Nouveaux habits Dans une campagne électorale éclair (avril-mai 1974) après la mort de Pompidou *(en photo)*, le candidat de la Fédération nationale des républicains indépendants joue la carte du renouveau. Conférence le 2 mai 1974.

••• comme May, la mère du chef de l'État. Giscard préside avec les femmes et pour les femmes.

Dans l'un de ses «entretiens au coin du feu», une parmi tant d'autres de ses audaces médiatiques, le chef de l'État confie son angoisse majeure: «Si la société française ne changeait pas, elle mourrait.» Tout au long de son mandat, il est obsédé par cet impératif: la France doit demeurer à l'unisson de la modernité. Qu'il en approuve ou non les inclinations, il essaye d'accompagner, voire d'accélérer cette modernité. Au fleuve du temps, il n'oppose pas un barrage, il propose des digues. À la recherche de la «société libérale avancée», comme il la nomme, Giscard s'efforce donc de diriger le pays au rythme de l'époque, fut-ce en bousculant ses propres convictions. «Vous avez été élu trop tôt», lui confie François Mitterrand après mai 1981. Il est vrai que Giscard règne sur un pays encore rural et conservateur, alors que s'annonce une France urbaine et libertaire. «Il eut été un président idéal pour les années 1980», confirme l'écrivain Marc Lambron.

Cette aspiration à la modernité libérale pousse le président à affaiblir son propre pouvoir pour renforcer la République. Si les institutions veulent échapper à la contestation dans la rue, elles doivent favoriser l'opposition dans les textes. En inventant les «questions au gouvernement» dans le protocole de l'Assemblée nationale, VGE dote le débat public d'un moment phare, qui deviendra pour les Français la vitrine de la vie parlementaire. En permettant la saisine du Conseil constitutionnel par soixante députés ou sénateurs (révision du 29 octobre 1974), il reconnaît que la majorité n'est pas infaillible, et offre aux oppositions une précieuse chambre d'appel législatif. Valéry Giscard d'Estaing desserre les coutures démocratiques au profit de ses opposants mais aussi par habileté: sous la menace permanente des gaullistes, surtout après 1976, VGE donne à ses amis, par cette souplesse institutionnelle, une marge de manœuvre. Si l'UDF, le parti du président, progresse aux législatives de 1978, au détriment de son allié gaulliste, c'est parce que Giscard a résisté à l'abus de pouvoir. Plus agile que puissant, c'est en véritable «président judoka» qu'il mène son septennat…


GISCARD
GISCARD
GISCARD



AFP

La voix des femmes VGE sait s'entourer de personnalités féminines fortes, comme Simone Veil. Réunion à l'Élysée, lors des débats sur la loi sur l'IVG, le 29 novembre 1974.



GABRIEL DUVAL/AFP

Grand bain Après le choc pétrolier, la question de l'énergie est au cœur des échanges entre Giscard et Ford. Sommet à la Martinique (22 décembre 1974).

la mémoire nationale. Et si la plupart de ces archives font aujourd'hui sourire, balançant entre le burlesque et le ringard, de telles innovations creusent, à l'époque, une brèche dans la muraille grise de la communication politique.

«La mode, c'est ce qui se démode», affirmait Cocteau. Affamé de modernité, Giscard cède parfois à la mode : en 1978, il apparaît ainsi en couverture de *Tennis Magazine*, raquette en main, minishort blanc et chaussettes tricolores. Être un gibier de paparazzi, c'est aussi appartenir à son époque. Le plus souvent, c'est avec méthode et science qu'il aborde les Français, dans la lignée de sa fulgurante campagne de 1974. Le candidat en appelle alors à l'expertise du conseiller personnel de JFK, aux techniques du marketing publicitaire et au concours d'artistes populaires, le tout filmé par Depardon. Avec VGE, le politique s'affirme comme acteur et devient un produit.

Giscard conjugue le pouvoir au présent, mais c'est peut-être là une fuite en avant. La modernité, c'est pour lui l'antidote à la décadence. De Gaulle a immunisé la France contre le déclin avec des piqûres d'orgueil ; VGE la soigne avec des perfusions d'innovation. Mais le choc pétrolier, l'inflation galopante et le déficit budgétaire coupent le souffle de ce président qui veut faire courir son pays après le siècle. La nation peine sur la pente des nouveaux défis, et son chef est saisi d'un fatal raidissement monarchique. «Il est le premier orphelin des Trente Glorieuses», résume Jean-François Sirinelli. En abandonnant le culte du moderne pour une illusion plus grande encore, celle du «Changer la vie» mitterrandien, les Français tentent en 1981 un bond en avant vers l'an 2000. C'est un saut dans le vide.



Né sous X Giscard entend, durant son septennat, s'entourer de surdiplômés afin de dépasser la simple politique pour mieux maîtriser un monde de plus en plus complexe. Giscard passe en revue les élèves de l'« X » à l'école Polytechnique, à Paris, le 28 octobre 1975.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

VGE, le PDG de l'entreprise « France »

Passé par l'ENA et Polytechnique, l'inspecteur des finances Giscard incarne le technocrate chargé de faire rentrer le pays dans la dimension du « management » – que les élus ou l'opinion le veuillent ou pas ! Entouré de « technos » et d'experts, VGE met sur les rails, à coups de commissions, les grands projets du futur… PAR CHRISTOPHE BARBIER

L'anecdote court les cabinets ministériels à la fin des années 1970 : Valéry Giscard d'Estaing doit se rendre à l'École nationale d'administration pour inaugurer un nouveau bâtiment, mais il en est dissuadé par l'un de ses conseillers en communication, parce que l'image d'un président technocrate, crâne d'œuf au milieu des crânes d'œufs, commence à coûter cher dans les sondages… Certes, le chef de l'État a un pedigree inhabituel : il est à la fois diplômé de Polytechnique et de l'ENA. Dès ses premières aventures



AFP

Grosse tête, petites mains Afin de lutter contre son image professorale, le président multiplie les visites « de terrain », pour ne pas couper son gouvernement de sa base électorale. Giscard face à des ouvrières, sur une chaîne de l'usine Renault de Douai, le 1er décembre 1976.

ministérielles, il peuple ses cabinets d'experts et de surdiplômés, et son septennat témoigne d'une confiance aussi grande, sinon plus, en ceux qui maîtrisent les dossiers qu'en ceux qui savent se faire élire. En nommant à Matignon, à la fin de l'été 1976, le «meilleur économiste de France» – Raymond Barre –, VGE va au bout de cette nouvelle vision du pouvoir.

Il serait faux, néanmoins, de dire que les années 1970 ont engendré la technocratie comme elles ont inventé le pantalon «patte d'éph» ou imposé la figure du «banlieusard». Dès les années 1930, les polytechniciens et inspecteurs des finances affluent dans les ministères. Et Georges Clemenceau a déjà moqué, des années plus tôt, les savants de la décision publique: «Qu'est-ce qu'un chameau? C'est un cheval dessiné par des experts.» L'inexorable promotion des technocrates est le fruit d'une double logique: d'une part, les problèmes nouveaux sont trop complexes pour être résolus par de simples élus de terrain, dont le bon sens est débordé par la technicité; de l'autre, il apparaît que les choix idéologiques biaisent les décisions prises et en limitent l'efficacité. La technocratie est donc là pour aider le politique… et pour le remplacer.

Faire de la politique, oui, mais en technicien

Le dictionnaire ne dit pas autre chose quand il définit le technocrate comme «un fonctionnaire technicien tendant à faire prévaloir les aspects techniques d'un problème sur les considérations sociales et humaines». «La technocratie se définit comme le pouvoir de la haute fonction publique sur les élus», insiste Luc Rouban, du Centre de recherches politiques de Sciences Po (Cevipof).

La technocratie s'impose comme organisation du pouvoir après la Seconde Guerre mondiale, quand il s'agit de rebâtir le pays. Mais c'est la Ve République qui consacre l'arrivée des experts aux plus hautes commandes de l'État. Il y a une date pour ce «putsch»: l'automne 1958, avec le train d'ordonnances prises par le général de Gaulle. Ces réformes majeures sont rédigées dans les cabinets ministériels et appliquées sans passer par les parlementaires. Dès 1963, dans *Le Phénomène bureaucratique*, Michel Crozier analyse cette révolution invisible. En 1999, Vincent Dubois et Delphine Dulong, dans *La Question technocratique*, définissent la «figure repoussoir du technocrate» comme la «figure inversée de l'homme politique idéal, […] celui qui le supplante et usurpe sa position». Les technocrates, «sur la seule base de leur compétence alléguée, prétendent faire de la politique en techniciens.»

Valéry Giscard d'Estaing fait son apprentissage en cabinet ministériel (1954), au Parlement (1956) puis au gouvernement (1959) dans cette période charnière. Arrivé à la tête de l'État, il développe au maximum cette pratique technocratique du pouvoir en imposant dans la sphère publique la notion de «management», venue •••

••• de l'entreprise. En 1977, le sénateur radical de gauche Henri Caillavet rend visite au président de la République et lui lance : « Vous avez désacralisé la fonction. Vous avez eu tort. Vous avez voulu être le PDG d'une société de gestion. » Giscard assume, au nom de l'efficacité et pour imposer son libéralisme contre les politiciens « à l'ancienne », qui avancent par idéologie. Il applique la philosophie saint-simonienne, selon laquelle il faut passer « du gouvernement des hommes à l'administration des choses ». Pour son biographe, Éric Roussel, « Valéry Giscard d'Estaing était davantage un homme d'État qu'un homme politique. »

Préparer l'opinion à des réformes nécessaires…

Pour imposer la logique technocratique, l'énarque, polytechnicien et inspecteur des finances devenu chef de l'État instaure le règne des commissions. Il est conscient d'agir contre l'avis de l'opinion publique : « Pour elle, confie-t-il dans ses Mémoires, *Le Pouvoir et la Vie*, le fait de créer une commission pour étudier un problème revient à l'enterrer. » Mais il persiste selon sa méthode : « Rechercher des personnalités ayant une compétence reconnue sur le sujet à traiter, […] leur demander d'établir un rapport sur la manière d'analyser et de résoudre le problème, en faisant des propositions sous leur propre responsabilité. » Ces commissions, bardées de hauts fonctionnaires, ont pour but politique de « préparer l'opinion à la nécessité de certaines réformes ». Avec Giscard, la légitimité pour décider est donc moins dans l'élection que dans l'expertise. Les sachants proposent, le président dispose, les parlementaires avalisent.

L'une des plus célèbres commissions de ce type inspire la décentralisation française, dont les réformes socialistes de 1982 ne feront que cueillir les fruits. En novembre 1975, le président confie à Olivier Guichard, qui fut en 1963 le premier à diriger la DATAR (Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale), la présidence d'une commission chargée de réformer la répartition des pouvoirs entre l'État et les collectivités locales. « Vivre ensemble », son rapport de 516 pages, prône le renforcement des communes et surtout des régions, chargées désormais de la culture, du tourisme, des transports et de la stratégie économique. Vision toute giscardienne du territoire : fraîchement élu, le président avait invité les présidents de région à sa cérémonie d'investiture.

Autre exemple majeur : les technos s'emparent de la techno. En clair, les technocrates décident de l'avenir technologique du pays. En 1978, le rapport administratif intitulé *L'Informatisation de la société*, signé Alain Minc et Simon Nora, oriente les investissements du pays en matière de « télématique ». Cela donnera le Minitel, en excluant le



AFP

Ingénierie d'État Pour VGE, le talent politique ne suffit plus à enrayer les crises, il faut savoir expertiser les problèmes, comme celui de la crise énergétique. Visite, le 3 mars 1979, d'une plateforme pétrolière en baie de Campêche (Mexique).

réseau informatique Cyclades, développé par l'ingénieur Louis Pouzin, que les Américains reprendront à leur compte pour en tirer Internet! Le Minitel est un circuit fermé et centralisé, contrôlé par l'administration des PTT; Cyclades se destine à être un réseau ouvert, sans pilote étatique, laissé au libre usage des citoyens. Dans *Comédies françaises* (Gallimard), le romancier Éric Reinhardt raconte comment Giscard prend alors le parti des ingénieurs contre celui des informaticiens… Le XIXe siècle contre le XXIe.

Une vie publique détachée de la réalité nationale

Valéry Giscard d'Estaing est lucide sur les risques d'une révolution technocratique imposée à un pays profondément politique et peu scientifique. Son premier souci est celui de la clarté. Encore ministre des Finances, il n'avalise le projet de loi sur l'avoir fiscal que quand son conseiller lui explique avoir dicté l'article 1 à son fils de 7 ans, qui l'a compris! Sur le tard, le chef de l'État comprend que la technocratie éloigne la décision du peuple, et porte en elle une crise démocratique.

Le 22 avril 1981, alors que sa défaite politique se profile, il se défend, dans

> “Comme les saint-simoniens, Giscard veut passer “du gouvernement des hommes à l'administration des choses”.”

le quotidien *Ouest-France*, d'être le président des technocrates. Il rappelle qu'il a nommé un garagiste autodidacte, René Monory, au ministère des Finances. Mais il fait un aveu: «La vie publique française réserve actuellement trop de place aux hommes ayant bénéficié d'une formation administrative. C'est la raison pour laquelle cette vie publique se détache de la réalité nationale, dans laquelle les forces de production sont de plus en plus nombreuses. J'ai le souci d'effectuer un rééquilibrage et donc, si je suis élu, j'appellerai aux grandes responsabilités de l'État davantage d'hommes et de femmes formés aux pratiques de la vie économique et sociale. Je peux vous dire, d'ailleurs, que je l'ai indiqué aux ministres, au cours du dernier Conseil.» L'ère du tout technocratique s'achève, mais il est déjà trop tard, et les Français confient le pays à un président socialiste, féru de littérature et entouré de professeurs et d'élus locaux. Ce qui n'entravera pas le pouvoir des technocrates de gauche!

Valéry Giscard d'Estaing ne reniera jamais la suprématie de l'ingénieur et de l'expert. En 2019, il distrait et éblouit ses collègues de l'Académie française par un exposé de dix minutes, chiffres à l'appui, sur les avantages de l'heure d'été. Cinq ans plus tôt, devant les élèves de son école chérie, Polytechnique, il livre son testament technocratique: «C'est vous qui serez qualifiés pour conduire le développement scientifique, technologique et industriel de la France du XXIe siècle […]. Le plus grand pays, la Chine, est gouverné par sept personnes. Sur ces sept personnes, il y a sept ingénieurs et ce sont eux qui ont fait en quelques années, de ce pays encore presque médiéval, l'une des premières puissances technologiques et industrielles du monde.»



JEAN-ERICK PASQUIER/GAMMA RAPHO/GETTY IMAGES

Connectés Incroyable projet visionnaire que lance la France en 1978 avec la « télématique » : offrir à chaque foyer une drôle de boîte, ancêtre d'Internet : le Minitel !

Sale temps pour les uniformes !

Dans le sillage de 1968, la presse irrévérencieuse dénonce tous les pouvoirs, se rit des présidents et dénonce, sans relâche, les exactions des forces de l'ordre. Car les policiers et les militaires sont, pour une partie de la population, uniquement là pour protéger un système bourgeois condamné…

PAR JEAN-YVES LE NAOUR



REPORTERS ASSOCIES/GAMMA RAPHO

« Camarade bourgeois, camarade fils à papa/T'as vraiment pas l'air con/Quand tu sors le dimanche/Ton petit complet veston et ta chemise blanche/Regarde-toi… Ah ! Ah ! Ah !» Dans son premier album, sorti en 1975, le jeune chanteur Renaud, déguisé en «titi» avant de l'être en «loubard», sacrifie au stéréotype du bourgeois conventionnel, ennuyeux, insipide, respectueux de l'ordre et des codes, comme celui du pli sur le pantalon. Ce n'est pourtant pas la première fois que la bourgeoisie est croquée sous des couleurs rances. «J'appelle bourgeois quiconque pense bassement», écrivait déjà Gustave Flaubert. Mais, dans la société post-1968, un vent anticonformiste et révolutionnaire souffle sur le pays. Le carcan de l'autorité, quelle qu'elle soit, policière, patronale, paternelle ou patriotique, est attaqué à coups de masse.

Cet esprit libertaire s'incarne tout particulièrement dans *Charlie Hebdo*, journal hebdomadaire satirique qui, en 1970, prend le relais de *Hara-Kiri*, interdit à la suite d'une blague confondant deux événements, l'incendie d'une boîte de nuit et la mort du général de Gaulle : «Bal tragique à Colombey. Un mort». À l'époque, on ne rit pas du président de la République. Il y a là comme un reste du crime de lèse-majesté. Devenu hebdomadaire à grand tirage, dépassant même *L'Express* en 1975, *Charlie Hebdo* attaque toutes les institutions, et spécialement la police. Garante d'un ordre social jugé inique et «chien de garde» du capitalisme, la police condense symboliquement tout ce que la jeune génération abhorre. Elle se retrouve donc à la une de l'hebdomadaire plus souvent qu'à son tour. Le 20 septembre 1971, le journal appelle ironiquement ses lecteurs à s'engager dans les forces de l'ordre en multipliant les arguments loufoques. La une du 2 avril 1973, sous le titre «Vive la France», montre au premier plan une forêt de casques de CRS. Celle du 10 mars 1975 exhibe un fou furieux qui tire dans tous les sens en criant «Police!» *(voir ci-contre)*.

Le « CRS-SS » toujours clamé

Au premier rang des critiques contre la police, on retrouve donc ce comportement de cow-boy, la matraque leste, la gâchette facile. Ce n'est pas vraiment nouveau ; ce qui l'est, c'est que la société n'accepte plus les violences policières. «N'ayez pas peur, Madame, on n'est pas de la police», résume Coluche dans le sketch *L'Étudiant* avant de comparer, dans une interview télévisée, les forces de l'ordre à une «bande de brigands». Dans les manifestations, les très mobiles «voltigeurs» font leur apparition. Créés aux lendemains de Mai 68 par le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin, ces ancêtres de la BRAV-M sont équipés de mobylettes et de «bidules» [matraques] que Charles Pasqua fera rallonger en 1986 pour plus d'efficacité. Rien d'étonnant à ce que *Hara-Kiri* décerne son prix «Bête



Mort aux vaches Les unes de l'hebdomadaire *Charlie Hebdo* « se paient » souvent la police – à laquelle le journal reproche sa violence (à g. l'arrestation d'un étudiant lors d'une manifestation à Paris le 27 mai 1970). Héritier de Mai 68, ce journal se veut antimilitariste, antinucléaire et, bien sûr, antiflic ! Une du 10 mars 1975, par Gébé.

et méchant» au ministre Marcellin. On ne crie pas encore le slogan «ACAB» (*All Cops are Bastards*-«Tous les flics sont des salauds»), importation anglo-saxonne des années 2000, mais le bon vieux «Mort aux vaches», qui vient certainement de la guerre de 1870, quand les vaches étaient les *Waches*, des sentinelles allemandes. Très populaire aussi, le «CRS-SS», né en 1948 avec la grève des mineurs, est régulièrement entonné par les manifestants.

Mesrine, nouveau Robin des Bois

Les violences policières deviennent un lieu commun des années 1970, notamment au cinéma, avec le film *Un Condé* (1970) d'Yves Boisset, que Marcellin tente d'interdire, et dans lequel les forces de l'ordre se comportent comme des truands, ou encore *L'Albatros* (1971) de Jean-Pierre Mocky, qui les dépeint sans états d'âme au service des manigances des politiques. Dans son titre sulfureux *Hexagone* (1975), Renaud en rajoute une couche: «La France est un pays de flics/À tous les coins de rue y en a cent/Pour faire régner l'ordre public/Ils assassinent impunément.» Le groupe de hard-rock Trust continue sur le même thème avec *Police-Milice* (1979), une chanson comparant les forces de l'ordre à une milice «prête à tirer», agrémentant sa critique de quelques amabilités: «Tu gagneras de l'argent à faire chier les gens», ou encore «Que de souvenirs, entre les putes à racoler, les jeunes à tabasser».

Les brutalités dénoncées sont rarement poursuivies et aboutissent encore plus rarement à une condamnation. Pourtant, les policiers tirent par- •••

••• fois sans se trouver en situation de légitime défense. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1976, par exemple, Gilles Olivier, un gamin de 17 ans, est abattu tandis qu'il s'enfuit après un délit mineur. Le 31 juillet 1977, dans le cadre des manifestations antinucléaires qui se multiplient en France, le professeur de physique Vital Michalon perd la vie, abattu par un tir tendu de grenade offensive qui lui explosa les poumons. En 1979, lassés des contrôles d'identité et du racisme dont ils sont victimes, les jeunes issus de l'immigration du quartier de la Grappinière, à Vaulx-en-Velin, se soulèvent contre la police. Leurs parents faisaient profil bas, eux réclament d'être traités en Français. C'est la première émeute urbaine dirigée contre les gardiens de la paix.

L'humoriste, qui tient la rubrique des «cons et des mal-comprenants» à *Charlie Hebdo*, campe un policier imbécile dans son sketch *Un flic* (1975): «Oui! Je sais, j'ai l'air un peu con! Mais l'uniforme y est pour beaucoup!» *Hara-Kiri* avait déjà mis une patte de poulet dans la bouche d'un policier à sa une: «Noël. Pensez aux mal-aimés. Invitez un flic». La détestation des policiers conduit enfin à une inversion des valeurs, déjà pratiquée par l'anarchiste Brassens qui a toujours préféré le voleur de pommes



DR

L'humour s'en va-t-en guerre En 1971, le service national est étrillé sur grand écran, avec ce succès des Charlots (7,5 millions d'entrées).

au propriétaire. Le brigand, c'est le héros, le rebelle, et le flic le «pourri». Ainsi Mesrine, ennemi public n° 1, est-il idéalisé et surnommé le «Robin des Bois français» alors qu'il ne s'agit que d'un raciste, misogyne, violent, voulant vivre en bourgeois sans travailler. Ou comment ce faux rebelle devient une icône de la révolte, immortalisé par Trust dans la chanson *Le Mitard*.

À côté du policier, soutier de l'ordre injuste, le militaire tient la corde. Jamais l'antimilitarisme n'a été aussi puissant que dans cette France pacifiée, enfin sortie des conflits coloniaux. C'est le temps où Cabu connaît le succès avec Le Grand Duduche, un lycéen pacifiste et écologiste, accompagné plus tard d'un autre personnage, le «beauf», incarnant la voix de la norme qui fait son apparition dans *Charlie Hebdo* en 1973, sans parler de l'adjudant Kronenbourg, pour lequel le dessinateur s'est inspiré de divers sous-officiers endurés durant son service militaire en Algérie, dix ans plus tôt.

Le kaki n'est pas à la mode

Le film *Les Bidasses en folie* des Charlots (1971) ridiculise l'armée et Maxime Le Forestier chante *Parachutiste* en 1972, un pamphlet antimilitariste repris par Joan Baez l'année suivante. Maxime Le Forestier pousse le bouchon avec *J'm'en fous d'la France* (1973): «On a profité de mon enfance pour me faire croire à une patrie.» En septembre 1974, une centaine d'appelés du contingent manifeste en treillis, dans les rues de Draguignan, réclamant de meilleures conditions de vie en caserne – mutinerie qui fait grand bruit et qui conduit trois «meneurs» devant le tribunal militaire. À cette occasion, *Charlie Hebdo* diffuse un numéro dans les casernes, intitulé «Merde à l'armée». L'hebdomadaire revient à l'assaut avec des unes explicites en décembre 1975 («Aux chiottes l'armée») et juillet 1976 («Plein le cul de l'armée»).

La vague libertaire reflue cependant peu à peu. La croissance ralentit, le chômage grandit et avec lui l'inquiétude de l'avenir. L'insouciance et l'insolence des années 1970 cèdent le pas à la grisaille des années 1980, plans sociaux, chômage, SIDA, nouveaux pauvres, envolée de l'extrême droite. Symbole de ce retournement, *Charlie Hebdo* disparaît en 1982, plombé par les dettes et la désaffection des lecteurs, avant de renaître dix ans plus tard. La grande contestation des années 1970 était fille de la prospérité, la crise l'a tuée.

Une loi « anticasseurs », déjà...

Comment assurer la sécurité tout en respectant les libertés publiques ? Telle est l'équation sur laquelle planchent les dirigeants, hier comme aujourd'hui. La loi « anticasseurs » du 8 juin 1970 est, à ce sujet, une caricature. Sous couvert de lutte contre la violence de groupes d'extrême gauche et d'extrême droite, cette loi introduit une responsabilité pénale collective qui vise directement à museler les syndicats. En cas de dégâts, le syndicat ou le mouvement politique qui aura appelé à manifester sera tenu pour responsable !
Appliquée arbitrairement, cette loi frappe des syndicalistes, des militants antinucléaires, et tout mouvement contestataire. Mais ce n'est pas assez. Alain Peyrefitte, ministre de la Justice de Giscard d'Estaing, rend en 1977 un rapport intitulé *Réponses à la violence*, où sont lancées deux idées promises à un bel avenir : la tolérance zéro et la police de proximité. Puis le ministre travaille sur une nouvelle loi nommée « Sécurité et liberté », motivée par la nécessité de réprimer la vague de terrorisme qui submerge le pays (FLNC, armée révolutionnaire bretonne, extrême gauche, extrême droite, Arméniens, Palestiniens...). Débattue dans un climat d'affrontement tendu, la gauche jugeant les mesures d'extension des contrôles de police liberticides, la loi est votée en 1981, juste avant les élections présidentielles. Mitterrand supprimera la loi anticasseurs et « aménagera » la loi « Sécurité et liberté ». J.-Y. L. N.

Gardarem lou Larzac !

De cette terre à roqueforts, l'armée veut faire un gigantesque camp de manœuvres. Un philosophe italien va lancer un mouvement de révolte pacifiste, qui finalement, sera victorieux. PAR JEAN-YVES LE NAOUR

À cheval entre l'Aveyron et l'Hérault, le haut plateau du Larzac a laissé son nom à une lutte emblématique des années 1970. Sur cette terre pauvre, consacrée à l'élevage de brebis, dont le lait servira, notamment, à fabriquer du roquefort, l'armée dispose d'un camp depuis 1902. En 1971, le ministre de la Défense nationale, Michel Debré, annonce l'extension du terrain militaire et l'expropriation d'une centaine de paysans. Ces derniers protestent et manifestent mais l'affaire est encore locale et nullement politisée. Elle change de nature en 1972 quand le philosophe italien Lanza del Vasto (1901-1981), disciple de Gandhi et membre de la communauté de l'Arche, une sorte de phalanstère hippie implanté à la Borie Noble, au sud du plateau, propose de venir en aide aux paysans en organisant un jeûne de quinze jours dans la commune de La Cavalerie.

Convergence des luttes

Les journalistes commencent alors à s'intéresser à ce plateau calcaire déshérité et ce d'autant plus que les évêques de Rodez et de Montpellier viennent partager le jeûne du vieux philosophe. D'entrée, la lutte du Larzac est marquée au coin de la non-violence et du pacifisme. Sur les 109 agriculteurs concernés par l'expropriation, 103 font le serment de refuser de céder leur terre. Même le *New York Times* consacre un article au Larzac, le 30 avril 1972 !

Avec cet éclairage, l'affaire devient nationale et attire durant des années des militants de tout poil, écologistes, antimilitaristes, extrême gauche, hippies dépoitraillés, qui se mélangent – pas toujours facilement – avec la population locale, aux mœurs beaucoup plus conservatrices. De grandes manifestations y sont organisées, des marches rassemblant de 50 000 à 100 000 personnes en août 1973, 1974 et 1977. François Mitterrand, qui s'y aventure en 1974, est attaqué par des maoïstes prêts à lui faire la peau… Parmi ceux qui protègent Mitterrand, un certain José Bové qui, avec sa femme, s'installe sur une ferme abandonnée du plateau, sans eau ni électricité. René Dumont, premier candidat écologiste à l'élection présidentielle, arpente lui aussi le Larzac, devenu selon les termes du *Monde*, la « vitrine de la contestation ».

C'est là qu'en 1977 son directeur de campagne, Brice Lalonde, rassemble les différentes chapelles écologistes en vue de les unifier dans un parti unique. Le Larzac est devenu la première des ZAD, avec des rassemblements festifs estivaux. Graeme Allwright y donne un concert et compose une chanson, *Larzac 1975* : « Oh, oh, Valéry/Alors comme ça tu as choisi/Tu as choisi les fusils et pas les brebis. »

Pour le pouvoir, la situation devient impossible. Sur le plateau, les habitants renvoient leurs livrets militaires, font la grève des impôts, occupent les propriétés achetées par l'armée, organisent des marches sur Paris… Même Jean-Paul Sartre se met à haranguer les paysans du Larzac luttant « pour la justice et pour la paix ». Mais c'est devenu une question d'honneur. L'État ne veut pas céder. La première phase d'extension du camp commence en 1979. En visite à Rodez, Giscard d'Estaing fait face à une révolte des élus qui menacent de démissionner en bloc. Il promet une médiation, de revoir le périmètre du camp à la baisse… C'est finalement François Mitterrand qui met fin au projet en 1981, après dix années de lutte. H

GERARD FOUET/AFP



Semeurs de paix
Les paysans mènent la lutte en manifestant avec leurs tracteurs, symboles de la défense de leurs terres.
La manifestation du 17 août 1977 réunit plus de 30 000 personnes.



Quand l'insolence fait trembler le pouvoir

Après Mai 1968, l'impertinence envers les autorités se libère et, bientôt, investit les médias – ce qui ne va pas sans quelques grincements de dents de la part des politiques – tandis que, sur scène, émergent deux rois du rire, Le Luron et Coluche. PAR JACQUES PESSIS

Au mois de novembre 1960, une séquence de *La Boîte à sel* fait scandale: Robert Rocca, Jacques Grello et Pierre Tchernia, en charge de cette émission de télévision dominicale, ont osé se moquer d'un discours de Michel Debré, alors Premier ministre, en ajoutant un commentaire satirique sur les images de l'une de ses allocutions. Furieux, Debré exige que les sujets soient désormais soumis au ministre de l'Information avant diffusion. Les producteurs choisissent de se saborder. En 1962, Henri Tisot parodie l'autodétermination de l'Algérie du général de Gaulle en évoquant les problèmes d'embouteillages dans son sketch *L'Autocirculation*. Le 45 tours se vend à un million d'exemplaires mais, dans les palais ministériels, on évoque le sujet à voix basse en parlant de «Kivousavé», pour ne pas prendre le risque de citer le chef de l'État.

Ces parodies semblent bien désuètes aujourd'hui quand on observe l'évolution de la caricature dans les décennies qui ont suivi. Jacques Martin ouvre le bal le 19 janvier 1975, à 13h20, avec *Le Petit Rapporteur*. Il a choisi pour devise «Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur» en s'inspirant de celle du *Figaro*, empruntée à Beaumarchais, «Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur». Il se moque ouvertement de Valéry Giscard d'Estaing, le président de la République, mais surtout de Michel Poniatowski, le ministre de l'Intérieur. Sa charge contre l'ensemble du monde politique est telle qu'il termine chaque émission en lançant «À dimanche prochain… peut-être!» La censure ne le frappera pas. Comment retirer de l'antenne une émission qui fédère plus de 20 millions de téléspectateurs?

Le temps des trublions

Dans son équipe figurent Stéphane Collaro, Daniel Prévost et Pierre Desproges. Martin a repéré les mini-chroniques de ce dernier dans le quotidien *L'Aurore* et lui a permis de débuter dans un univers absurde dont il va devenir un maître. Ses interventions

dans *Le Tribunal des flagrants délires* sur France Inter et sa *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* sur FR3 ont traversé les générations.

Jacques Martin a succédé, sur TF1, à Thierry Le Luron qui fait alors salle comble sur les scènes de France où il se produit. Sa carrière d'imitateur a débuté par hasard. Passionné par l'opérette et doué d'une voix exceptionnelle, il se présente en 1970 au *Jeu de la chance*, proposé par Raymond Marcillac dans *Télé-Dimanche*. Après avoir remporté pendant plusieurs semaines ce télé-crochet, il est invité à participer à l'émission où Jean Nohain, pionnier du petit écran, est fêté pour ses 70 printemps. En coulisses, afin de s'échauffer la voix, Le Luron se livre à un exercice qu'il réserve à sa famille : une imitation de Jacques Chaban-Delmas, Premier ministre de Georges Pompidou.



LAURENT MAOUS/GAMMA-RAPHO

Sur un plateau À la télévision, du 19 janvier 1975 au 27 juin 1976, Jacques Martin – et son équipe, Pierre Bonte, Stéphane Collaro, Piem et Daniel Prévost – fait entrer son émission satirique *Le Petit Rapporteur* dans la légende par un ton ravageur inédit.



AFP

Larrons en foire L'imitateur Thierry Le Luron (à dr.) donne son premier Olympia en 1972, pour ses 20 ans. Il félicite ici, en 1975, Coluche, au sortir d'un spectacle sur la même scène. Ils feront rire la France jusqu'à leur décès prématuré, la même année, en 1986.

Marcillac l'entend et lui propose de récidiver en direct, en guise de cadeau d'anniversaire pour l'invité du jour. De l'autre côté du petit écran, la réaction des téléspectateurs est telle que Thierry comprend qu'il tient peut-être là quelque chose de plus fort qu'un rôle dans une opérette. Dès le lendemain, il reçoit un appel de Suzy Lebrun, directrice de L'Échelle de Jacob, un cabaret de Saint-Germain-des-Prés. Elle l'engage, et le succès est immédiat.

Le Luron, « amuseur public numéro un »

Les journalistes s'intéressent à ce phénomène naissant. Leurs articles attirent l'œil de Paul Lederman, le plus célèbre des imprésarios. Il prend le jeune homme sous son aile et, en quelques mois, Thierry apporte à l'imitation un souffle nouveau qui fait de lui « l'amuseur public numéro un ». En 1978, il découvre *Lenny*, un film de Bob Fosse racontant l'histoire d'un chansonnier haï par la classe politique américaine. À la sortie de la salle, bouleversé, il décide d'ajouter désormais une dose d'acide à son vitriol. Pendant sept ans, il va tirer à boulets rouges sur les dirigeants français, de droite comme de gauche. À Marigny, juste en face de l'Élysée, il entre avec la voix de Valéry Giscard d'Estaing en lançant « Bonsoir mes diams, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs ». Cette évocation de l'affaire des diamants de Bokassa lui vaut un contrôle fiscal immédiat. Sur la scène du Théâtre du Gymnase, il crée le personnage d'Adolf Benito Glandu, soi-disant concierge rue de Bièvre, en face de la maison de François Mitterrand. Un soir, dans l'émission *Champs-Élysées* de Michel Drucker, il interprète en direct *L'Emmerdant c'est la rose* [parodie d'une chanson de Gilbert Bécaud, *L'Important c'est la rose* (1967), ndlr], sous les yeux d'un animateur • • •

••• blême, convaincu qu'il s'agit de sa dernière émission. Le pouvoir, et en particulier François Mitterrand, ne va pas le censurer. L'Élysée va se montrer aussi clément face aux débordements de Coluche. Lui a débuté, dans la foulée de Mai 68, au Café de la Gare dans la troupe de Romain Bouteille, qu'il considère comme son maître. Il a ensuite créé son propre lieu, Le Vrai Chic parisien.



INA/AFP

Étonnant, non ? **Amateur d'un humour acide et pince-sans-rire, Pierre Desproges porte l'absurde comique à des sommets peu égalés depuis.** Évelyne Grandjean, Pierre Desproges et Lawrence Riesner sur le plateau de l'émission *Numéro Un*, en mai 1979.

« Coluche président ! »

Coluche possède un sens inné de la provocation, qui fait peur aux dirigeants des médias. Et pour cause ! En 1972, engagé pour coanimer *Midi Première* avec Danièle Gilbert, il n'a pas pu s'empêcher d'attaquer, dès les premiers jours, Raymond Marcellin, le ministre de l'Intérieur. Le renvoi est immédiat. Un soir de 1973, il se produit à la soirée d'inauguration des nouveaux bureaux d'Information et Publicité, la régie de RTL. Paul Lederman, dans la salle, comprend immédiatement qu'il a découvert son second « oiseau rare ». Il parvient, non sans mal, à le convaincre de lui laisser prendre en main sa carrière.

Le 19 mai 1974, Valéry Giscard d'Estaing est élu président de la République. Il s'exprime rapidement sur les petits écrans. En revanche, son rival, François Mitterrand, retarde sa déclaration. Paul Lederman, présent dans la régie de TF1, tend une cassette à un réalisateur qui ne sait pas comment combler l'antenne. C'est ainsi qu'en bouche-trou, il diffuse des images où l'on découvre un petit gros qui raconte « l'histoire d'un mec ». Les téléspectateurs bloquent le standard en demandant les références du disque – *Mes Adieux au music-hall* –, qui va se vendre à plus de 200 000 exemplaires. Le succès est aussi total avec *Le Schmilblick*, une parodie du jeu télévisé de Guy Lux, dont le titre est celui d'un sketch de Pierre Dac. Coluche est également présent à la radio, Europe 1, puis Radio-Monte-Carlo. Engagé pour animer la tranche de midi, il s'exclame en direct, dès la première semaine : « Dis, t'as vu Monte-Carlo ? Non, j'ai vu monter Caroline ! ». La réaction du prince Rainier est immédiate et son sort scellé dans la foulée.

Enfin, le 11 octobre 1980, il annonce sa candidature à l'élection présidentielle de 1981, avec, pour slogan, « Un pour tous, tous pourris ». Au départ, il s'agit, dans son esprit, d'une « plaisanterie à caractère social ». Des événements qu'il n'imaginait pas vont le dépasser. Les sondages l'assurent de 12 % d'intentions de vote et, chaque soir, au Gymnase, 700 spectateurs crient « Coluche président ! » Devenu l'homme à abattre, il reçoit des menaces de mort. Moralement épuisé, il finit par se retirer de la course à l'Élysée. Le 25 septembre 1985, Coluche et Le Luron se marient à la mairie de Montmartre, en se jurant une « infidélité réciproque ». Ce canular va devenir l'une de leurs dernières apparitions. Le 19 juin 1986, Coluche se tue à moto sur une route du Midi et, le 13 novembre, Thierry meurt à 34 ans d'une « longue maladie ». Leur disparition prématurée coïncide avec la fin d'une époque où l'on faisait rimer « insouciance » et « impertinence ». Elle ne reviendra sans doute jamais. H

« Engagé à la télé en 1972, Coluche est aussitôt viré pour avoir attaqué, avec ses formules cinglantes, le ministre de l'Intérieur »

La contre-culture contre-attaque

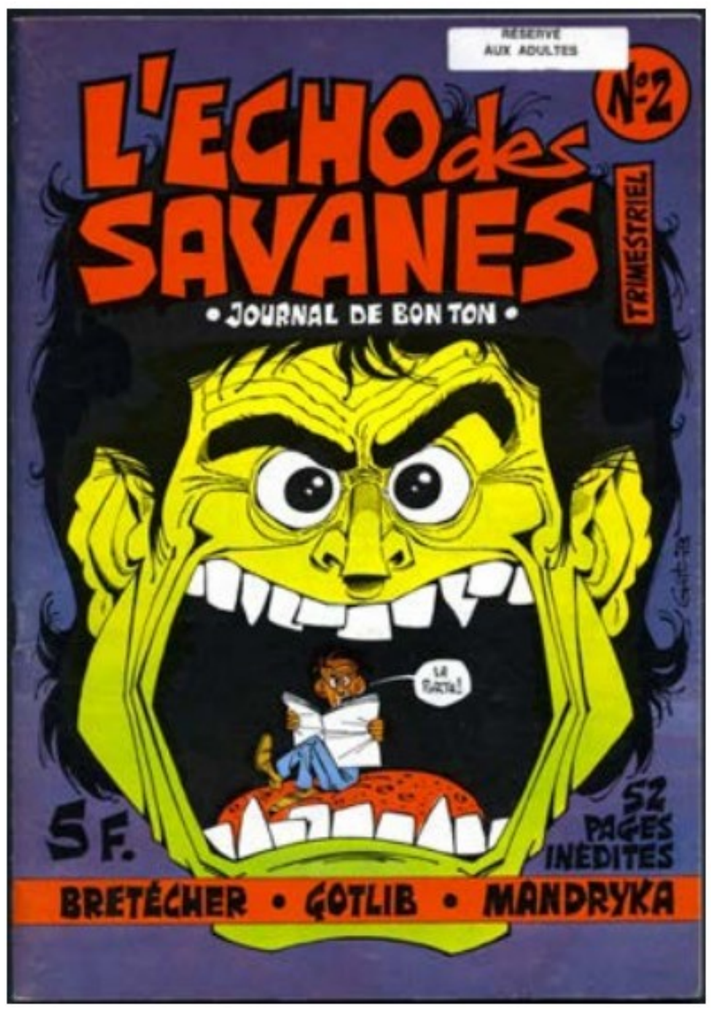
Dans les kiosques fleurissent de nouveaux titres, provocateurs et novateurs. BD pour adultes, magazines satiriques ou inspirés par l'underground marquent alors leur époque. PAR JACQUES PESSIS

Dans les années 1950-1960, quand on parlait de BD dans les magazines, on évoquait les *Mickey Magazine*. Tout change en mai 1972, avec la sortie de *L'Écho des savanes*, créé par Marcel Gotlib, Nikita Mandryka et Claire Bretécher. Les planches proposées n'ont rien à voir avec celles publiées dans *Pilote*: elles sont destinées aux adultes. Gotlib est à l'origine de cette aventure, née de sa brouille avec Goscinny. En désaccord sur la ligne éditoriale de *Pilote*, il choisit de reprendre sa liberté. Dans le premier numéro de *L'Écho*, on trouve la parodie X de *Blanche-Neige et les sept nains*. Le ton est donné et les ventes dépassent les prévisions les plus optimistes. Malheureusement, le trio se révèle plus doué pour les contes que pour les comptes. Au bout de onze numéros, ils sont contraints de céder le titre. Gotlib poursuit l'aventure en inventant *Fluide Glacial*, où l'indication «réservée aux adultes» figure sur la couverture. L'aventure se termine à nouveau par une vente.

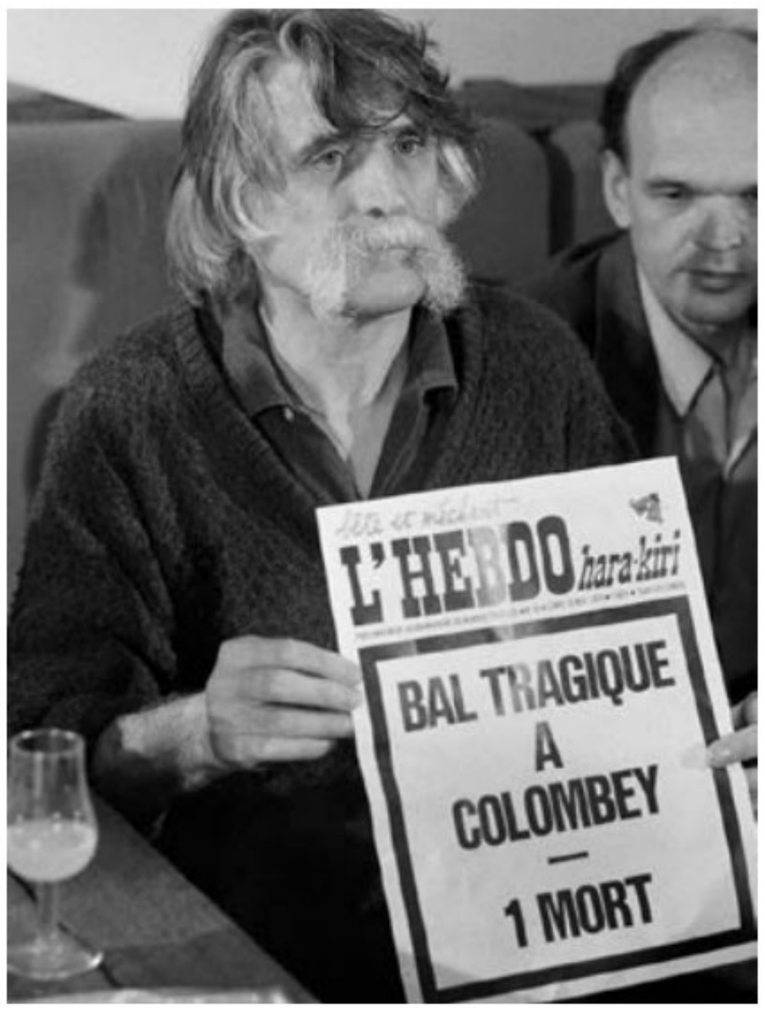
La faute à Snoopy !

Le monopole de la satire revient alors au pionnier du genre: *Charlie Hebdo*. Cavanna et Georges Bernier – alias le «professeur Choron» – sont encore aux manettes d'un magazine né en 1960 sous le titre *Hara-Kiri*. Au septième numéro, il a fixé sa ligne éditoriale en choisissant pour slogan «Journal bête et méchant». C'est dans ces pages qu'ont débuté Cabu, Gébé, Reiser, Topor et Wolinski. Les premiers exemplaires ont été vendus dans la rue et par quelques kiosquiers parisiens ne craignant pas les foudres de commissions demandant l'interdiction de sa diffusion. Ainsi débute un long bras de fer entre l'administration et les éditeurs. Reçus au ministère de l'Intérieur, ils jurent à chaque fois qu'ils vont mettre de l'eau dans leur vin, avec une mauvaise foi tellement crédible qu'elle va leur permettre, à plusieurs reprises, de détourner la censure. En 1968, le journal devient hebdomadaire. La une «Bal tragique à Colombey» au décès du général de Gaulle et l'allusion aux 146 morts dans l'incendie d'un dancing à Saint-Laurent-du-Pont fait scandale. L'interdiction du titre est immédiate. Disposant des droits d'un magazine américain de BD, *Snoopy*, Cavanna et Choron reprennent la main en utilisant le nom d'un personnage, «Charlie»...

La contre-culture des années 1970, c'est enfin le magazine *Actuel*. Fasciné par l'underground venu des États-Unis, Jean-François Bizot crée un mensuel dont les articles sont inspirés par le mouvement hippie. Il trouve son lectorat dans ces communautés et obtient une reconnaissance plus médiatique que populaire. En 1975, Patrick Rambaud, futur prix Goncourt, et Bernard Kouchner deviennent les piliers d'un *Actuel*, désormais sous-titré, «Nouveau et intéressant». Le symbole parfait de son époque.



DIXMIER / KHARBINE-LA COLLECTION



AFP



DIXMIER/KHARBINE - LA COLLECTION

Révolution sexuelle, de l'image à l'intime

Libération de la femme, contestation de l'ordre bourgeois… les corps se dévoilent et le sexe se banalise au cinéma, à la télévision, dans la pub et les chansons, dans les BD et dans la presse. PAR YANNICK DEHÉE

Dans les années 1970, les Français se dévergondent. Le sexe envahit les écrans, les kiosques et les radios. Si Mai 68 n'a guère provoqué de changements politiques, il a ébranlé les normes morales et sociales. L'amour libre s'installe, au moins dans les esprits et dans les grandes villes, en réaction à la morale traditionnelle. La vague libertaire et une partie des mouvements féministes promeuvent la pluralité des partenaires, la non-exclusivité et la recherche du plaisir.

Le nouveau président Valéry Giscard d'Estaing, élu en 1974, jeune et libéral proclamé, abolit la censure qui jusqu'alors interdisait la projection de films érotiques et pornographiques. Dès 1974, ces derniers constituent près du tiers de la production et attirent environ le quart du public. La Côte d'Azur et la côte basque voient déferler des Italiens et des Espagnols dans leurs cinémas. En octobre 1975, le gouvernement établit une classification «X», restreignant l'accès de ces films à un public adulte, dans des salles spécialisées et taxant lourdement leur exploitation.

L'érotisme en revanche reste florissant. Sorti en 1974, *Emmanuelle* de Just Jaeckin est l'étendard de cette nouvelle production au succès incroyable: 8,8 millions d'entrées sur la France en plus de dix ans! Le film raconte la découverte du plaisir par une femme de diplomate en poste à Bangkok. Images élégantes et exotiques, érotisme sage, esthétique soignée, et surtout une actrice principale – Sylvia Kristel – à l'expression innocente: tout concourt à faire d'*Emmanuelle* le modèle du cinéma érotique «acceptable», y compris par les femmes. Le film ouvre la voie à une production soutenue de films de charme (comme *Histoire d'O* du même réalisateur) et influence durablement les représentations de la sexualité dans le cinéma populaire français.

Un business comme les autres

La chanson aussi s'empare de la sexualité. Sur un ton paillard avec Pierre Perret (*Le Zizi*, 1974), mufle avec Jacques Dutronc (*Les Filles, c'est un flipper*, 1974), langoureux avec Cerrone (*Gimme Love*, 1977). Le roi de la provocation sexuelle reste Serge Gainsbourg: ses chansons jouent sans cesse avec la censure, les doubles sens et des allusions directes à la sodomie, la masturbation ou l'anatomie du corps féminin, que ce soit dans ses duos avec Jane Birkin dans *Je t'aime… moi non plus* (1969), *La Décadanse* (1971) ou des albums entiers, *Histoire de Melody Nelson* (1971).

La télévision aussi semble contaminée. Les Claudettes très peu vêtues de Claude François agrémentent les soirées musicales des Carpentier. Les spectacles dénudés du Crazy Horse Saloon animent la veillée de la Saint-Sylvestre. Même la publicité se met à l'érotisme, comme celle pour un shampooing qui dévoile des geishas langoureuses dans leur bain moussant! Et l'on diffuse de plus en plus de films «osés», assortis du fameux carré blanc supposé indiquer d'éloigner les mineurs de l'écran. La France rurale n'a pas forcément eu accès aux transgressions sur grand écran, mais se rattrape sur le petit.

La bande dessinée était jusqu'alors très encadrée par la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Les associations de protection de l'enfance pouvaient ainsi attaquer en justice des éditeurs afin de déclasser leurs ouvrages en publications adultes, comme *Barbarella* (1964), et interdire carrément la vente, l'exposition, la publicité d'ouvrages. Des revues telles que *Hara-Kiri Hebdo* furent officiellement prohibées par les autorités pour motifs de pornographie ou d'incitation à la débauche. Là aussi, le verrou saute. Les BD érotiques sont désormais en vente libre et deviennent un laboratoire pour de nouveaux styles graphiques et de l'humour satirique. Des récits transgressifs alimentent des magazines adultes tels que *Fluide Glacial*, *Charlie Mensuel* ou *Métal Hurlant*.

Dans les kiosques des gares, la série *SAS* de Gérard de Villiers aux couvertures suggestives impose un style unique mêlant action, érotisme cru et actualité géopolitique. Les tirages atteignent 500 000 exemplaires. La presse dite de charme connaît un véritable âge d'or. Les cadres lisent *Lui* («le magazine de l'homme moderne») qui fait de la sexualité un élément comme un autre de la vie moderne. *Union* se démarque en donnant la parole à des lecteurs et lectrices issus de toutes les classes sociales, ouvrant un espace de récit intime et crédible sur la sexualité ordinaire. Le magazine propose une véritable éducation sexuelle, avec conseils, reportages et enquêtes.



FRANÇOIS LOCHON/GAMMA RAPHO

La ruée vers l'O En octobre 1975, les Parisiens se pressent devant un cinéma des Champs-Élysées pour aller voir *Histoire d'O*, le nouveau film érotique de Just Jaeckin – après le succès d'*Emmanuelle*, un an plus tôt. Photo de François Lochon.

Les pratiques des Français évoluent-elles au diapason de cette vague? La question est délicate à trancher car elle touche au plus intime de la vie privée. Mais les indices existent. À l'évidence, le rapport au corps évolue. Dans la France d'avant Mai 68, la nudité féminine sur la plage était encore frappée d'interdits légaux, comme l'exposition des poitrines. Or, au fil des années 1970, le topless se généralise dans de nombreux sites balnéaires. Les femmes s'affichent librement, revendiquant un nouveau rapport au corps et à la sexualité. Cette période coïncide avec l'essor du naturisme en France. Sans qu'il y ait concordance entre les pratiques, le cap d'Agde devient aussi un haut lieu de l'échangisme en France, activité jusqu'ici très discrète et réservée à la «haute société». Dans les grandes villes, le libertinage devient un «business» (presque) comme les autres, même s'il concerne surtout la haute bourgeoisie.

Mais cette «révolution sexuelle» ne va pas jusqu'à inclure l'homosexualité. Certes, le sexe lesbien devient une figure quasi obligée du cinéma érotique. Mais les films grand public font presque tous l'impasse sur le sexe gay, cantonné aux salles d'art et d'essai (Pasolini, Warhol, Visconti), à l'exception des caricatures traditionnelles de *La Cage aux folles* (1978). L'homosexualité reste classifiée comme maladie mentale et réprimée par la loi.

Érotisation des mineurs aussi

Du côté des femmes, la «libération» est à géométrie variable, souvent indexée sur leur indépendance économique. Beaucoup d'hommes considèrent que les femmes sont désormais sexuellement disponibles… et que leur plaisir découle automatiquement de la pénétration. Enfin, la période porte aussi une complaisance frappante sur la sexualité des mineurs. Plusieurs intellectuels et artistes, dont Guy Hocquenghem, René Schérer ou Michel Foucault signent des pétitions et articles controversés en faveur de l'abrogation des lois réprimant les relations consenties entre adultes et mineurs. Surtout, les années 1970 voient une érotisation croissante de la figure de l'adolescence. Le photographe David Hamilton publie ses photos de jeunes filles dénudées au «flou artistique» dans les grands magazines et les met en scène dans des films érotiques complaisants. Accusé d'agressions sexuelles par plusieurs anciennes modèles, il s'est suicidé en 2016. L'érotisme juvénile chic cachait des abus massifs, que la société refusait de voir.

L'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 va marquer de nouvelles avancées législatives: dépénalisation de l'homosexualité, autorisation des radios libres, création de Canal + qui fait entrer le porno dans des millions de foyers. Le sexe est désormais institutionnalisé.

BACK TO THE 70'S

6

MIRRORPIX/PHOTO12

4

JENA ARDELL/GETTY IMAGES

3

TOPFOTO/ROGER-VIOLLET

5

PHIL LEO/MICHAEL DENORA/GETTY IMAGES

Mode, archi… tout est permis

La mode des seventies ne connaît pas de règles ! La culture hippie a diffusé ses motifs fleuris et bariolés sur les vêtements et popularisé les pantalons pattes d'éléphant (1) et les robes longues. Mais les mini-jupes ont toujours la cote et les shorts se raccourcissent (2). Le pull connaît son heure de gloire et se décline en col roulé mais aussi robe-pull, short-pull (3), etc. À la fin de la décennie, le disco apportera son lot de paillettes, cols pelle-à-tarte et robes portefeuille. Quant au survêtement, il se démocratise avec l'essor de la culture athlétique.

Le grand public adopte le jogging, l'aérobic et le patin à roulettes (4), pratiqués dans des tenues flashy en nylon ou polyester. L'Hexagone devient plus perméable à la culture américaine : les blockbusters hollywoodiens et les musiques rock et pop s'y imposent tandis que le premier McDonald's ouvre ses portes en 1972. Cette américanisation passe aussi par la télévision (5) (*Starsky et Hutch*, *Drôles de Dames*…), devenue un incontournable : en 1974, elle équipe 80 % des foyers contre 17 % en 1960.

Sur le plan architectural, le style high-tech s'appuie sur l'acier, le verre et l'aluminium pour élever des bâtiments innovants dont la structure est apparente, à l'image du Centre Pompidou inauguré en 1977 (6). Le style organique, lui, célèbre l'harmonie entre l'humain et la nature, en végétalisant l'espace pour casser la prééminence du béton, comme, en 1975, le complexe des Étoiles d'Ivry-sur-Seine (7).

NICOLAS MÉRA

Peps, plastique et psychédélisme

Stimulé par l'enthousiasme autour des missions Apollo, le design Space Age, inspiré des vaisseaux spatiaux, s'invite dans les foyers – et même dans les chaufferies, ici à Alfortville (1) – avec une abondance de matières synthétiques (PVC, Formica, vitrocéramique, Plexiglas…) et du mobilier aux lignes arrondies et organiques (2). Les tons sobres et mats de la décennie précédente volent en éclats : les couleurs dominantes sont désormais l'orange brûlé, le jaune moutarde et le vert avocat, des tons acidulés alliés à des motifs psychédéliques (3) qui ne sont pas sans rapport avec l'exploration des paradis artificiels. Les promesses de la conquête spatiale sont associées à un élan de confiance envers les nouvelles technologies, ce qui engendre une généralisation des robots ménagers. Le Magimix, la hotte aspirante, la yaourtière Seb (4) font une entrée remarquée dans les foyers tricolores, tout comme les boîtes hermétiques Tupperware qui, après avoir conquis l'Amérique dans les années 1950, se répandent en France à la faveur des fameuses « réunions Tupperware » (5), séances de vente à domicile qui sont aussi les théâtres de la sociabilité féminine. Enfin, avec ses briquets, ses stylos (6) et ses rasoirs jetables, où le plastique consacre l'usage unique, l'entreprise Bic incarne une entrée de plain-pied dans la société de consommation de masse… et du gaspillage. N. M.

6

BIC/SP

2

MOSINGL/SHUTTERSTOCK

1

GETTY IMAGES

1

BRIDGEMAN IMAGES



COLLECTION ELZINGRE/BRIDGEMAN IMAGES

3



ARCHIVES PRISUNIC



3



DR

4



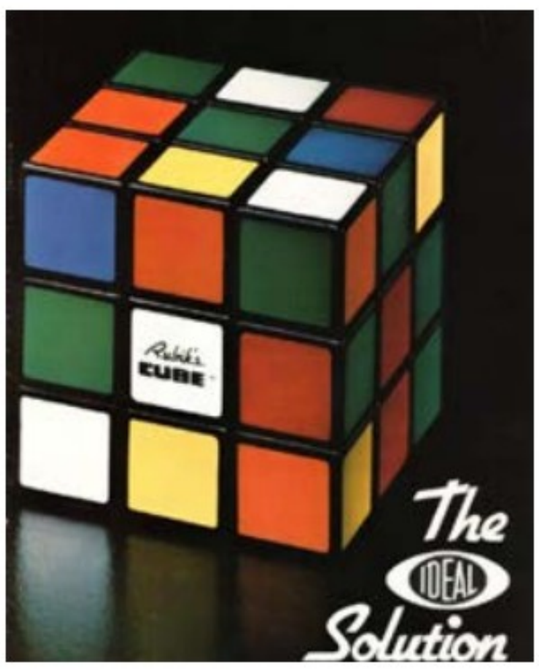
5

CYRINE BEN ROMDHANE/SP

DR

Les indispensables

Dans la France des *seventies*, enfants, adolescents et jeunes adultes bénéficient d'un élan mondial de l'innovation, ébauchant une nouvelle ère culturelle qui s'exprime dans les loisirs et des objets du quotidien devenus cultes. PAR OLIVIER TOSSERI



DR

Le Rubik's Cube

Ce casse-tête mécanique coloré en trois dimensions est inventé en 1974 par l'architecte et professeur hongrois Ernő Rubik. Initialement conçu comme un outil pédagogique pour enseigner les concepts de l'espace et des structures, avec ses 26 petits cubes qui tournent suivant trois axes, il compte environ 43 trillions de combinaisons possibles. À l'origine appelé Magic Cube, il devient un phénomène de société mondial. Commercialisé à l'échelle internationale à partir de 1980 grâce à un accord avec l'entreprise américaine de jouets et de jeux de société Ideal Toy, le Magic Cube rebaptisé Rubik's Cube connaît un succès fulgurant.



AFP

Le jeu d'arcade Pong

En 1972 sort Pong, le premier jeu d'arcade du monde qui révolutionne le divertissement. Ce jeu de tennis en deux dimensions connaît un succès phénoménal. Les jeunes se retrouvent après l'école dans de petites pièces bruyantes, éclairées par des écrans clignotants et remplies de machines aux couleurs vives. Un espace de liberté et de socialisation est né. Vers la fin de la décennie, des jeux plus complexes font leur apparition, comme Space Invaders (1978). L'essor des jeux vidéo ne fait que commencer.



DR



ALAMY/BIRGIT REITZ-HOFMANN, PANTHER MEDIA GLOBAL/PHOTO12

Le Walkman

Le baladeur de musique portable voit le jour à la toute fin de la décennie. Il est inventé par la société japonaise Sony et lancé pour la première fois en 1979. Cet appareil révolutionne le rapport à la musique en permettant de l'écouter en marchant dans la rue, dans les transports en commun ou en faisant du sport, sans déranger les autres. Une nouvelle intimité avec la musique émerge grâce à cette « bulle sonore personnelle ». Le Walkman devient rapidement un accessoire de mode et un symbole de modernité indispensable pour la jeunesse.

Les Playmobil

Ces figurines articulées sont apparues en 1974, offrant aux enfants un univers de jeu infini, de la maison de poupées au bateau de pirates. On doit leur invention au designer Hans Beck pour la société allemande Brandstätter Group qui voulait créer de petites figurines faciles à manipuler et dont le design, volontairement minimaliste, encouragerait l'imagination des enfants. Sa taille standard de 7,5 cm et son visage souriant et neutre ont fait de ce personnage une icône du jouet à l'échelle mondiale. Le premier ensemble de figurines Playmobil comprenait trois thèmes : des Indiens, des chevaliers et des ouvriers du bâtiment.



DR

Les voitures Majorette

L'entreprise Rail-Route Jouets voit le jour à Lyon en 1961. Les premières petites voitures métalliques et le nom « Majorette » apparaissent en 1964. Au cours de la décennie suivante, elles feront rêver des millions d'enfants, qui collectionnent et s'échangent ces miniatures de modèles populaires comme la Renault 5, la Citroën Méhari, et des marques étrangères telles la Volkswagen Coccinelle et la Ford Mustang. Elles conquièrent le monde : dans les années 1970, 90 % de la production était exportée depuis Lyon. Ces jouets étaient souvent conservés dans leurs boîtes d'origine ou leurs blisters pour préserver leur état les érigeant rapidement au rang d'objets de collection.



DR

Le skateboard

Les années 1970 représentent le véritable âge d'or du skateboard. Cet engouement s'explique par une innovation technologique : la mise au point, en 1973, de la roue en polyuréthane par l'Américain Frank Nasworthy. Elles remplacent celles d'argile, de métal ou de caoutchouc, qui rendait la planche instable et bruyante et très dangereuse. Elle est désormais beaucoup plus rapide. En 1978, on compte en France 1,2 million de skateurs et 27 skateparks tandis que, cette même année, le ministère des Sports reconnaît la discipline comme sport.

Le Mastermind

Ce jeu de société pour deux joueurs consiste à trouver un code (couleur et position de quatre ou cinq pions de l'adversaire) en 10 ou 12 coups. Basé sur la réflexion et la déduction, il a été conçu en 1971 par l'Israélien Mordecai Meirowitz, expert en télécommunications. Relégué désormais au fond des placards, il a suscité un engouement exceptionnel lors de sa sortie grâce à sa simplicité qui le rend addictif. En 1981 et 1982, un championnat de France puis du monde fut même organisé.



DR

La montre digitale

Avec son affichage à cristaux liquides qui remplace les aiguilles, elle devient un accessoire très prisé et un signe de modernité et de futurisme. La première montre digitale grand public a été la Hamilton Pulsar, lancée en 1972. Son affichage par diodes électroluminescentes (LED) montrait l'heure d'une simple pression sur un bouton, fascinant le public par son aspect technologique et sa précision. Elle marque une rupture technologique majeure, reléguant la montre mécanique traditionnelle à un rang d'objet de luxe ou de collection.



DR



MICHAEL HOLTZ/PHOTO12

Les tout premiers «enfants de la télé»

Présent dans presque tous les foyers, le petit écran – et ses trois chaînes à partir de 1972 – rythme la vie des Français. D'abord l'incontournable JT et quelques émissions, devenues cultes, sans oublier des feuilletons inoubliables… et toujours multirediffusés. PAR YANNICK DEHÉE

Au début des années 1970, environ 10 millions de foyers français sont équipés d'un téléviseur, un chiffre qui doublera pour atteindre plus de 20 millions d'appareils en 1980. La «télé», autrefois un produit de luxe, devient ainsi un équipement de base, touchant tous les milieux sociaux et organisant la routine familiale en soirée. Elle devient le point de ralliement des Français avec rendez-vous quotidiens (journal télévisé, feuilletons, théâtre, sport, variétés) qui rythment les semaines et offrent de nouveaux sujets de conversation dans les écoles ou les bureaux. Au début des années 1970, la télévision française compte deux chaînes. La première propose une programmation généraliste: documentaires, théâtre, journal télévisé, cirque, magazines, variété et sport.

À chacun sa chaîne !

La seconde fait une place importante à la fiction, ainsi qu'à des documentaires et des magazines culturels. Les heures de diffusion augmentent, notamment avec l'ouverture d'une troisième chaîne (1972) et la programmation en journée d'émissions scolaires, magazines thématiques (science, musique, cinéma, sport) et feuilletons. Les chaînes se convertissent progressivement à la couleur. La fiction devient un vecteur clé de fidélisation des téléspectateurs, avec des feuilletons quotidiens après le journal télévisé. La publicité, apparue dès 1968, modifie les grilles de programmes. Les émissions de plateau accompagnent aussi la promotion commerciale des artistes.

1974 marque une césure importante: le nouveau président Giscard d'Estaing applique son projet de démantèlement de l'entreprise unique pour favoriser la diversité et l'indépendance des chaînes. La loi du 7 août 1974 crée • • •

L'âge d'or des speakerines Avec sa bonne humeur inoubliable – parfois incontrôlable – Denise Fabre, ici le 3 avril 1970 sur la deuxième chaîne (qui deviendra Antenne 2 en 1975, après l'éclatement de l'ORTF), annonçait les programmes…



GETTY IMAGES

Goldorak et Temps X

Fin des années 1970 : la science-fiction envahit les après-midi du petit écran. Sur TF1, c'est *Temps X*, animée par les frères Igor et Grichka Bogdanov qui captive les ados ; sur Antenne 2, le robot géant Goldorak, né au Japon en 1975, bouscule tout sur son passage et enflamme les cours de récréation à partir de 1978, avec son sabir incompréhensible pour les adultes (« Astérohache ! », « Cornofulgur ! »…). Un merchandising sans précédent se développe avec magazines, figurines, jouets… La série précurseure de la « japanimation » fait polémique par sa violence inédite en dessin animé. En vain puisqu'elle fera jusqu'à 100 % d'audience !



DYNAMIC PLANNING/TOEI ANIMATION/CHRISTOPHEL



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

L'Île aux enfants

Au départ, il est question pour FR3 d'adapter l'émission américaine de marionnettes pour enfants *Sesame Street*. Très vite on s'éloigne du modèle : *Bonjour Sésame* laisse la place à *L'Île aux enfants*… bientôt diffusée sur TF1. L'émission accomplit un record de longévité (968 épisodes, du 16 septembre 1974 au 30 juin 1982) et d'audimat (jusqu'à 13 millions de téléspectateurs). Son personnage rond, orange et rassurant, le « monstre gentil » Casimir plaît à tous les âges. C'est le héros de toute une génération, pour qui l'enfance restera un paradis perdu.



AFP



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Le Grand Échiquier

Trois heures de direct chaque mois (à partir de 1972, sur la première chaîne de l'ORTF puis sur Antenne 2) avec chansons, sketches, reportages et musique classique autour d'un invité principal : l'ancien correspondant de guerre en Indochine Jacques Chancel, déjà créateur de *Radioscopie* sur France Inter, vise haut. Ses soirées se présentent comme des veillées ou l'on célèbre le plaisir d'être ensemble, mêlant divertissement et culture d'élite.

Aujourd'hui Madame

Né en 1970 pour occuper un nouveau créneau des programmes en début d'après-midi, ce magazine de société dédié aux femmes offre un espace inédit de réflexion et de débat sur des sujets peu ou pas traités à la télévision : l'avortement, la solitude, la délinquance juvénile… L'émission impose un regard différent sur la société. Un rendez-vous auquel Brigitte Bardot participe le 25 octobre 1974 sur le thème « la femme à 40 ans ».



MICHEL ARTAULT/GAMMA-RAPHO



BESTIMAGE

Les Jeux de 20 heures

En 1976, FR3 cherche à installer un rendez-vous quotidien populaire et familial face aux journaux télévisés des deux premières chaînes. Ce sera *Les Jeux de 20 heures*. Rassemblant jusqu'à trois millions de spectateurs, l'émission voyage à travers la « France profonde », mettant en exergue nombre de petites villes méconnues. Le succès tient aussi à ses animateurs : l'érudit Jacques Capelovici, alias Maître Capello, le boute-en-train Maurice Favières, le jovial Jean-Pierre Descombes, sans oublier Marc Menant. Comme dans *Intervilles*, la France se regarde avec tendresse…

Les Dossiers de l'écran

Née en 1967, cette émission de débat précédée d'un film de fiction « à thème » (historique ou de société) est vite devenue l'agora favorite des Français et un outil de leur culture historique. Le début du débat est employé à rectifier les déformations de la fiction, puis l'on prend les questions du standard SVP… L'Occupation, le stalinisme alternent avec l'homosexualité et la misère sociale. Un débat-spectacle qui donne parfois lieu à des incidents célèbres, parodiés dans le film *Papy fait de la résistance* en 1983.



LAURENT MAOUS/GAMMA

••• sept entités distinctes à partir de l'ORTF, dont trois chaînes de télévision: TF1, Antenne 2 et FR3. Cette scission entraîne une plus grande diversité dans les programmes. Chacune développe une identité propre: TF1 se veut grand public, axée sur le divertissement et les journaux télévisés, Antenne 2 met l'accent sur les émissions culturelles et les débats politiques, et FR3 se concentre sur la promotion des identités régionales. Plusieurs soirées, comme le dimanche sur TF1, sont dédiées au cinéma, mais avec des films du patrimoine français et mondial datant de plus de dix ans, afin de ne pas concurrencer les salles. Ce qui permet aux Français de découvrir le cinéma de toutes les époques, sans oublier une émission d'extraits et de bandes-annonces comme *La Séquence du spectateur*, ou des jeux cinéphiliques comme *Monsieur Cinéma* de Pierre Tchernia.

Séries et chansons

La fiction télévisée, qui a fait les grandes heures de l'ORTF, reste un genre noble. Parmi les séries les plus populaires de la période, on retient *Les Rois Maudits* (1972), adaptée des romans de Maurice Druon, *Les Brigades du Tigre* (1974-1983), série policière mêlant action, humour et reconstitution historique, ou encore *Arsène Lupin* (1971) qui remet au goût du jour les exploits du gentleman-cambrioleur. La télévision fait enfin une place importante à la variété, alliant musique, sketchs et performances artistiques, sous la houlette de Danièle Gilbert, Michel Drucker, Guy Lux ou Jacques Martin. La fin de la décennie est marquée par une progression des émissions de variétés comme *Top à…* ou *Numéro Un* accueillant des vedettes en promotion.

Les radios sur fréquence libre

Avant l'apparition des « radios libres » dans l'Hexagone en 1981, des radios françaises émettent de l'étranger, gardant ainsi leur liberté de ton et participant au pluralisme politique.

PAR YANNICK DEHÉE



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Confidences Parmi les animateurs des stations dites « périphériques », un nom se détache : Menie Grégoire (1919-2014), dont l'émission de dialogue avec son public *Allô, Menie* reste sur la grille de RTL de 1967 à 1982. Menie Grégoire au micro, le 11 mars 1971.

Dans les années 1970, les radios dites «périphériques» offrent une alternative au monopole d'État. Elles émettent depuis l'étranger mais à destination du public français: RTL (Radio Luxembourg) depuis le Luxembourg, Europe 1 depuis la Sarre (Allemagne), RMC depuis Monaco et Sud Radio/Radio Andorre depuis la principauté d'Andorre. Elles diffusent librement des programmes non soumis à la censure ou au contrôle de l'État français. Leurs principaux atouts: l'indépendance de ton et une programmation musicale moderne, inspirés par le modèle américain. Leur style dynamique et le développement de l'information (reportages, animateurs stars, ton amical) séduisent un large public, notamment les jeunes. Europe 1, pionnière dès 1955, a innové avec des émissions comme *Salut les Copains* et révolutionné les habitudes radiophoniques en offrant plus de musique et d'actualités que les radios publiques. Pendant les événements de mai 1968, RTL et Europe 1 ont marqué les auditeurs par leurs reportages en direct de la rue, ce qui leur assurait une crédibilité nouvelle.

Les grandes figures de RTL vont de Philippe Bouvard, qui anime *Les Grosses Têtes*, à Max Meynier qui peuple les nuits des conducteurs nocturnes avec *Les Routiers sont sympas*, en alternance avec Georges Lang, apôtre du rock. Europe 1 continue à surfer sur le succès de *Salut les copains*, tandis que Pierre Bellemare invente une nouvelle narration à base d'histoires vraies. Le matin, Philippe Gildas impose un traitement à «l'américaine» de l'actualité mêlant rigueur et décontraction. RMC compte sur *Le Petit Bar de midi* animé par Francis Blanche, tandis que débute un certain Pierre Lescure.

Indépendance et promos

Ces radios jouent aussi un rôle politique: elles participent au pluralisme en accueillant des politiques de tous bords, mais aussi des voix dissidentes. L'Élysée et le gouvernement les surveillent de près et n'hésitent pas à se manifester auprès de leurs dirigeants quand ils s'estiment «trop» maltraités. Les radios peuvent en théorie ignorer ces appels mais vivant de la publicité elles n'ont pas intérêt à entrer en guerre ouverte avec les entreprises publiques. C'est ainsi que Maurice Siegel, directeur de l'information d'Europe 1 est poussé vers la sortie en 1974 sous la pression du Premier ministre, Jacques Chirac. Toutefois, plus on approche de la fin du septennat Giscard, plus l'indépendance des journalistes s'affirme, comme on le constate lors de l'affaire des «diamants». Enfin, les émissions de libre parole commencent à se développer, notamment celle de Menie Grégoire sur RTL, *Allô Menie*, qui irrite à droite comme à gauche en abordant des sujets tabous et défendant des opinions novatrices, ce qui en fait une voix dissidente.

Il ne faut pas pour autant mythifier cette époque. La publicité est déjà omniprésente sur ces ondes et impose souvent sa logique aux programmes: saucissonnage, interdiction de mettre en cause les annonceurs, promotion de produits «maison» ou d'artistes amis… Le comédien et humoriste Jean Yanne réalise un film satirique qui étrille cet univers qu'il connaît bien: *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* (1972); trois millions de spectateurs le plébiscitent.

Partir, partir… De la N7 au 747

« On a toujours un bateau dans le cœur / un avion qui s'envole pour ailleurs… », chante Julien Clerc en 1977. Réduction du temps de travail, quatrième semaine de congés payés, essor du parc automobile, évolution des mentalités depuis Mai 68, les Français ne veulent plus passer leurs vacances à la maison. PAR NICOLAS MÉRA



JEAN RIBIERE/GAMMA-RAPHO

Les caravanes passent… et les avions décollent La démocratisation de la voiture permet de voyager beaucoup plus facilement à travers l'Europe (ici à la frontière espagnole v. 1970). Et le développement de l'aviation entraîne les vacanciers sur des rivages de plus en plus exotiques.

« Délaissant leurs soucis, souvent pour en rencontrer d'autres, les Parisiens ont continué, hier, à déserter la capitale. De mémoire de gendarme ou d'automobiliste, les embouteillages n'avaient jamais été aussi nombreux, l'attente à la frontière aussi longue, et la vitesse aussi lente… » D'un doigt, l'automobiliste interrompt la dépêche et triture la fréquence de son autoradio. Il finit par trouver *Rockollection* de Laurent Voulzy, le tube du moment, qui lui fait – temporairement – oublier les encombrements de la porte d'Orléans. L'air est plein de vapeurs d'essence et d'effluves d'asphalte fraîche.

Nous sommes au début de l'été 1977. Malgré l'horaire matinal, des milliers de juillettistes fuient Paris à touche-touche. Un cortège massif de Renault 5 ou de 4L, de DS, de Peugeot 504 et de «deuches», valises sanglées sur le toit, noircit les premiers kilomètres de la route des vacances. En dépit des avertissements de Bison Futé, service créé l'année précédente afin de fluidifier le trafic, les grands axes sont pris d'assaut: ils ne peuvent absorber les vingt millions de véhicules du parc automobile français, qui a quadruplé en quinze ans. Cette année, plus de la moitié des ouvriers, deux employés sur trois et huit cadres sur dix prendront le volant pour gagner leur lieu de villégiature.

Les frontières volent en éclats

Depuis quelque temps, le ministère des Transports enregistre une nette augmentation des départs. En cause, la prospérité des Trente Glorieuses mais aussi plus de vacances (quatrième semaine de congés payés introduite en 1969) associées à la diminution générale du temps de travail des salariés à temps complet, plafonnant autour des 40 heures hebdomadaires. Si les départs estivaux restent majoritaires, Françaises et Français s'autorisent désormais des excursions plus courtes, en fin de semaine, sur les ponts de mai ou les vacances d'hiver. C'est un nouvel acquis des révolutions de 1968: le droit au bonheur, l'épanouissement personnel, le culte des loisirs favorisent des congés plus fréquents. Plus lointains aussi. La démocratisation de la voiture a rendu certaines destinations de province accessibles le temps d'un week-end. On fuit l'urbanisme envahissant pour se mettre au vert quelques jours. Des guides comme celui du *Routard*

Autoroutes, un aménagement express

En 1971, Albin Chalandon, ministre du Logement et de l'Équipement, annonce la modernisation du réseau autoroutier français. Il était temps : les tronçons existants, soit 1500 kilomètres le long de l'axe Lille-Paris-Lyon-Marseille, sont régulièrement submergés. Ce plan d'aménagement commence par étirer les radiales autoroutières jusqu'aux grandes agglomérations telles que Strasbourg, Montpellier, Grenoble, Toulouse et Bordeaux. Soulageant les villes (tunnel de Fourvière mis en service en 1971, périphérique parisien inauguré en 1973, rocade lilloise en 1974), le projet prévoit également de désenclaver les espaces périphériques comme la Bretagne et le Massif central. C'est une réussite : malgré le triplement du prix du bitume dû aux chocs pétroliers, on atteint 4 800 kilomètres d'autoroutes en 1980. Cette nouvelle infrastructure accompagne un basculement sociologique : alors que le trajet faisait autrefois partie du voyage, désormais, la route devient un simple moyen d'arriver à destination plus rapidement, guidé par un impératif de vitesse dans un paysage monotone et linéaire. Pour limiter les accidents, l'État généralise le port de la ceinture de sécurité (1973) et fixe la limitation de vitesse à 130 km/h (1974). N. M.





AURIMAGES



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

Du tipi à la tente Depuis 1976, Bison Futé (ci-dessus) accompagne les automobilistes en les informant sur le trafic présent et à venir. Arrivés à destination, ils peuvent ainsi goûter aux joies du camping (ci-dessous), un loisir de plus en plus populaire, notamment pour son esprit de liberté.



IAN MURRAY/COLL. CHRISTOPHEL

À l'ombre des pyramides en béton Haut lieu du tourisme de masse (ici en 1972), La Grande-Motte, créée dans le cadre du plan Racine de 1963, a toujours la cote !



CHARLES CICCIONE/GAMMA-RAPHO

(créé en 1973) encouragent les touristes à sortir des sentiers battus pour des expériences plus authentiques. Lasse des bords de mer qui ont enthousiasmé leurs grands-parents en 1936, la génération soixante-huitarde s'aventure au Sahara, en Yougoslavie, à Katmandou. Les frontières volent en éclats. On part se délasser sur les plages portugaises, espagnoles, italiennes, grecques. Grâce à la généralisation de l'aviation, continents et archipels lointains sont désormais à portée de charter : en mai 1970, le Boeing 747 rejoint la flotte d'Air France, annonçant l'ère des gros-porteurs.

En parallèle, l'industrie du tourisme se structure, séduisant toutes les bourses à coups de slogans hédonistes et d'offres imbattables. Campings, hôtels, villages vacances, gîtes ruraux, stations de ski, colonies de vacances, circuits exotiques… Il y en a pour tous les goûts. L'État ne rechigne pas aux dépenses, créant ex nihilo des pôles touristiques – La Grande-Motte, le cap d'Agde, Val-d'Isère – afin de retenir les vacanciers. On finance la création de nouveaux axes autoroutiers, on subventionne les acteurs du tourisme et les comités d'entreprise, on modernise le réseau ferroviaire… Et ce ne sont pas seulement les touristes nationaux qui en profitent : à la sortie de la décennie, en 1980, la France est devenue la première destination touristique mondiale. Les automobilistes pris dans les bouchons se soucient-ils déjà de la bétonisation de leurs littoraux ou de l'atmosphère viciée par les gaz d'échappement ? Pas vraiment. Près de la porte d'Orléans, l'embouteillage se dégage devant le panneau « Autoroute du Soleil ». Voulzy cède le micro aux Eagles qui entonnent *Hotel California*. Les vacances peuvent commencer.

Dossier

À l'heure des paillettes et des boules à facettes

Rock, pop, disco… La créativité musicale des *seventies* est extrêmement riche, plusieurs genres se développent et se côtoient sans se faire d'ombre. La variété française s'installe aussi dans le paysage, mêlant chansons d'amour, textes engagés ou airs festifs.

PAR JACQUES PESSIS

Dans l'histoire de la chanson française, le début des années 1970 est celui de la « musique pop ». L'origine de cette expression est, en fait, bien antérieure. Le terme *pop song* (« chanson pop »), est employé pour la première fois à Londres en 1926 par un critique évoquant le côté populaire de chansons accessibles à tout le monde, dans une pièce de théâtre au thème plus complexe. Dans les années 1950, aux États-Unis comme en Angleterre, le mot *pop* évoque de nouveaux rythmes dont la jeunesse s'empare, à commencer par le rock and roll. Marqué au départ par Elvis Presley et ses disciples, le genre se dirige, petit à petit, vers des mélodies plus douces aux harmonies vocales parfois extrêmement poussées.

Peace, love et provocation…

Les Beatles symbolisent cette évolution avec deux albums : *Help*, dans lequel figure *Yesterday*, et *Rubber Soul*, où, pour la première fois, et bien avant le temps des hippies et de Woodstock, ils évoquent en filigrane l'emploi des psychotropes. Le début des années 1970 marque un tournant dans l'histoire de la musique. Les progrès de la technologie permettent de créer des instruments capables d'élaborer de nouveaux sons ; les studios sont équipés de consoles qui peuvent produire des palettes sonores particulièrement rythmées grâce aux synthétiseurs et des effets originaux en travaillant une mélodie sur plusieurs pistes. Parfaitement conscients des bénéfices qu'ils peuvent en tirer, les producteurs des grandes compagnies américaines et britanniques décident d'investir des sommes importantes dans les mélodies populaires, sur lesquelles les jeunes pourront se déhancher. Le phénomène s'étend rapidement et atteint une France où le temps des yéyés est presque révolu. Attentif à l'évolution des airs de son temps, Johnny Hallyday a été le premier à en prendre conscience. En 1967, suivant son instinct plutôt que l'avis de ses producteurs, il sort un album d'abord qualifié de « rock soft », puis, très vite, rebaptisé « pop ». Dans ce 33 tours, *La Génération perdue*, figurent, entre autres, *Noir c'est noir* et *Je veux te graver dans ma vie*. C'est ainsi que, presque naturellement, le Golf-Drouot, la « seconde maison » de Johnny, jusqu'alors temple du rock, devient celui de la pop. À son tour, Serge Gainsbourg crée l'événement avec *Qui est in, qui est out ?*. Son sens inné de la mélodie et de la communication, ainsi que le souvenir de l'échec de ses premiers disques, parmi lesquels *Le Poinçonneur des Lilas*, l'ont convaincu de prendre une direction artistique plus moderne, voire provocatrice. Ses interviews sont déjà hautes en couleur, à l'image des pochettes de disques et des tenues des pionniers de la pop music.

En 1971, un groupe français, Martin Circus, composé de cinq musiciens dont Gérard Blanchard et Gérard Blanc, enregistre *Je m'éclate au Sénégal*. Le 45 tours, diffusé en boucle, se vend à un million d'exemplaires. •••

Les enfants du punk

En dehors de l'omniprésente variété française, des sons nouveaux se font entendre. En 1976 et 1977 se tiennent à Mont-de-Marsan les deux éditions du festival punk que l'on doit à Marc Zermati, qui y convie la crème de la nouvelle scène anglaise et de la génération montante hexagonale : Bijou, The Clash, Little Bob Story ou Police. Autre précurseur, un animateur inconnu de 24 ans, Antoine de Caunes, propose à partir de septembre 1978 une émission de rock live, *Chorus*, dont la diffusion sur Antenne 2 le dimanche matin, en même temps que *Le Jour du Seigneur*, alors sur TF1, sera à l'origine d'un certain nombre de conflits générationnels intrafamiliaux. Une génération spontanée de groupes de punk ou de new wave apparaît, comme les Stinky Toys – des futurs Elli Medeiros et Jacno –, Taxi Girl ou Métal Urbain, mais aussi à Lyon, avec Starshooter ou encore la prolifique scène rennaise, dont Marquis de Sade et ce jeune homme timide, qui se fait encore appeler Étienne Daho Jr. Peu franchiront le seuil des années 1980. Plus consensuel, Téléphone, les « Rolling Stones français », s'apprête à devenir LE groupe de rock hexagonal. PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER

EVERETT COLLECTION/AURIMAGES

Le roi du dance floor *Saturday Night Fever* (« *La Fièvre du samedi soir* », 1977) reste le film emblématique de la période disco, avec les chansons des Bee Gees et la prestation chorégraphique de John Travolta et de sa partenaire, Karen Lynn Gorney.

LECOEUVRE PHOTOTHEQUE/CHRISTOPHEL



1

UNITEDARCHIVES/COLLECTIONCHRISTOPHEL



2

••• La pochette aux couleurs vives tranche avec tout ce qui se faisait jusque-là. Le groupe Il était une fois s'engouffre aussi dans la mode naissante de la pop, avec des tenues chatoyantes, symbolisant parfaitement les refrains joyeux de Serge Koolenn et les musiques populaires de Richard Dewitte, et surtout, le charme et la voix exceptionnelle de la chanteuse Joëlle Mogensen. Si *J'ai encore rêvé d'elle* marque une génération et traverse le temps, c'est essentiellement grâce à son talent. On ne peut tourner les pages de magazines comme *Salut les copains* ou *Podium* sans tomber sur un reportage qui lui est consacré. Il y a enfin les Poppys, un chœur d'enfants qui se retrouve en tête du hit-parade avec *Non, non, rien n'a changé*: un auteur-producteur, François Bernheim, qui travaille avec Eddie Barclay, a réuni le chœur des Petits Chanteurs d'Asnières et l'a rebaptisé d'un nom plus adapté aux thèmes débattus à l'aube de la société des *seventies*, tels que l'amour, l'écologie, la fraternité face à l'incompréhension de la guerre ou de la violence.

Certains chanteurs s'inspirent des nouvelles tendances… au sens large. Michel Fugain s'approprie la mode vestimentaire à l'heure de la naissance du Big Bazar, Claude François choisit de donner un rythme encore plus soutenu aux chorégraphies de ses chansons et Michel Polnareff fait scandale en montrant ses fesses sur l'affiche qui annonce son concert. D'autres vedettes des hit-parades, comme Joe Dassin, Dave ou C. Jérôme demeurent fidèles à leur style, en ajoutant parfois un zeste d'orchestrations nouvelles. Les professionnels ne manquent pas de différencier cette «pop music» populaire de la «musique pop», qui évoque des mélodies signées par des groupes aux rythmes qualifiés de «progressifs», comme Triangle, Magma, Zoo et Taï-Phong où vont débuter Jean-Jacques Goldman et Michael Jones.

Les premiers jours du disco

La formation à l'humour potache, Au Bonheur des dames, créée par Eddick Ritchell, Rita Brantalou et Ramon Pipin, entre au hit-parade avec des reprises «pop» de chansons yéyé, parmi lesquelles *Oh, les filles* du groupe Les Pingouins. Tous se retrouvent, un soir ou l'autre, sur la même scène, à l'occasion du Printemps de Bourges. La première édition se déroule en avril 1977. Les créateurs de ce festival déclarent s'ouvrir à toutes les formes de musique. Charles Trenet devient ainsi le parrain de cinq journées au cours desquelles une quarantaine d'artistes se succèdent, dont Eddy Mitchell, les Frères Jacques ou Bernard Lavilliers. En revanche, les organisateurs ont fait l'impasse sur le disco. Ce style est né deux ans auparavant, à l'heure d'un déclin de la musique pop, attentivement observé, en France, par les producteurs de 45 tours et les dirigeants de discothèques. S'inquiétant, à juste titre, pour leur chiffre d'affaires, ils s'intéressent à un phénomène que les Américains ont baptisé *disco* car il a commencé à déferler, en 1975, dans les discothèques de New York. Une nouvelle génération se déchaîne toute la nuit sur des rythmes particuliers de batterie. Giorgio Moroder, un compositeur italien, est le premier à y avoir sacrifié. Dans un studio de Munich, mêlant des sons électroniques à la voix de Donna Summer, il réalise *Love to Love You*



4

STILLS/GAMMA



3

UNITED ARCHIVES/COLLECTION CHRISTOPHEL

Hit-parade *Attention, Mesdames et Messieurs*… le Big Bazar (1), troupe formée en 1972 par Michel Fugain, devient une machine à tubes. Sheila (2) dit bye-bye aux yéyés et se lance avec succès dans le disco en chantant en anglais *Love me baby* (1977) et *Spacer* (1979). Dès 1971, les Poppys (3), groupe constitué à partir du chœur des Petits Chanteurs d'Asnières, obtiennent leur premier disque d'or avec *Non, non, rien n'a changé*, chanson engagée et pacifiste. Michel Polnareff (4) ne sort pas moins de quatre albums entre 1971 et 1978, et scandalise la France avec l'affiche de son concert, *Polnarévolution*, en 1972. Claude François (5) enchaîne les chorégraphies avec ses Clodettes dans *Cette année-là* (1976), *Magnolia forever* (1977), etc.

Baby. À côté du microsillon traditionnel diffusé dans les magasins, il fait graver ce qui est considéré comme le premier double maxi 45 tours de l'histoire. Les programmateurs de boîtes de nuit le passent immédiatement sur leurs platines. Sa durée permet de s'éclater sur la piste pendant près de douze minutes, presque jusqu'à épuisement.

Groupes au pied levé

Le succès devient international. Ainsi débute une mode qui va atteindre son apogée avec le film *La Fièvre du samedi soir*, dont les musiques, signées par les Bee Gees, ont été enregistrées en France, au château d'Hérouville. Le rôle de Tony Manero, un modeste fils d'immigré qui se transforme le week-end en un danseur d'exception, permet à John Travolta d'accéder au statut de star internationale (*voir illustr. p. 75*). Surfant sur la vague, certains directeurs artistiques, aussi astucieux qu'opportunistes, n'hésitent pas à créer des groupes de toutes pièces. C'est le cas de Boney M, formé par un jeune compositeur allemand, qui engage des choristes et un chanteur pour la façade, alors qu'il chante lui-même en studio. Au programme notamment: *Daddy Cool*, qui devient un succès planétaire. Autre groupe improvisé, Village People: alors qu'ils déambulent dans Greenwich Village, à New York, deux producteurs français, Henri Belolo et Jacques Morali, remarquent que la communauté gay aime se déguiser pour chanter et danser. Ils réunissent six danseurs moustachus et leur attribuent à chacun une caractéristique de l'homme américain type. Le titre *Y.M.C.A*, clin d'œil aux auberges de jeunesse et aux clubs sportifs exclusivement masculins, est, à son tour, un triomphe.

D'autres Français vont marquer ces «années disco», à commencer par Sheila, avec *Love me baby*. En mai 1977, les programmateurs des médias reçoivent un 45 tours enregistré par un groupe inconnu, S. B. Devotion, présenté comme américain. Multidiffusée sur les ondes, la chanson entre rapidement au hit-parade, sans qu'aucun responsable ne se pose la moindre question. Mais des fans de *L'École est finie*, aux oreilles particulièrement attentives, semblent avoir immédiatement reconnu cette voix féminine. Plusieurs d'entre eux téléphonent aux directeurs artistiques de RTL et d'Europe 1 pour leur faire part de leur quasi-certitude. Sheila, rapidement contactée, explique que pour être crédible, image oblige, elle ne pouvait pas sortir ce 45 tours sous sa véritable identité. Accompagnée par trois danseurs afro-américains, elle multiplie les apparitions •••



5

MICHEL ARTAULT/GAMMA-RAPHO



CHARLES DUPRAT/DR

Temple branché Le Palace (ici en 1978), qui accueillit la crème des célébrités et fut un haut lieu du disco, est entré dans la légende des « boîtes » de Paname.

La folie des nuits parisiennes

Une soirée de fête que les moins de 60 ans, voire plus, ne peuvent pas connaître. Dans les années 1970, Paris est une ville lumière qui brille de mille feux. De Saint-Germain-des-Prés aux Champs-Élysées, des personnalités et des anonymes se côtoient régulièrement dans des discothèques où l'on danse et l'on boit, parfois sans retenue. Chacun vit à fond le présent, sans trop s'interroger sur des lendemains que la crise du pétrole et le chômage naissant rendent incertains. On se retrouve, vers 22 heures, au premier étage de l'Alcazar, le cabaret spectacle de la rue Mazarine. On boit un verre tout en assistant à un extrait de la revue animée par Jean-Marie Rivière. Deux clans se forment alors : il y a ceux qui se dirigent vers la rue Princesse, chez Castel, un club privé où chacun des illustres membres dispose d'une bouteille à son nom. Les autres se retrouvent à l'Élysée-Matignon, une discothèque surnommée le « Bureau » par la présence de la plupart des personnalités du spectacle. On termine la nuit dans les rues voisines chez Régine ou au Saint-Hilaire, où François Patrice sert des spaghettis à 5 heures du matin. Des histoires d'amour, plus ou moins longues, naissent régulièrement dans la pénombre. Des liaisons que le sida n'a pas encore rendues dangereuses. J. P.

••• à la télévision. Elle porte un short à paillettes et un foulard au genou droit. Sheila Black Devotion traverse l'Atlantique. Le succès se poursuit avec *Spacers*, une chanson écrite et composée par Bernard Edwards et Nile Rodgers, les fondateurs de Chic, l'un des plus prestigieux groupes américains de disco et de funk. Diffusé dans 40 pays, le disque s'arrache à plus de 32 millions d'exemplaires. Un autre Français, Marc Cerrone, connaît, lui aussi, une notoriété planétaire. En 1976, cet ancien batteur du groupe Kongas a l'idée de composer une mélodie exclusivement destinée aux discothèques, puisqu'elle dure plus de 16 minutes. Il casse sa tirelire pour enregistrer *Love in C minor*.

Génération *Star Wars*

Les portes des maisons de disques qu'il sollicite se ferment les unes après les autres. Personne n'imagine qu'un tel format, impossible à diffuser sur les ondes, a la moindre chance de trouver son public. Jouant la carte de l'autoentreprise, Cerrone parvient à placer quelques exemplaires dans les rayons des magasins parisiens. À la suite d'une erreur de manutention, une centaine de disques se retrouvent dans une boutique de New York. Un DJ découvre par hasard la pochette où l'interprète apparaît aux côtés d'une jeune femme rousse en tenue d'Ève. Intrigué, il écoute l'album… et le diffuse le soir même dans le club où il travaille. L'accueil est enthousiaste. Le bouche-à-oreille fait le reste. Au Studio 54, le temple du disco équipé d'une piste géante, on l'entend jusqu'à dix fois par nuit !

Les autres Français méritant de figurer au palmarès sont Patrick Juvet avec *Où sont les femmes*, dont la mélodie a été composée par Jean-Michel Jarre, Dalida avec *Génération 78*, Patrick Hernandez avec *Born to be alive*, et Didier Marouani. À l'heure de *Star Wars*, il joue la carte du mystère en portant, comme ses musiciens, un casque et une combinaison de cosmonaute : *Magic Fly* devient un succès en URSS, de Moscou au cœur de la Sibérie. À la fin de la décennie, le disco ne règne plus mais ne disparaît pas pour autant. Aujourd'hui encore, il réunit sur les pistes enfants, parents et grands-parents.

Maritie et Gilbert Carpentier, numéro un du samedi soir

Dans les années 1970, variétés riment avec Carpentier : les émissions du couple séduisent alors des millions de téléspectateurs. Leur recette ? Duos d'artistes, décors éclatants et surtout beaucoup d'amusement !

PAR JACQUES PESSIS

Les Carpentier ont marqué l'histoire de la télévision des années 1970. Leurs *Top à…* et *Numéro Un* du samedi soir ont régulièrement réuni près de 15 millions de téléspectateurs. Le rêve impossible des patrons de chaînes d'aujourd'hui ! Un voyage aux États-Unis en 1960 est à l'origine de cette aventure unique dans l'histoire du petit écran. Ils découvrent sur une chaîne américaine une émission dont l'animateur est un chanteur qui transforme chaque séquence en un show original, avec des numéros inédits réalisés avec une bande d'amis. Alors producteurs à Radio Luxembourg, Maritie et Gilbert décident de tenter leur chance sur le petit écran, encore en noir et blanc. Ils imaginent le *Sacha Show*, avec Sacha Distel. Pendant une décennie, à raison de trois ou quatre numéros par an, il reçoit ses copains qui proposent des sketches et des chansons créés pour ce rendez-vous. L'émission s'interrompt en 1972. À la demande de la direction de l'ORTF, le couple reprend immédiatement ce principe en donnant carte blanche à une tête d'affiche du spectacle chaque samedi soir dans *Top à…*. En 1974, le couple passe de la deuxième chaîne à la première avec la même formule, rebaptisée *Numéro Un*.

Vaches, moutons et piscine !

C'est le début d'un septennat en des années où, loin de toute forme de promotion et sans demander la moindre autorisation à leur agent ou à leur attaché de presse, les artistes jouent le jeu de la créativité permanente. La mécanique est parfaitement réglée, depuis le démontage du décor de l'émission précédente en début de semaine, jusqu'au direct du samedi suivant. Chaque lundi, l'équipe et leur futur invité se réunissent dans l'appartement des Carpentier, au dernier étage d'un immeuble donnant sur le jardin du Luxembourg. Dans la longue liste des habitués, têtes d'affiche de la soirée ou participants amicaux à un duo, figurent, entre autres, Sheila, Salvatore Adamo, Dave, Nicoletta, Mireille Mathieu, Dalida, Johnny Hallyday, Claude François, Nana Mouskouri, Serge Lama, Françoise Hardy et Jean-Claude Brialy. Le temps d'un goûter, on lance des idées de sketches et même des défis. Michel Sardou se montre le plus imaginatif en la matière : un jour, il demande à chanter au milieu de vaches et de moutons. Une autre fois, il souhaite qu'en guise de décor, une piscine soit construite au cœur du Studio 17 des Buttes-Chaumont, où le direct a lieu. « Chiche ? », lance-t-il à Maritie et Gilbert, toujours prêts à relever un défi. Jean-Jacques Debout participe traditionnellement à ces séances de travail. Il est chargé d'écrire les enchaînements. Un soir, après un désistement de dernière minute de Brigitte Bardot, il appelle sa femme, Chantal Goya, au secours. En quelques minutes, il compose *Adieu les jolis foulards* qui va permettre à Chantal de devenir la star des enfants. L'aventure se termine en 1981, après la diffusion de 44 émissions par an dans une vingtaine de pays. Un écran noir après tant de soirées hautes en couleur.



INA



INA

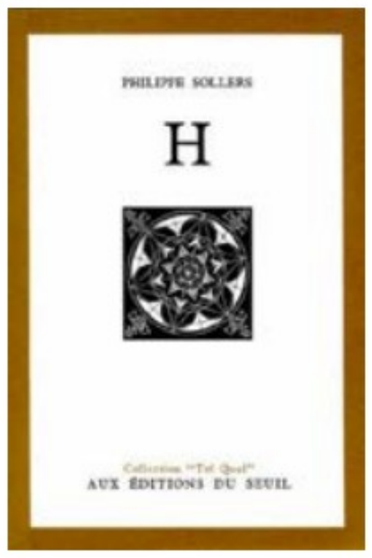
Sous le feu des projecteurs ! Maritie et Gilbert Carpentier suivent le tournage d'une de leurs émissions au Studio 17 des Buttes-Chaumont (à g.). En 1975, sur le plateau de *Numéro Un*, en habitués du show, Joe Dassin, Joëlle Mogensen (groupe Il était une fois), Carlos et Jeane Manson (de g. à dr.) chantent *L'Amérique*.

La littérature expérimentale à l'essai

La décennie qui suit Mai 68 voit les écrivains français s'attaquer aux outils de leur métier. Ils défont la ponctuation, politisent la grammaire, inventent des syntaxes inédites, émiettent le récit. Leur projet n'est pas de fuir le réel mais de le saisir autrement. Comme l'écrit Jean Ricardou, théoricien de cette époque : « Le roman n'est désormais plus l'écriture d'une aventure mais l'aventure d'une écriture. » Voici sept auteurs qui prirent cette formule au mot.

PAR LAURENT NUNEZ

Philippe Sollers : adieu ponctuation



DR

Figure centrale de la revue *Tel Quel*, Philippe Sollers franchit un premier cap avec *Lois* (1972), récit entièrement dépourvu du moindre signe de ponctuation. Sollers inaugure ainsi ce qu'il nommera « l'écriture textuelle », un flux continu qui mêle théorie, fiction, citations détournées et jeux de mots. Avec *H* (1973), l'expérience se radicalise sur 184 pages.

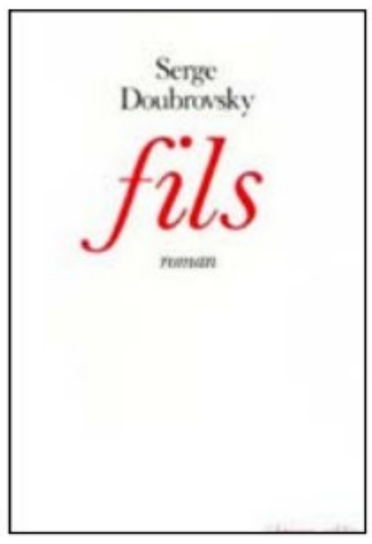

INA/AFP

Plus aucun repère : ni point, ni virgule, ni majuscule, ni paragraphe. Le texte roule comme une vague déferlante où se télescopent Dante, Joyce, la Chine maoïste, des scènes pornographiques, des équations mathématiques. « Il faut lire à haute voix, sinon on étouffe », note Sollers. Lors de performances publiques, l'écrivain psalmodie son texte pendant des heures, transformant la lecture en transe chamanique.

Serge Doubrovsky : l'autofiction hachée


AFP OR LICENSORS

Professeur de littérature à New York, Serge Doubrovsky forge en 1977 un néologisme promis à un immense avenir : « autofiction ». Son roman *Fils* raconte une seule journée (séance d'analyse le matin, cours sur Racine l'après-midi), mais cette journée explose en mille fragments de mémoire. Suppression des majuscules, virgules qui s'emballent, mots-valises (« merdreuse », « foutraque »), alternance brutale du français, de l'anglais et du yiddish… Les souvenirs d'enfance – la guerre, la circoncision, l'humiliation scolaire – surgissent par associations libres, coq-à-l'âne psychanalytiques. Le lecteur plonge dans une conscience en temps réel, avec ses courts-circuits, ses dénis, ses lapsus.



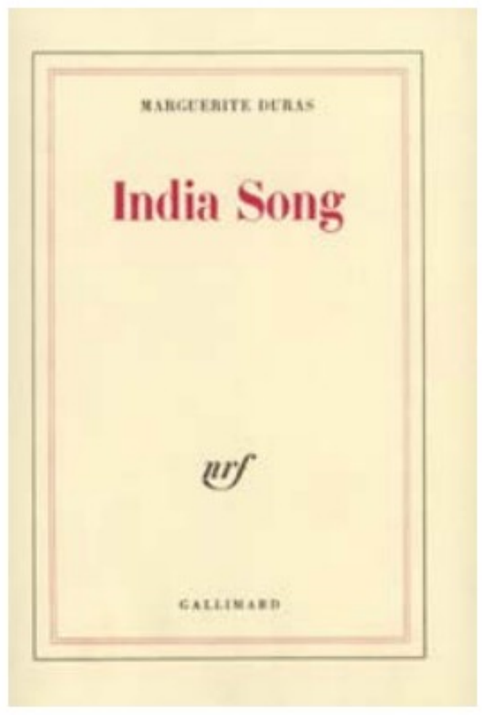
DR

Marguerite Duras : l'écriture par soustraction



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Duras invente dans les années 1970 «l'écriture courante», un dépouillement narratif qui traque l'essentiel sous l'anecdote. *L'Amour* (1971) se déroule sur une plage quasi vide, avec trois personnages sans nom désignés par «l'homme», «la femme», «le voyageur». On lit des phrases amputées: «La marche. Le cri.» Des dialogues flottants sans attribution: «– Vous dormez? – Non.» *India Song* (1973) pousse l'épure jusqu'au fantomatique. L'histoire d'Anne-Marie Stretter au Laos colonial se dit par bribes, voix off, échos. Duras supprime les descriptions, les transitions, les explications psychologiques. Ne reste que des traces: «Battambang. Vous vous souvenez? Le fleuve.» L'écrivaine affine cette technique jusqu'à publier en 1980 *L'Homme assis dans le couloir*, texte de 20 pages aux phrases parfois réduites à un mot.



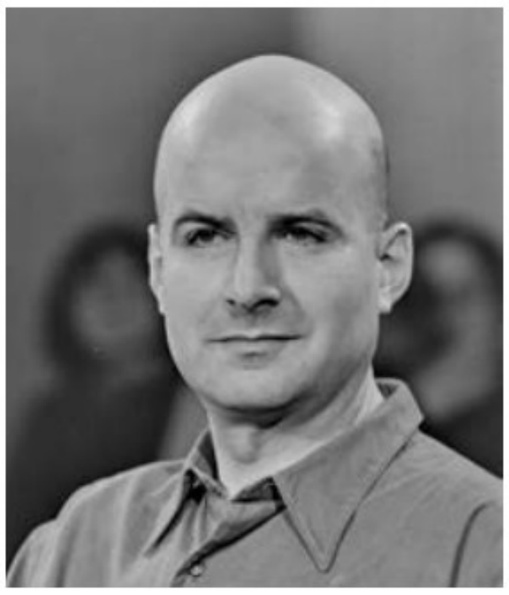
DR

Pierre Guyotat : la langue décivilisée



DR

Dans *Éden, Éden, Éden* (1970), Pierre Guyotat forge une langue sans ponctuation ni paragraphes, où se télescopent argot militaire, dialectes arabes, latin d'église et néologismes obscènes. Cette lave verbale charrie tant de scènes de viol, de torture et de prostitution dans le désert algérien que la moindre citation heurterait les yeux du lecteur. Ancien soldat disciplinaire en Algérie, Guyotat ne témoigne pas: il fait exploser le témoignage. Sa langue semble un corps supplicié, un champ de bataille. Foucault, Barthes et Sollers prennent sa défense quand le livre est interdit par le ministère de l'Intérieur – une censure levée seulement en 1981. Pompidou lui-même s'en mêle, déclarant l'œuvre «pornographique». Mais Guyotat vise ailleurs: créer une langue d'avant Babel, d'avant la Loi, où pulsion et destruction se disent sans filtre moral. Une «expérience-limite» qui fait de la lecture une traversée physique.



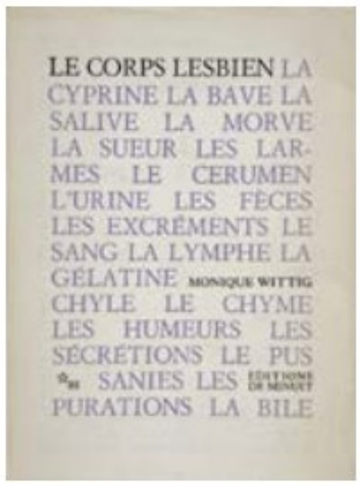
INA/AFP



RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

Monique Wittig : la grammaire du genre

Théoricienne du féminisme matérialiste, Monique Wittig considère la langue comme un terrain de lutte politique. *Le Corps lesbien* (1973) sabote ainsi méthodiquement la grammaire française. Chez elle, même les pronoms éclatent – « j/e », « m/on », « t/u », la barre oblique fissurant ce que Lacan appelait « le sujet unifié ». Cette typographie militante rend également visible le découpage binaire homme / femme inscrit dans notre langue. Le livre déroule 110 poèmes en prose où des amantes se dévorent, se dissèquent, se reconstruisent : « J/e t'arrache le foie j/e te dévore les poumons… » Un tel inventaire anatomique reprend et subvertit le Cantique des cantiques. Mais Wittig ne veut pas féminiser la virilité, ni viriliser le féminin : plutôt pulvériser cette distinction. Son français mutant préfigure les débats contemporains sur l'écriture inclusive, avec une radicalité que personne depuis n'a égalée.



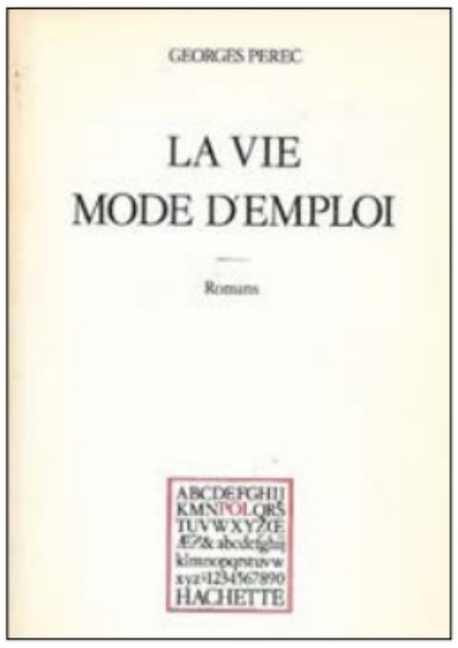
DR

Georges Perec : la contrainte comme libération


AFP

Membre de l'Oulipo (OUvroir de LIttérature POtentielle), Georges Perec transforme la contrainte en machine à fiction. *La Disparition* (1969) est un véritable tour de force : 300 pages de roman policier écrites sans jamais utiliser la lettre « e », la plus fréquente en français ! Cette absence crée un malaise dès l'incipit : « Anton Voyl n'arrivait pas à dormir. Il alluma. Son Jaz marquait minuit vingt. » À l'inverse, *Les Revenentes* (1972) n'utilise que cette voyelle manquante, comme si le « e » refoulé revenait hanter le texte.

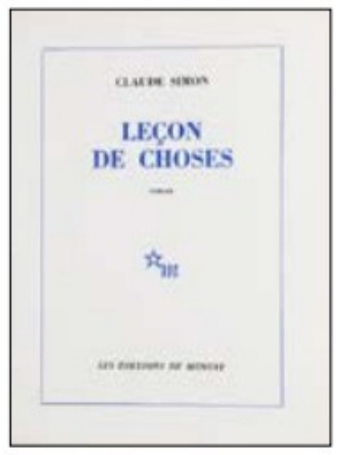
Ces acrobaties linguistiques cachent une profondeur inattendue. *La Disparition* doit en effet se lire comme une allégorie de l'absence – celle des parents de Perec, morts en déportation, jamais nommés mais partout présents, « eux », dans ce vide de la lettre.



DR

Avec *La Vie mode d'emploi* (1978), Perec orchestre 99 chapitres selon un parcours de cavalier sur un échiquier de 10×10 cases, intégrant des listes d'objets tirées de véritables catalogues, 42 citations cachées, et d'innombrables histoires enchâssées. Chaque appartement de l'immeuble parisien obéit à un cahier des charges secret de 420 contraintes… Paradoxe « perecquien » : cette mécanique rigoureuse produit l'un des romans les plus émouvants de la décennie.

Claude Simon : la partition sérielle



DR

Prix Nobel 1985, Claude Simon orchestre dans les années 1970 des romans cathédrales où le temps se disloque. Influencé par la peinture cubiste et la musique sérielle, il cherche à abolir toute chronologie linéaire. *Les Corps conducteurs* (1971) fait ainsi défiler en boucle un homme malade dans une ville américaine, un conquistador dans la jungle, une image anatomique – motifs qui reviennent, se contaminent, se métamorphosent. *Triptyque* (1973) reprend cette fragmentation : trois histoires (un fait divers villageois, un film érotique, une affiche de cirque) s'interpénètrent sans logique apparente, reliées par des objets passerelles, une boîte d'allumettes, un lapin écorché. Dans *Leçon de choses* (1975), une chambre d'hôtel gonfle aux dimensions du cosmos : les fissures du plafond génèrent des récits de guerre, les taches d'humidité des scènes érotiques. Cette « mémoire décomposée et recomposée » fait du roman un lieu où passé et présent, ici et ailleurs, fusionnent dans l'instant de la lecture. Le lecteur n'avance plus : il s'enfonce.


AFP

La transgression au bout du stylo

Les années 1970 voient émerger une effroyable littérature de la transgression, qui se met à décrire ce que le lecteur ne voudrait surtout pas lire. Comme si le désir de transgresser les formes avait contaminé le fond… Gabriel Matzneff devient la figure emblématique de cette mouvance avec *Les moins de seize ans* (1974), où il théorise et esthétise ses relations avec des mineurs. Tony Duvert, prix Médicis 1973 pour *Paysage de fantaisie*, va plus loin avec *Quand mourut Jonathan* (1978), récit très complaisant d'un adulte qui « adopte » un enfant de 8 ans et en fait son objet sexuel. Denis Belloc avec *Néons* (1977) plonge dans l'univers glauque de la prostitution masculine. Alain Pacadis raconte dans *Un jeune homme chic* (1978) ses longues nuits de défonce… Ces auteurs revendiquent souvent l'héritage de Bataille, mais là où l'auteur de *L'Érotisme* explorait la transgression comme expérience métaphysique, ses épigones la réduisent souvent à une provocation mondaine. Le phénomène révèle les ambiguïtés d'une époque qui confond émancipation et absence de limites. Cette littérature, longtemps célébrée par l'intelligentsia parisienne, reste le témoin complexe d'une époque où la provocation se voulait révolutionnaire, avant que le temps ne révèle la violence de certaines « libérations ». L. N.

Apostrophes : les écrivains servis sur un plateau

Qui ne se souvient de l'émission de Bernard Pivot qui érigea les livres… et leurs auteurs au rang de stars du petit écran ? Retour sur un programme cultissime. PAR LAURENT NUNEZ



INA/AFP

Club lecture (De g. à dr.) Isaac Bashevis Singer, écrivain américain d'origine polonaise, prix Nobel 1978, Bernard Pivot, Jean Orieux, romancier et biographe, Pierre Gougaud, mémorialiste et Marie-Pierre Bay, traductrice, notamment de Singer. Décembre 1978.

Le 10 janvier 1975, Bernard Pivot lance *Apostrophes* sur Antenne 2. Pendant quinze ans, jusqu'en juin 1990, cette émission hebdomadaire du vendredi soir va transformer le paysage littéraire français, créant un phénomène unique au monde : des millions de téléspectateurs rivés devant des écrivains qui débattent. Face aux expérimentations formelles radicales des années 1970, *Apostrophes* incarne un autre versant de la décennie : la démocratisation massive de la littérature.

Le principe est simplissime : réunir quatre ou cinq auteurs autour d'une table, les faire dialoguer sur un thème commun, et laisser la conversation prendre son cours sous la houlette bienveillante mais aiguisée de Bernard Pivot. Pas de décor sophistiqué, pas d'effets spéciaux ! Juste des livres, des auteurs, et un animateur qui a lu chaque ouvrage avec attention. Cette formule fait mouche : jusqu'à six millions de Français regardent régulièrement l'émission, un chiffre inimaginable aujourd'hui pour une émission littéraire. Certains moments deviennent mythiques. Le 2 avril 1976, Alexandre Soljenitsyne, fraîchement expulsé d'URSS, fait sa première apparition télévisée mondiale. L'écrivain russe, barbu et prophétique, électrise le plateau en dénonçant le totalitarisme soviétique. L'audience explose, la France entière découvrant l'auteur de *L'Archipel du goulag*.

Populaire sans être populiste

Le 30 mai 1975, c'est Vladimir Nabokov qui fascine depuis Montreux, refusant de venir sur le plateau mais acceptant un entretien filmé où il dissèque l'art du roman. Charles Bukowski, le 22 septembre 1978, offre un spectacle d'un autre genre : complètement ivre, l'écrivain américain quitte le plateau en plein direct, après avoir traité les autres invités de « cons ». Loin de nuire à l'émission, l'incident devient culte.

Le 28 septembre 1984, présentant *L'Amant*, Duras captive par ses silences autant que par ses mots, créant une intensité dramatique rare à la télévision. « Écrire, c'est ne pas parler. C'est se taire », lâche-t-elle, laissant Pivot naviguer avec élégance dans ces eaux troubles. L'émission fait exploser les ventes : 700 000 exemplaires du livre sont vendus en quelques mois.

Apostrophes prouve qu'on peut être populaire sans être populiste, accessible sans être simpliste. L'émission fait et défait les réputations, propulse des inconnus, ressuscite des oubliés. Un passage réussi chez Pivot garantit des ventes décuplées – le fameux « effet *Apostrophes* » que tous les éditeurs convoitent. Mais au-delà des chiffres, l'émission accomplit un petit miracle : elle rend la littérature désirable, transforme les écrivains en stars, tout en respectant la complexité de leur travail.

Dossier

Le cinéma tient le haut de l'affiche

Comiques ou engagés, les grands succès du cinéma populaire français des années 1970 sont devenus une référence partagée, mais aussi les indicateurs d'évolution des mentalités et aspirations des Français.

PAR YANNICK DEHÉE



AURIMAGES

Le box-office de la décennie est marqué par la vague érotique *(lire p. 60)*. Mais la comédie ne lui cède la première place que très brièvement. Le «comique troupier» qui fit florès dans le cinéma de l'entre-deux-guerres refait un carton inattendu : *Les Bidasses en folie* (Claude Zidi, 1971), est le deuxième plus grand succès en salles de la décennie pour le cinéma français, et connaît logiquement une suite, *Les Bidasses s'en vont en guerre* (1974). Autre réussite : la trilogie de la *7ème compagnie*, de Robert Lamoureux, inaugurée en 1973, mettant en scène des soldats «de base», sympathiques et peureux, que leurs multiples gaffes propulsent au premier rang de l'action jusqu'à la Résistance. Des antihéros qui se révèlent malgré eux des lions? Voilà qui permet de mieux digérer les controverses de l'époque sur l'Occupation…

Le roi incontesté de la décennie 1970 (comme de la précédente) est Louis de Funès. Lui aussi pratique à sa façon le comique troupier, version *Gendarme de Saint-Tropez* : cette série, inaugurée en 1964 [et clôturée en 1982, ndlr], offre un tableau narquois des mœurs méditerranéennes et une aimable parodie de la vie de brigade. Le gendarme, qu'il soit en balade (1970) ou croise des extraterrestres (1979) résiste encore et toujours à la modernité. Les autres succès portés par de Funès dépeignent, sous la diversité des costumes, un même type : le bourgeois râleur et mesquin aux colères homériques, une certaine image du Français moyen.

De Funès et Pierre Richard font rire la France

Comment ne pas évoquer *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973), où un riche bourgeois avare, coléreux et père d'une fille à marier se transforme en rabbin new-yorkais, pourchassé par des barbouzes arabes et par la police. Gérard Oury glisse des messages : le héros apparaît comme un raciste ordinaire qui va évoluer vers la tolérance. Et bien sûr, *La Folie des grandeurs* (1971) mêlant vaudeville, film historique, satire sociale, cape et épée, et même western.

Autre phénomène de la décennie : Pierre Richard, digne successeur de Bourvil, en plus agité. *Le Grand Blond avec une chaussure noire* (1972) et *Le Retour du grand blond* (1974) d'Yves Robert, parodies de films d'espionnage, imposent son personnage qui ne changera guère : il est à la fois naïf, poète et maladroit. S'il dérègle le monde, c'est pour y créer une nouvelle harmonie et mettre au jour les tares de la société.

L'autre grande réussite d'Yves Robert est le dyptique *Un éléphant, ça trompe énormément* (1976) et *Nous irons tous au paradis*, qui suit les aventures d'une bande d'amis de la bonne bourgeoisie. Le vaudeville est ici modernisé avec un échantillon de la société : Victor Lanoux est l'homme du peuple, macho ; Guy Bedos le médecin pied-noir encore sous le joug de sa mère ; Claude Brasseur un loueur de voitures homo caché ; et Jean Rochefort un haut





FIDA CINEMATOGRAFICA /LIRA FILMS/SONOCAM/CHRISTOPHEL

IM / KHARBINE/LA COLLECTION

fonctionnaire guindé en quête d'une aventure extraconjugale. La troupe du Splendid prend la relève comique avec *Les Bronzés* (Patrice Leconte, 1978) : on y découvre des (jeunes) Français moyens, clients du Club Méditerranée en Afrique, aussi caricaturaux que sympathiques, avant tout préoccupés par la drague. Le film fait un malheur et certaines répliques deviennent cultes («Je crois que je vais conclure»). Une suite s'impose : *Les Bronzés font du ski* (1979).

Dans un autre registre, cinéaste emblématique des années 1970, Claude Sautet accède à la notoriété avec *Les Choses de la vie* (1970, prix Louis-Delluc). Il devient un chroniqueur des années Pompidou et Giscard, observant la vie et les sentiments de la moyenne bourgeoisie française. Ses personnages traversent des impasses sentimentales et existentielles, reflétant la fragilité émotionnelle et sociale de leur temps. Ses films sont aussi de véritables odes à une actrice, Romy Schneider, tragédienne incandescente : *Max et les ferrailleurs*, *César et Rosalie* (qui affirme la liberté amoureuse de la femme), *Vincent, François, Paul et les autres*, puis *Mado* (qui aborde les problèmes d'alcoolisme) et enfin *Une histoire simple*, portrait d'une femme seule qui choisit la maternité. Tout en restant focalisés sur l'intime, ces films restés classiques plongent leurs protagonistes dans une France confrontée à la stagnation, la désillusion ou les mutations sociales.

Faits de sociétés et histoires d'amour, la vie au jour le jour

S'ils plébiscitent la comédie, les Français sont moins rétifs qu'on ne le croit aux films dramatiques. En témoigne le succès foudroyant de *Mourir d'aimer* (André Cayatte, 1971) qui traite d'une sombre histoire survenue deux ans plus tôt : le suicide de Gabrielle Russier, enseignante accusée de détournement de mineur. Alors qu'il se classe seulement au 70e rang des entrées sur Paris et sa périphérie, le film est le troisième plus grand succès de la décennie 1970 en province. *L'Express* lui consacre sa couverture, sous le titre : «Ce qui fait pleurer la France». À retardement, le film a fait de la jeune femme une sainte martyre et de sa mort un choc pour la société. L'héroïne du film, Annie Girardot, occupe une place à part dans ce panthéon des années 1970. Quadragénaire, elle occupe l'écran quand d'autres s'en retirent, dans un aller-retour permanent entre le rire et les larmes. Par le choix de ses rôles non stéréotypés, Girardot fait beaucoup pour montrer la voie de l'indépendance aux Françaises. Elle offre une alternative populaire à Catherine Deneuve, célébrée pour ses rôles chez Demy, Bunuel ou Truffaut, mais perçue comme une grande bourgeoise un peu distante.

Les préoccupations adolescentes ont désormais droit de cité sur le grand écran. *À nous les petites Anglaises* (1976) est étonnamment un succès avec 5,7 millions d'entrées. L'année suivante, *Diabolo menthe* de Diane Kurys confirme l'attrait des Français pour •••



AURIMAGES

Amour tragique Annie Girardot et Bruno Pradal incarnent Gabrielle, professeur, et Christian, son élève de 17 ans et amant, dans *Mourir d'aimer* (1971), qui a ému la France.

••• ce type de thème. Des films annonçant *La Boum* (1980), qui lancera la carrière de Sophie Marceau.

Deuxième genre roi du box-office, le film policier a été longtemps dominé par Jean Gabin. Fidèle disciple de ce dernier, Ventura incarne avec constance l'autorité, l'ordre et la discipline. Dans une société en plein bouleversement, il se trouve en porte à faux dans des intrigues où l'incapacité et la corruption des élites éclatent en plein jour (*Dernier domicile connu*, José Giovanni, 1970 ; *Le Silencieux* de Claude Pinoteau, 1973 ; *Adieu Poulet* de Pierre Granier-Deferre, 1975).

Polars et films engagés

Signe des temps, le polar fait aussi place à des fictions de dénonciation engagées à gauche, portées notamment par Yves Boisset : *L'Attentat* (1971) traite à chaud le scandale de l'enlèvement et l'assassinat de l'opposant marocain Ben Barka ; *Le Juge Fayard, dit «le sheriff»* (1976) s'inspire de l'assassinat du juge François Renaud à Lyon l'année précédente et dénonce les relations entre la pègre et certains membres du Service d'action civique (SAC). Une guérilla juridique s'ensuit, qui assure le succès du film. Le genre policier est dominé par une compétition virile entre Jean-Paul Belmondo et Alain Delon. Belmondo, unique centre d'intérêt de ses films, est tout à la fois *Alpagueur*, *Magnifique*, *Incorrigible*, *Flic ou Voyou*… Il satisfait les exigences du public avec un mélange de vaudeville à la française et de polar à l'américaine. Commissaire dans *Peur sur la ville* (Henri Verneuil, 1975), commissaire divisionnaire de l'IGS dans *Flic ou Voyou* (Georges Lautner, 1979), il s'identifie désormais à la défense de l'ordre… et au charme. Il représente selon ses propres termes «le franchouillard rigolard et démerdard».

Alain Delon met le même soin à contrôler son image dans des films calibrés par et pour lui. Héros positif, sportif et séduisant, il incarne des valeurs modernes aux yeux du public des années 1970 : beauté, jeunesse, gloire, argent, violence, puissance. Avec un zeste de scandale (l'affaire Markovic). Quand Belmondo est spontané et gouailleur, Delon se montre mutique, orgueilleux, tranchant. S'il rejoint les partisans de l'ordre après maints rôles de voyous, c'est à l'intérieur de la «société civile» : juge dans *Les Granges brûlées*, docteur dans *Traitement de choc*, avocat dans *Les Seins de glace*. Chef d'entreprise dans *Mort d'un pourri* (Lautner, 1977), il mène son petit monde à la baguette et fréquente les bars chics des Champs-Élysées, portant un regard désabusé sur la corruption contemporaine. Il incarne un fantasme en essor, cristallisant les aspirations d'une certaine classe moyenne, plutôt individualiste et méfiante envers les élites, à la promotion sociale et aux plaisirs matériels. Cette cosmogonie particulière de stars, de rôles et de formules sera bousculée par les mutations des années 1980. Paradoxalement, elle restera bien présente et populaire grâce aux rediffusions télévisées.



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Baba cool Cruchot et sa brigade infiltrent un groupe de hippies dans *Le Gendarme en balade* (1970). Une comédie désuète dont les ressorts fonctionnent toujours.

OFFRE DE NOËL :

Jusqu'au 24 décembre 2025

Profitez de **-10%** sur toute la boutique avec le code **MATCH10**

PARIS MATCH

BOUTIQUE **PHOTOS**

POUR NOËL, OFFREZ L'HISTOIRE DE **PARIS MATCH**

Plus de 500 photos disponibles sur
photos.parismatch.com

Scannez pour découvrir

© Benjamin Auger / Archives Filipacchi / Scoop

Récit

Magellan n'a pas fait le tour du monde

Alors qu'une exposition et un film sont consacrés au navigateur portugais, il est nécessaire de démonter quelques idées reçues à son sujet. Mort à mi-parcours de son expédition, il ne sut jamais qu'elle fut menée à bien par l'Espagnol Elcano, qui acheva ainsi la première circumnavigation de l'Histoire. PAR MICHEL CHANDEIGNE

Le Portugais Fernand de Magellan (v. 1480-1521) est l'une des figures les plus fascinantes de l'aventure maritime, mais le personnage et la complexité de son expédition ont été longtemps dédaignés par les historiens. En outre, la relation d'un des survivants, l'Italien Antonio Pigafetta, incontestablement un chef-d'œuvre du genre, riche en foisonnantes péripéties, digressions ethnographiques ou sexuelles, ne fut intégralement publiée que tardivement, à partir du XIXe siècle, avec peu d'échos. C'est en 1864 qu'un historien chilien, Diego Barros Araña, consacra à Magellan une première biographie qui en engendra d'autres en Europe, mais il est significatif que ce soit un romancier, Stefan Zweig, qui l'ait fait connaître auprès du grand public.

L'explorateur est longtemps resté une figure d'arrière-plan

Son livre, paru en 1938, *Magellan, der Mann und seine Tat* («Magellan, l'homme et son exploit»), abondamment traduit et sans cesse réédité, s'avère bien documenté pour l'époque et magnifiquement rédigé, mais il faut reconnaître qu'il propage de nombreuses erreurs et approximations, à l'origine de bien des idées reçues, et que son discours, malgré de belles intuitions, est aujourd'hui complètement obsolète. Au contraire des Dom Henrique, Colomb, Gama, Cortès et autres, que les chercheurs institutionnels ont étudiés sans relâche depuis la fin du XIXe siècle, Magellan, mort en route, qui avait trahi sa patrie, échoué dans ses objectifs et fourvoyé les Espagnols dans une expédition ruineuse est longtemps resté une figure d'arrière-plan. Dans la péninsule Ibérique, il ne pouvait s'inscrire dans aucun roman national, encore moins servir aux propagandes nationalistes «positives» des deux dictatures, salazariste et franquiste, du XXe siècle.

Le monde anglo-saxon, pour une fois, ne s'est guère emparé du sujet de manière approfondie. Mais un ouvrage, paru en France en 2007, réunit et confronte l'intégralité des témoignages des compagnons de Magellan et de deux chroniqueurs ayant eu accès •••

NPL/OPALE.PHOTO

Planifier l'inconnu C'est en projetant d'atteindre les Moluques (Indonésie) par l'ouest en contournant l'Amérique, que Fernand de Magellan (1480-1521), financé par Charles Quint, découvrit le détroit qui porte aujourd'hui son nom. *Magellan* (1970), d'Antonio Menendez.

Les dates clés du voyage

1519

20 septembre
Départ de Sanlúcar, à l'embouchure du Guadalquivir, de cinq nefs (*Trinidad*, *San Antonio*, *Victoria*, *Concepción*, *Santiago*) portant 237 hommes (cinq autres monteront en route). Magellan est le capitaine général, Juan de Cartagena, son second.

13 au 27 décembre
Séjour dans la baie de Rio de Janeiro.

1520

12 janvier au 7 février
Exploration du Rio de la Plata.

31 mars au 24 août
Hivernage dans la baie de San Julián.

2 avril
Échec d'une mutinerie (dite de San Julián), fomentée par Juan de Cartagena et les capitaines Luis de Mendoza et Gaspar de Quesada. Mendonza est tué par Gómez de Espinosa, Quesada décapité, Cartagena abandonné sur le rivage, 40 mutins amnistiés.

3 mai
Naufrage du *Santiago*, envoyé en reconnaissance.

Juin
Rencontre avec les « géants patagons » (peuple des Tehuelche).

21 octobre
Le cap Vírgenes est doublé. Début de l'exploration du détroit.

6 novembre
Le *San Antonio* déserte avec 57 hommes et reprend le chemin de Séville, où 55 marins débarqueront le 6 mai 1521.

8 au 22 novembre
Escale à la « baie des Sardines » : la *Victoria* part à la recherche du *San Antonio*.

23 novembre
Départ de la *Trinidad*, de la *Victoria* et de la *Concepción*, avec 166 marins à bord.

28 novembre
Entrée dans la « mer du Sud », baptisée « Pacifique ».

1521

6 mars
Accostage à Guam, aux îles Mariannes.

7 avril
Arrivée à Cebu.

27 avril
Mort de Magellan lors d'un combat contre Lapu-Lapu, chef de Mactan (*ci-dessous*).



BRIDGEMAN IMAGES

1er mai
Massacre de Cebu : 26 morts et disparus parmi l'équipage.

2 mai
Destruction de la *Concepción*. João Lopes Carvalho élu capitaine général.

21 mai au 21 juin
Séjour réparateur à Palawan.

8 au 29 juillet
Escale mouvementée à Brunei.

16 septembre
Gonzalo Gómez de Espinosa, élu capitaine général, commande la *Trinidad*, secondé par Juan Sebastián Elcano, capitaine de la *Victoria*, et Giovanni Battista.

8 novembre
Arrivée des deux navires aux Moluques.

21 décembre
Départ de la *Victoria*, avec 47 marins et un chargement de girofles. La *Trinidad*, à cause d'avaries, renonce à l'accompagner. Il est décidé que la *Victoria*, menée par Elcano, rentrera par la voie portugaise, par l'ouest.

1522

25 janvier au 8 février
Escale de la *Victoria* à Timor.

16 avril
La *Trinidad* et 50 marins tentent de revenir par le Pacifique. Le scorbut provoque une trentaine de morts et un retour forcé aux Moluques où les Portugais font prisonniers les survivants : cinq d'entre eux rejoindront Lisbonne en 1526.

9 au 14 juillet
Escale de la *Victoria* au Cap-Vert, où les Portugais retiennent captifs 12 membres d'équipage, qui regagneront bientôt Séville.

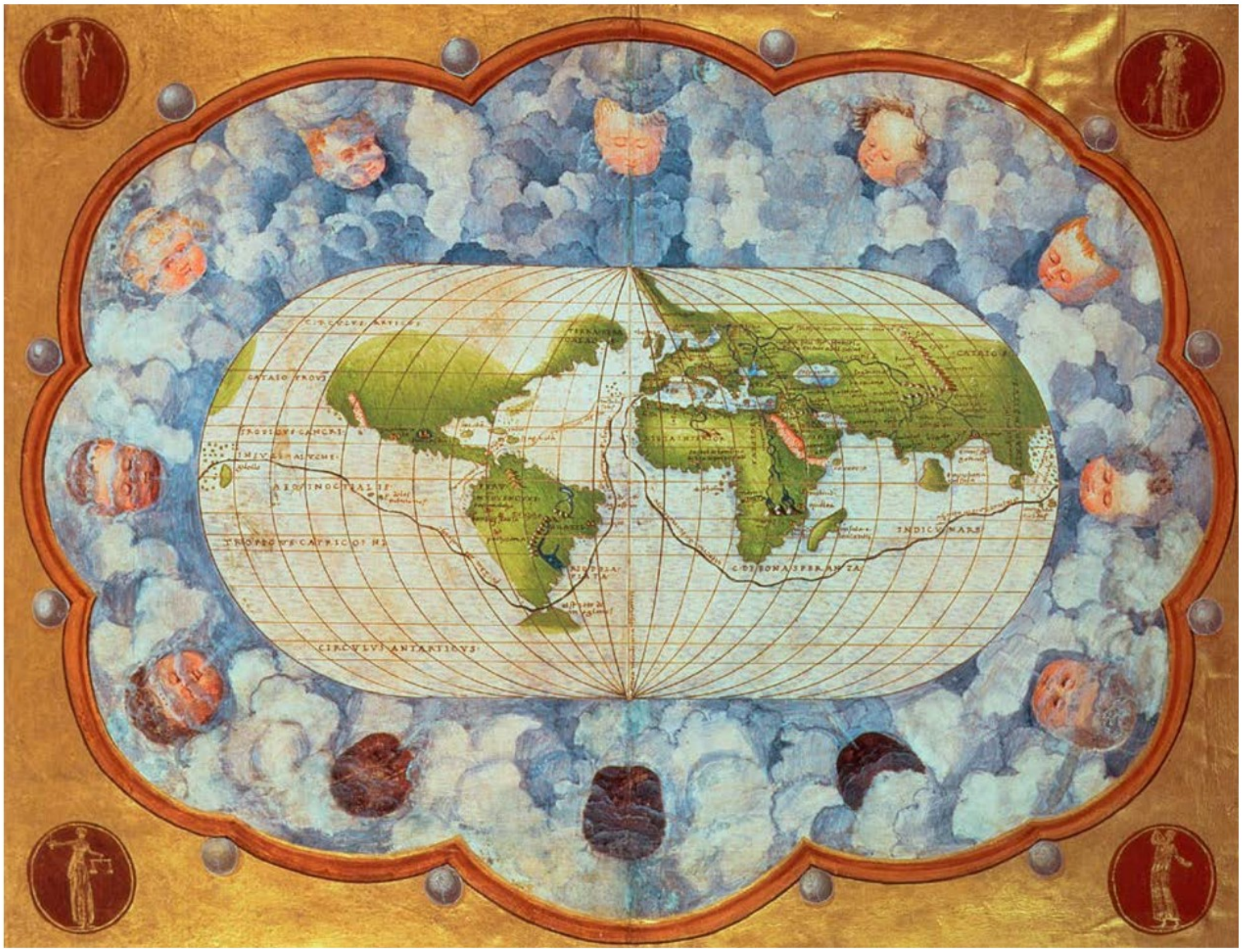
6 septembre
Arrivée de la *Victoria* à Sanlúcar, avec 18 marins à bord.

••• à des archives disparues. Ce faisant, l'ouvrage permet de renouveller en profondeur notre connaissance du sujet, corrigeant des dizaines d'erreurs circulant depuis des lustres. Il dévoile de nombreux détails, reconstitue le déroulement de plusieurs séquences, comme la traversée du détroit ou celui du Pacifique, et dresse un index biographique détaillé de tous les marins embarqués. Depuis, le documentaire à succès de François de Riberolles (Arte, 2022), inspiré par cet ouvrage, et la grande exposition de cette fin d'année « Magellan, un voyage qui changea le monde », au musée national de la Marine à Paris permettent de divulguer plus largement la complexité du personnage et de sa navigation.

Dans l'esprit du grand public, Magellan est à jamais lié au premier tour du monde. Un livre pour enfants paru récemment, parmi d'autres du même acabit, écrit ainsi sans barguigner : « À l'époque de Magellan, on croyait que la Terre était plate. Avec son exploit, il a démontré que la Terre était ronde. » En deux phrases, quatre absurdités. Tout le monde savait que la Terre était ronde depuis la plus haute Antiquité et l'Église n'a jamais prétendu le contraire : ce n'est qu'au XXIe siècle qu'une masse croissante d'hurluberlus en est persuadée. En revanche, Magellan, en découvrant « son » détroit, a démontré que la Terre était circumnavigable, ce qui n'était pas acquis, et qu'il n'y avait qu'une seule mer.

Une grande zone d'ombre : la mort du navigateur

Plus encore, Magellan n'a jamais imaginé ni projeté cette circumnavigation qui fut le résultat du hasard et des circonstances, achevée pour moitié par l'explorateur basque espagnol Juan Sebastián Elcano. Après être arrivé en Espagne en octobre 1517, le Portugais avait proposé au futur Charles Quint un projet aussi audacieux que lucratif : considérant que l'archipel des Moluques (actuelle Indonésie) se trouvait dans l'hémisphère dévolu aux Espagnols depuis le traité de Tordesillas (1494), il s'offrit de les rejoindre par l'ouest, en trouvant un passage au sud de l'Amérique, d'en prendre possession



BRIDGEMAN IMAGES

Le vent en poupe L'expédition Magellan, d'ouest en est, longea l'Amérique jusqu'à un détroit dans le sud du Chili, traversa le Pacifique puis l'océan Indien, contourna l'Afrique par le sud et, enfin, mit le cap sur l'Europe. Carte d'Agnese (1545) ayant appartenu à Charles Quint (John Carter Brown Library, USA).

et de revenir par la même voie. Le roi fut convaincu et donna l'ordre d'armer cinq nefs. Il est clairement dit dans les Instructions royales qu'en aucun cas l'armada ne devait pénétrer dans la moitié portugaise du monde. Le tour du monde n'a jamais été envisagé, il était même complètement exclu. D'autres idées saugrenues prospèrent encore. Dans un rapide survol, on peut affirmer que non, Magellan ne proposa pas son projet au roi portugais (confusion avec Colomb); qu'il ne fut pas particulièrement cruel pour châtier la mutine- •••



AURIMAGES

Partage du monde Le traité de Tordesillas (1494) divisait le Nouveau Monde connu entre l'Espagne et le Portugal par un méridien situé à 1770 km à l'ouest du Cap-Vert : zone espagnole à l'ouest et zone portugaise à l'est. Toile d'Antonio Menendez.

••• rie de San Julián : une seule exécution, deux déportés et 40 amnistiés dont Elcano (*voir chronologie, p. 90*) ; qu'il n'avait pas sous-estimé la dimension du Pacifique (une carte de 1519 et son mémoire géographique le prouvent) et que sa traversée ne fut pas une hécatombe (*lire l'encadré ci-dessous*) ; que la vente des épices ne compensa pas les frais du voyage (au contraire, ce fut un désastre financier) ; qu'il n'y eut pas 18 survivants (chiffre souvent mémorisé) de retour en Europe mais 91, dont 35 participèrent au tour du monde (parmi eux, un charpentier d'Évreux, Richard Deffauldis).

Une des grandes zones d'ombre du voyage demeure la mort du navigateur. Arrivé aux Philippines, l'attitude de Magellan devient soudain erratique. Au lieu de fondre sur les Moluques, il paraît tergiverser, cabote d'île en île pendant quarante-deux jours, avant de mourir lors d'un combat absurde, à un contre cent, sur l'île de Mactan, le 27 avril 1521 (le 28 en Europe !). Cette mort stupide est peut-être due à un simple manque de lucidité, mais le journal de bord de la *Victoria*, de Francisco Albo, permet de développer une autre hypothèse.

Elcano, le héros espagnol du premier tour du monde

Le document, opportunément disparu à l'arrivée de la *Victoria*, est exhumé dans les archives à la fin du XIXe siècle. On y lit qu'en arrivant aux Philippines, les longitudes estimées indiquent clairement que la flotte a déjà pénétré dans l'hémisphère portugais. Magellan a perdu son pari et se retrouve face à un dilemme. Après les châtiments infligés aux notables espagnols à San Julián, il ne pouvait plus revenir à Séville en ayant échoué, ni bien sûr à Lisbonne. L'hypothèse d'un acte manqué, que Magellan ait voulu mourir en soldat plutôt qu'en paria promis à une terrible condamnation, ne peut être écartée, même si elle n'est pas la seule.

La suite du voyage reste très méconnue du public, et pourtant elle est riche en péripéties, telles que le massacre de Cebu, l'étonnante escale de Brunei, quelques actes de piraterie, les traités signés aux Moluques, la malheureuse tentative de la *Trinidad* dans le Pacifique sans oublier le retour de la *Victoria*, très au sud, qui est le plus grand exploit maritime de l'expédition. De l'île de Timor au Cap-Vert, Elcano accomplit en effet une navigation sans escale de cent cinquante et un jours, bien plus longue que la traversée du Pacifique (cent cinq). Le scorbut épargne longtemps les marins, protégés par les noix de coco embarquées, mais commence à sévir dans l'Atlantique forçant le Basque à s'approvisionner aux îles portugaises du Cap-Vert, où douze marins sont faits prisonniers.

> « Au Portugal, Magellan n'a droit qu'à une seule statue, alors qu'au Chili, il est une figure nationale incontestée »

Quand la *Victoria* et ses 18 marins décharnés, que nul n'attendait plus, arrivent à Sanlúcar le 6 septembre 1522, presque trois ans après leur départ, c'est bien entendu Elcano qui reçoit tous les honneurs et demeure en Espagne le héros de ce premier tour du monde. Au Portugal, Magellan n'aura droit qu'à une statue, offerte par le Chili en 1960, reléguée sur une petite place excentrée. Aux Philippines, c'est le chef tribal Lapu-lapu, dont les guerriers ont tué le navigateur, qui est glorifié, et la silhouette du « premier résistant à la colonisation » orne toujours les uniformes de la police nationale. En Malaisie, c'est l'esclave de Magellan, Henrique, originaire de Sumatra, qui reste dans les mémoires comme le premier homme qui aurait fait un tour du monde et accueille les visiteurs du musée maritime de Malacca. Il n'y a qu'au Chili que le découvreur du détroit est devenu une figure nationale incontestée, donnant son nom à une région et à une province, avec de nombreuses statues, une université de 3 800 étudiants, d'innombrables rues et avenues. Alors que le navigateur est mort loin de sa patrie, sans sépulture, son âme a pris ses quartiers dans ce pays. H

L'auteur Spécialiste de l'histoire des grandes découvertes et de Magellan, il a notamment publié *Le Voyage de Magellan et autres témoignages* (Chandeigne & Lima), réédité en octobre 2025, et *Idées reçues sur les grandes découvertes*, avec Jean-Paul Duviols (Chandeigne & Lima, 2013, 5e éd, 2024).

Le céleri de la baie des Sardines !

Sur les 166 marins qui s'élancèrent dans le Pacifique, le 23 novembre 1520, sur la *Victoria*, la *Trinidad* et la *Concepcion*, il n'y eut que neuf décès – et non 19 comme l'écrit erronément Pigafetta. Cette première traversée fut, contrairement aux idées reçues, très peu mortifère. Le scorbut, causé par la carence en vitamine C, s'additionnant à la terrible famine qui sévissait, frappa les marins mais ne les décima pas. Cette relative immunité est la conséquence de l'escale imprévue dans la « baie des Sardines », au sud du Chili, pour attendre le *San Antonio* qui avait déserté au milieu du détroit. Pendant deux semaines, les marins désœuvrés y consommèrent le céleri qui y abonde, effaçant les carences en cours, et en firent des conserves dans du vinaigre (dont l'acidité préserve la vitamine C). Par comparaison, rappelons que lors des cent jours de la seconde traversée, du 26 mai 1526 (sortie du détroit traversé sans « pause céleri ») au 4 septembre (arrivée à Guam), il y eut 40 morts (dont Elcano) sur la seule nef amirale dont l'équipage était estimé à 65 hommes. L'inquiétante désertion de l'imposant *San Antonio*, chargé de vivres, aurait dû condamner l'expédition mais, en provoquant la halte forcée des autres navires dans la baie des Sardines, elle sauva paradoxalement Magellan et ses compagnons. De plus, les neuf morts ont toutes eu lieu sur la *Victoria*. Or, c'est elle qui rechercha pendant huit jours le *San Antonio* dans le détroit : son équipage n'a pu ainsi bénéficier, autant que les autres, des bienfaits de l'*apium australis*, le céleri. M. C.



Immensité Quelles pensées habitent l'esprit d'un homme qui part pour l'inconnu et à la rencontre de peuples qu'il doit soumettre ?

NOUR FILMS/SP

Cinéma : les états d'âme de Magellan

Dans cette fresque esthétique de près de trois heures, sans musique, bercée seulement de sons naturels, le réalisateur philippin Lav Diaz signe le portrait d'un Magellan solitaire et hanté, « confronté à son propre néant ». PAR MICHEL CHANDEIGNE

Lav Diaz, maître du cinéma philippin, n'est pas un inconnu en Europe depuis *From what is Before* (2014, Léopard d'or à Locarno) et *La Femme qui est partie* (2016, Lion d'or à Venise). Il nous revient avec un nouvel opus, *Magellan*, qui nous offre un étonnant portrait du navigateur, incarné par Gael García Bernal (*photo ci-dessus*), non pas présenté en explorateur héroïque, mais selon les mots du réalisateur, comme un « homme confronté à son propre néant ».

Le cinéaste est réputé pour ses œuvres épurées au rythme lent et la beauté esthétique de ses plans. Dans *Magellan*, qui élude tous les épisodes spectaculaires, il poursuit un questionnement sur l'histoire de son pays – ici les prémices de la colonisation. L'historien Romain Bertrand, grand admirateur de Lav Diaz, est cependant surpris « de n'y trouver, ni entendre, une contre-histoire philippine de l'arrivée des Européens ». L'œuvre n'est donc en rien un film historique, encore moins un biopic. C'est une fiction parfois déroutante : l'esclave malais de Magellan est ici philippin, parlant tagalog ; si Afonso de Albuquerque est caricaturé en ivrogne, la grande ville fortifiée de Malacca, alors sultanat musulman, ne l'est pas moins en village de paillotes éparpillées dans la forêt et les événements de Cebu, sauf une fin inattendue, suivent largement le récit de Pigafetta…

Un monde hanté par la mort

La force du film réside dans son appréhension originale d'un Magellan solitaire, cerné de silences et d'angoisse. Aucune musique : à terre, seulement le clapotis de la pluie, les bruits de la jungle et les cris des victimes ; en mer, la rumeur des vents et de la houle, les craquements de la coque, les soupirs des hommes. Le film est le lancinant requiem d'un monde hanté par la mort. Celle pressentie par les Indiens du Nouveau Monde lorsqu'ils découvrent les Européens, ou celle qui plane dans la nef bercée au milieu de l'océan ; une décapitation à bord pour fait de sodomie et celle d'un des chefs de la mutinerie ; les cadavres jonchant les plages après les combats ; les enfants décimés par les maladies apportées par les nouveaux venus. Plus inattendues, les apparitions en rêve de la femme de Magellan, Beatriz Barbosa. Une première fois, elle lui annonce le décès de leur nouveau-né ; la deuxième, qu'elle vient de mourir ; la troisième, son fantôme veille son époux agonisant.

Le film original, dont Lav Diaz a extrait ce *Magellan* d'une durée de 2h43, s'appelait *Beatriz, l'épouse*, centré sur la femme du navigateur, et aurait fait neuf heures de projection, ce qui attise notre curiosité. Le résultat est un bel objet cinématographique, qui rappelle parfois le *Aguirre* de Werner Herzog et plus souvent *Non, ou la vaine gloire de commander* de Manoel de Oliveira. Son propos sous-jacent n'en est pas si éloigné : la vanité des conquêtes, la solitude d'hommes égarés qui, loin de leurs familles et de tout idéal, glissent vers la folie, engloutis dans un monde qu'ils ne saisissent pas et détruisent.

Magellan, de Lav Diaz, avec Gael Garcia Bernal (163 min). Sortie le 31 décembre.

Dans les pas du pèlerin de Saint-Guil



L'homme qui marche
Willy Minec atteint Saint-Chély-d'Aubrac (Aveyron), sur le chemin de Saint-Guilhem-le-Désert.

En plein hiver, au cœur du Gévaudan et du Languedoc, Willy Minec s'est glissé dans la peau d'un pèlerin du XIIIe siècle. Sa façon à lui, l'aventurier épris d'histoire médiévale, de vivre un voyage dans le temps, entre reconstitution fidèle, dépassement de soi et quête de sens. **STÉPHANE DUGAST**

PHOTOS ANTOINE MERLET

Chemin

Ce matin là, il fait 2 °C à tout casser. Le vent souffle en rafales. L'eau de la rivière du Bès est glaciale. Au cœur de la Lozère, une épreuve redoutée attend Willy Minec. Pour des raisons de véracité historique, il ne peut de toute façon pas emprunter le pont de Marchastel situé à deux kilomètres en aval: «Cet édifice n'a été construit qu'au XVIe siècle. Je dois donc traverser ce cours d'eau», confie l'intéressé. Pour explorer l'histoire médiévale autrement, le bientôt quinquagénaire a en effet choisi de se glisser dans la peau d'un pèlerin du XIIIe siècle engagé sur le «camin de Sant-Guilhèm».

Trait d'union entre le Massif central et la Méditerranée, cet itinéraire relie le haut plateau de l'Aubrac à l'arrière-pays montpelliérain. Cette voie ne fut d'abord qu'un chemin de commerce et de transhumance. Elle devient un chemin de pèlerinage avec Guillaume de Gellone (*Guilhèm*, en occitan), ancien comte de Toulouse et proche de Charlemagne, fondateur, au début du IXe siècle, d'une abbaye qui portera son nom. Les fidèles y vinrent dès lors nombreux pour vénérer des reliques précieuses, comme un morceau de la Sainte Croix, des fragments de linge de la Vierge, ou encore le corps du fondateur, canonisé en 1066.

Les graines de l'aventure

Le goût de Willy Minec pour l'Histoire est ancien. Jusqu'à ses 18 ans, il aspire à devenir égyptologue. L'époque médiévale le passionne aussi. «C'est le code génétique de l'aventure: l'inconnu, l'obscur, le mystique et le chevaleresque!» La vie en décide autrement. Il exerce d'abord dans le monde professionnel de l'encadrement sportif avant, finalement, de suivre ses rêves. Depuis deux décennies, il traverse à pied les déserts, escalade les montagnes et nage dans les fleuves, des explorations musclées façon Mike Horn. •••

••• Willy n'a, pour autant, jamais oublié ses chevaliers. «Leurs aventures ont continué de m'interroger. Car voyager au Moyen Âge, c'était comment?» Ainsi naît le projet «Le Voyageur de l'Histoire», une traversée hivernale dans les conditions du XIIIe siècle, sans tente, ni duvet, ni carte mais avec bourdon – l'emblématique bâton de pèlerin – et besace. Un bond dans le passé, pour éprouver autant le corps que l'esprit. Pour se glisser dans la peau de Guillaume Coutel – un personnage fictif parti en pèlerinage pour demander à saint Guilhem un miracle afin de sauver son fils –, Willy pense à son équipement, ses vêtements ou encore sa nourriture dans les moindres détails. Il lance en amont des collaborations avec les médiévistes et s'appuie sur des spécialistes de reconstitution historique. Grâce à des artisans et des historiens, il s'équipe aussi fidèlement que possible. Sa besace est fabriquée selon un exemplaire trouvé lors d'une fouille en 2022. Ses bottines sont confectionnées d'après un modèle daté de 1275. Tout doit coller au plus près du réel de l'époque car, pour transformer cette aventure personnelle en une étude vivante riche de sens, rien de mieux que l'immersion expérientielle. «Plus la reconstitution est fidèle, plus l'immersion est totale mais, surtout, plus l'analyse des outils anthropologiques mis en place est a posteriori précise et fiable.» Une rigueur selon lui indispensable pour favoriser la «bascule historique».

Un emballement des sens et de la foi

Retour sur les bords d'une rivière, à Rieutort-d'Aubrac (Lozère), par un matin glacial d'hiver. Après quelques allées et venues dans l'eau froide, Willy plonge dans l'inconnu. «L'engagement du corps est à ce moment-là tellement total qu'il parle à mon intellect, lui disant: "Tiens, ce froid, ces coups de poignard, la douleur, c'était ça, mon gars, ce que devaient endurer Guillaume et les pèlerins"». Autre moment fort de son voyage, le troisième jour dans les plaines de l'Aubrac: Guillaume (alias Willy) arrive épuisé devant la croix de la Rode. Érigé au croisement de deux chemins de transhumance, des drailles, ce monument émerge alors d'un épais brouillard. «Je communiais avec les lieux. J'étais comme habité et transporté.» Mêmes émotions fortes le lendemain sur le plateau de l'Aubrac, très venteux en plein hiver, quand Willy parvient, toujours en Lozère, devant la collégiale de Saint-Martin à La Canourgue, un bâtiment construit par les moines de Saint-Victor au XIIe siècle. Là encore, ses sens s'emballent: «J'ai eu comme un flash! Je foulais les mêmes pierres pavées que Guillaume et ses pairs. Je refaisais les mêmes gestes à huit siècles d'intervalle. J'éprouvais comme eux des émotions fortes, mais d'autres plus basiques. J'étais en effet enfin au sec. J'avais un toit pour manger chaud et faire sécher mes affaires. Cela apaise la fatigue, exacerbe les sens et la foi quand on l'a!» Au fil de sa route, la spiritualité s'est imposée à Willy, lui, le non-croyant. «Au Moyen Âge, on ne parlait pas de religion, mais de foi. Dieu existait, comme la pluie tombait du ciel, point», confesse l'intéressé. Son voyage dans l'Histoire l'a ainsi obligé à comprendre les paradigmes de jadis. «La foi faisait partie des béquilles psychologiques du pèlerin d'alors. Dieu pourvoyait à tout. J'en ai pris conscience en marchant.» Ces moments sensibles referont leur apparition durant son expédition, surtout lorsque la faim et la fatigue le gagneront. «Il n'y avait alors plus aucun marqueur temporel. J'étais Guillaume Coutel, le personnage fictif de mon aventure. C'est un brin schizophrénique, mais j'ai ressenti des émotions intenses.» L'immersion n'a néanmoins pas pu être totale! Willy n'avait à se méfier ni des brigands ni des loups, conscient de toucher là aux limites de son mode exploratoire.

Au final, le «marcheur de l'Histoire» a parcouru 270 kilomètres à pied en seize jours. Il a avalé 6800 mètres de dénivelé positif et a connu peu de bobos. «Trois cloques au pied au départ, le temps de se faire au chaussant. Et puis, plus rien.» Les séquelles surviendront à son retour à la vie normale, avec un symptôme de pied creux acquis. D'autres enseignements sont plus marquants, Willy a compris qu'au Moyen Âge un voyage était certes plus risqué, mais plus social – on voyageait grâce à l'autre: «Un pèlerin voya- •••



Bout du chemin Après seize jours de marche, Willy Minec parvient au terme de son expédition, l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert. Inscrite au patrimoine mondial de l'humanité, elle offre un précieux témoignage architectural du premier âge roman languedocien. Mais, auparavant, Willy aura pu découvrir des sites plus modestes, comme l'église de Clastre *(à dr.)*, près de Saint-Maurice-Navacelles.



Reportage



Ça use, ça use… Marcher près de 300 kilomètres en plein hiver, et dans les conditions les plus proches du Moyen Âge, permet de découvrir les aléas du voyage – comme des socques qui se brisent et doivent être réparées ou de vilaines cloques sur les pieds de l'aventurier reconstituteur !



À table !

Outre ses vêtements, son chaussant et son bourdon, Willy Minec a reproduit à l'identique l'alimentation d'un pèlerin du XIIIe siècle. Il coupe donc son eau avec du vin blanc, buvant jusqu'à 3 litres par jour de ce breuvage, entre 4 et 5° d'alcool. « Après quatre heures d'effort, tu peux vite être pompette ! », s'amuse l'aventurier. Pendant la journée, il mange du pain, des fruits secs oléagineux, de la viande et du fromage séché. Un régime alimentaire peu varié car la pomme de terre, les haricots verts et les tomates n'avaient encore pas fait leur apparition en Occident. Pour ses dîners, Willy s'est basé sur des sources anciennes, comme le *Liber de Coquina*, l'un des tout premiers ouvrages du genre, écrit en latin par un anonyme vers 1300. Une invitation à découvrir des plats d'époque comme la garbure de canard, « un plat agrémenté de pois chiches, d'ail, de panais, de carottes ou de châtaignes » ; le brouet de choux au lard « souvent servi sur du pain » ; la purée verte à base de blettes et de persil ou encore la galimafrée, « un ragoût avec des restes de viandes ». Un régime alimentaire finalement très adapté à ses efforts ! S. D.

geait léger. Il savait qu'il avait de grandes chances de disposer chaque soir du gîte et du couvert dans un monastère ou chez l'habitant.» Une autre révélation est survenue à la frontière de l'Aveyron et de la Lozère, au croisement, plus précisément, des gorges de la Jonte et du Tarn: «Après des heures de labeur et de marche, j'étais face à un paysage incroyable, face au merveilleux et à l'indicible. Ton horizon s'élargit. Tes perceptions sont décuplées et cela t'incite à réfléchir profondément sur toi et sur ta foi. Ce n'est plus seulement le monde que tu contemples, mais ta propre intériorité qui s'éclaire. Un glissement s'opère alors vers la quête de soi, ce qui est alors totalement subversif.»

Une exploration vivante du passé

Au Moyen Âge, l'individu évoluait, en effet, dans un monde codifié. Il s'inscrivait dans un collectif. Il était d'abord un paroissien exerçant un métier utile pour la communauté. Le nomade était un soldat, un pèlerin ou un renégat. Partir sur les routes impliquait d'affronter l'inconnu mais offrait également la possibilité de découvrir de nouvelles perspectives. Tout s'est accéléré au XIIIe siècle, selon Willy Minec, avec l'émergence de l'approche mercantile du voyage: «L'hébergement n'est alors plus seulement fondé sur la charité chrétienne mais aussi sur un rapport marchand avec l'émergence des auberges.» Même bouillonnement dans la sphère culturelle. L'idéal chevaleresque se développe durant cette période avec l'apparition du roman, un récit en langue romane (d'où son nom) laïque, et non latine. «Jusque-là, la littérature ne traitait que des textes sacrés et de la vie des saints!», pointe Willy.

Adepte d'une approche novatrice, que des spécialistes du monde médiéval ne manqueront probablement pas de contester, Willy est persuadé du bien-fondé de son entreprise. «À ma façon, j'ai exploré le voyage médiéval non pas comme une idée lointaine, mais comme une réalité. En engageant le corps et l'esprit, à travers le temps et l'espace, j'ai interrogé l'Histoire mais aussi exploré ses zones grises pour bousculer les frontières de nos connaissances», aime-t-il à répéter. Une mission assignée à tout bon explorateur! H

PETITS FRÈRES
DES PAUVRES

Non à l'isolement de nos aînés

SI SEULEment quelqu'un pensait à moi pour Noël.

Comme Colette, deux millions de personnes âgées n'ont plus aucun contact avec leurs proches*. La solitude n'a pas de saison, mais le soir de Noël c'est encore plus dur. Aidez-nous à ne pas les laisser seules et offrez-leur la magie de Noël en faisant un don !

Faites un don avant le 31 décembre sur petitsfreresdespauvres.fr

75 % de votre don déductible de vos impôts

*Baromètre solitude et isolement des personnes âgées en France, Petits Frères des Pauvres, 2025.

Don en Confiance
VOTRE DON, NOTRE ENGAGEMENT

adfinitas

© Nathalie Bardou

Une œuvre, un artiste



ANDREA JEMOLO/AURIMAGES

Allégorie Le marbre *Apollon et Daphné* **symbolise un amour tragique et impossible.** (1622-1625), galerie Borghèse, Rome.

Apollon et Daphné de Bernin

Inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide, le chef-d'œuvre de Bernin est une mise en garde contre les passions irrépressibles, telle celle d'Apollon, et une exaltation de la chasteté et du refus de l'amour des hommes, Daphné figurant la virginité. PAR SERGE LEGAT

Gian Lorenzo Bernini (Bernin, dit aussi le Cavalier) est le maître incontesté de la Rome baroque. Tout à la fois sculpteur, architecte, urbaniste, peintre et écrivain, il travaille sous huit pontificats successifs et couvre la Ville éternelle de chefs-d'œuvre qui fascinent et étonnent encore le visiteur contemporain. Son enfance est liée à la carrière de son père, le sculpteur Pietro Bernini et aux chantiers où celui-ci exerce son talent. En 1606, quittant Naples, la famille Bernini s'installe à Rome.

Le succès vient très tôt couronner la carrière du jeune prodige. En 1621, il reçoit la croix de chevalier. Il a 23 ans! Cette précoce reconnaissance lui vaudra bien des jalousies et des envies. La famille Borghèse est l'une des grandes familles de Rome qui soutient le jeune artiste et le pape Paul V consacre le triomphe du jeune homme. Le neveu favori du pape, le cardinal Scipione Caffarelli-Borghèse, est le plus fidèle et le plus important commanditaire de Bernin. Par la suite, sa carrière coïncide avec l'épanouissement du baroque à Rome. Tous les papes, hors Innocent X, veulent s'attacher le talent de cet homme hors du commun. Le pontificat d'Urbain VIII correspond à l'apothéose de la reconnaissance du génie de Bernin.

Homme-orchestre de l'ère baroque

Le pape dira de lui: «C'est un homme rare, un artiste sublime, destiné, de par la divine volonté et pour la gloire de Rome, à illuminer son siècle.» Véritable homme-orchestre de l'ère baroque, ce sculpteur-architecte ne pouvait pas laisser indifférent le jeune roi Louis XIV. En 1665, à la demande de Colbert, il se rend à Paris pour donner des plans d'agrandissement du palais du Louvre et réaliser sa façade principale. Somptueusement reçu par Louis XIV, il propose de nombreux projets: aucun ne sera retenu. Le Cavalier Bernin est à l'acmé de sa carrière et pourtant son séjour en France se solde par un échec, marquant la défiance de •••

En quatre dates

7 décembre 1598
Naissance de Gian Lorenzo Bernini à Naples.

1623-1644
Pontificat du pape Urbain VIII et réalisation du baldaquin de la basilique Saint-Pierre.

1665
Séjour en France.

28 novembre 1680
Mort du Cavalier Bernin à Rome.

Une œuvre, un artiste



La tête de Daphné

Le visage de Daphné exprime les sentiments contradictoires qu'elle ressent au moment de sa transformation et le drame existentiel qu'elle vit. La bouche entrouverte est l'une des caractéristiques des sculptures de Bernin pour exprimer les émotions, que ce soient celles de personnages de fiction ou des portraits. Bernin a déclaré : « Pour réussir dans un portrait, il faut prendre un acte et tâcher à le bien représenter ; le plus beau temps qu'on puisse choisir pour la bouche est quand on vient de parler ou qu'on va prendre la parole. »

Le corps de Daphné

Les pieds de la nymphe ont déjà perdu tout aspect humain et deviennent progressivement des racines. Les mains, tendues vers le ciel, se changent en feuillage et se mêlent à la chevelure ébouriffée de Daphné. Son corps est en partie couvert d'écorce et l'arbre en devenir, ancré fermement au sol et donc au socle, sert d'armature indispensable pour soutenir l'ensemble de l'œuvre. Le Bernin révolutionne ainsi l'univers de la sculpture, en réussissant à traduire dans le marbre le mouvement comme l'instantanéité, véritable tour de force et défi technique.





La course d'Apollon

Le dieu est immortalisé en plein mouvement, les muscles tendus par l'effort. Il repose de tout son poids sur le pied droit tandis que la jambe gauche s'élève dans les airs. Le drapé qui le couvre est gonflé par le vent de la course et son visage exprime la surprise et l'étonnement face à la métamorphose de Daphné. La course du dieu est rendue avec un dynamisme totalement novateur et inconnu jusque-là. L'œuvre est réalisée à l'extrême limite du point de rupture, les corps des deux protagonistes de la fable étant violemment déportés vers l'avant pour mieux traduire le mouvement.

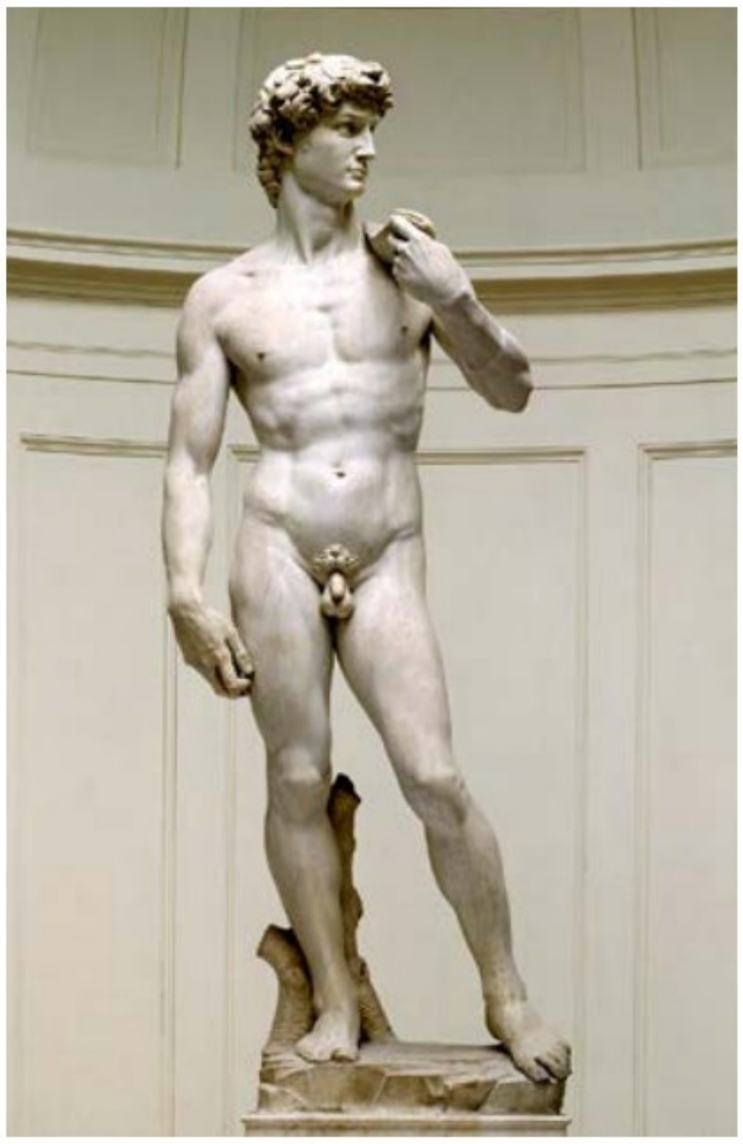
• • • ce pays pour le baroque. De retour en Italie, il reprend ses innombrables chantiers. Bernin meurt le 28 novembre 1680, ayant connu une fin de vie profondément mystique. La galerie Borghèse à Rome renferme de nombreux chefs-d'œuvre de Bernin dont *Apollon et Daphné*. L'œuvre, parfaite ronde-bosse, nous offre des points de vue multiples mais à chaque regard c'est la course effrénée d'Apollon et la métamorphose de Daphné qui s'imposent à nous. Chef-d'œuvre technique et émotionnel où triomphent la recherche du mouvement, la torsion des formes et l'expression des passions, *Apollon et Daphné*, commandé par le cardinal Caffarelli-Borghèse, très sensible aux plaisirs terrestres, confirme le jeune talent du Cavalier Bernin et s'affirme comme une des plus belles réussites de l'art baroque romain.

Apollon et Daphné est la transcription dans le marbre d'un récit tiré de la mythologie. Daphné est une nymphe aimée d'Apollon ; tantôt elle est censée être la fille du fleuve Ladon et de la Terre, mais la plupart du temps elle est la fille du dieu fleuve de Thessalie, Pénée. L'amour que lui porte Apollon a été provoqué par la rancune et l'esprit de vengeance d'Éros, irrité des moqueries du dieu de la beauté, qui l'avait raillé lorsqu'il s'exerçait à tirer à l'arc. Éros rend fou d'amour Apollon mais il fait en sorte que Daphné le prenne en horreur. La nymphe s'enfuit mais le dieu la poursuit et au moment où il va la rattraper, elle adresse à son père une prière, le suppliant de lui permettre d'échapper à l'étreinte d'Apollon.

La statuaire révolutionnée

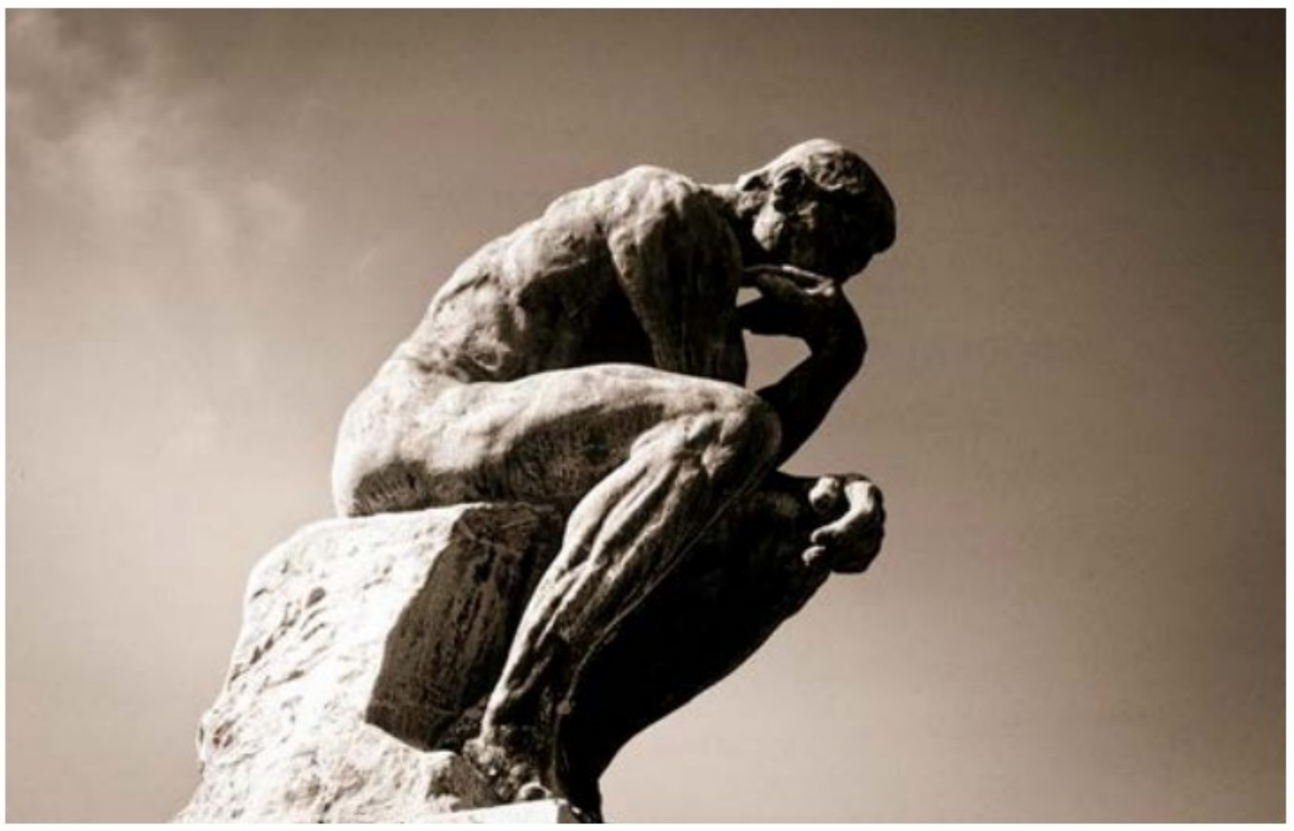
Son père répond à sa supplique et la métamorphose en laurier qui devient l'arbre aimé d'Apollon – *Daphné* signifie «laurier» en grec. Bernin sculpte, entre 1622 et 1625, ce groupe de figures qui mesure 2,43 m de hauteur. Il représente le moment où Apollon atteint enfin sa bien-aimée qui se transforme en arbre sous ses yeux. Déjà les pieds deviennent racines, les cheveux et les mains branchages et le corps se couvre d'écorce. Mais la main d'Apollon, conformément à la description des vers d'Ovide, sent encore le battement du cœur sous la rudesse du bois. Bernin joue brillamment sur les rapports de proportion, sur le traitement de l'anatomie et sur les jeux d'ombre et de lumière. Si le visage d'Apollon fait référence à celui de l'*Apollon du Belvédère* conservé au Vatican, le visage de Daphné reflète l'horreur, la surprise et l'incrédulité, parfaite synthèse des passions contradictoires qui l'animent au moment de sa transformation. Une fois encore, Bernin révolutionne l'univers de la statuaire, bien qu'il n'ait que 24 ans quand il commence à travailler le marbre qui devait devenir *Apollon et Daphné*, la plus belle allégorie de la tragédie de l'amour impossible et un chef-d'œuvre de l'art baroque romain, bientôt imité et pastiché dans toute l'Europe catholique. Le pape Urbain VIII, lorsque le cardinal Mazarin envisagera une première fois de faire venir Bernin en France, répondra sèchement : «Le Bernin a été fait pour Rome et Rome a été faite pour lui.»
Ite, missa est!

Michel-Ange, Bernin, Rodin, sculpteurs de génie



LA COLLECTION

Bernin est un admirateur inconditionnel de Michel-Ange (1474-1564), passion que partagera, deux siècles plus tard, Rodin. Le Cavalier hérite de la connaissance du corps que Michel-Ange possède au plus haut point par ses recherches anatomiques basées, entre autres, sur les dissections de cadavres. Il admire aussi chez le génie de la Renaissance sa capacité à insuffler une énergie vitale au cœur du marbre. Bernin radicalise le mouvement et la théâtralité là où Michel-Ange fige un instant de tension extrême et le transforme ainsi en un drame en action. Dans son *David* (1501-1504, marbre, galerie de l'Académie, Florence, *ci-contre*), Michel-Ange représente la force contenue et, en même temps, la *terribilità* (tension intérieure). Bernin, avec *Apollon et Daphné*, dépasse l'immobilité héroïque en créant une spirale baroque, rendant visible le passage d'un état à un autre. Rodin (1840-1917) voit en Michel-Ange le modèle absolu du sculpteur qui exprime la puissance de l'âme à travers le corps. Le *non finito* de Michel-Ange inspire directement le travail volontairement inachevé de Rodin, opposant surfaces brutes et marbre poli. *Le Penseur* (1880-1904, bronze, musée Rodin, Paris, *ci-dessous*) est une figure méditative où il retient de Bernin l'expressivité corporelle et l'intensité émotionnelle mais dans un rapport plus libéré avec la matière. Si *David* incarne la perfection classique et la force contenue, *Apollon et Daphné* transcende cette force en un tourbillon baroque et *Le Penseur* personnifie la quête de l'intériorité moderne où la matière brute traduit la pensée.



JACQUES SIERPINSKI/AURIMAGES

Hors-série

Ça va schtroumpfer ! Explorez l'univers de Peyo, des premiers croquis au succès mondial



100 pages • 12,95 €

En vente actuellement chez votre marchand de journaux
et sur **abonnement.leparisien.fr/hors-serie**

Le Parisien

Cahier



MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE/A.-L. REYNDERS

Hissez haut ! À travers une scénographie immersive, mêlant projections monumentales et dessins d'animation, l'exposition retrace le périple des navigateurs et fait découvrir aux visiteurs les défis et les conséquences de cette expédition historique.

Objectif Magellan !

Prolongeant la captivante série documentaire d'Arte *L'Incroyable Périple de Magellan*, une exposition au musée de la Marine réussit à nous embarquer dans une expérience sensible de cette aventure dantesque.

Des intempéries, des mutineries, l'inconnu, la mort… Tout le monde connaît le nom de Magellan (v.1480-1521), mais qui mesure l'ampleur des périls qu'il dut affronter pour conduire son projet insensé : rejoindre le sud du continent américain depuis l'Espagne, trouver un passage vers le Pacifique et remonter vers l'archipel indonésien des Moluques, où poussaient les très convoités clous de girofle ? Pour Brigitte Poupart, scénographe de l'exposition, « il s'agissait de faire vivre au public cette traversée. La descente de l'Atlantique était difficile mais les équipages savaient où ils allaient. Ensuite, au-delà de l'estuaire du Río de la Plata, ils n'avaient plus de cartes maritimes ! »

Afin que le visiteur mesure ces péripéties, il fallait aussi s'aventurer hors des routes balisées. Pas d'exposition traditionnelle, donc, mais un parcours audiovisuel où les dessins réalisés par Ugo Bienvenu pour le documentaire TV de François de Riberolles dialoguent avec les prises de vue actuelles des régions parcourues. « J'ai voulu des images qui créent l'impression de se trouver sur •••

••• un navire, des sons qui fassent entendre le fracas de l'eau, le grincement du bois.» Ou les cloches de la cathédrale de Séville sonnant à toute volée pour annoncer le départ de l'expédition, le 10 août 1519.

Un voyage immobile et immersif

Dédiée aux préparatifs du voyage, la première salle en rappelle le contexte: alors que les deux puissances rivales de la péninsule Ibérique se découpent le monde de part et d'autre d'un méridien fixé par le traité de Tordesillas (1494), le Portugais Magellan, persuadé que les Moluques se situent dans la moitié espagnole du globe, parvient à en convaincre le jeune roi d'Espagne. Charles Ier, futur Charles Quint, accepte de financer cinq navires. L'Italien Antonio Pigafetta, embarqué comme chroniqueur sur la *Trinidad*, nous sert de narrateur.

Guidés par sa voix, nous voilà conviés à cinq escales. Pour nous immerger dans la descente de l'Atlantique, deux écrans géants. Assis sur de gros coussins, comme au ras de l'eau, nous découvrons une météo de plus en plus turbulente et l'irruption des premiers doutes. Depuis la cale d'un navire, nous «vivons» l'hivernage dans la baie de San Julián et la rébellion des capitaines espagnols contre l'autorité de leur chef. Puis une succession d'écrans-voiles figure le passage du détroit vers des horizons jamais atteints par aucun Européen… Sans cesse, la traversée nous ballotte entre deux eaux: l'exaltation de la découverte et l'âpreté de la vie à bord. À chaque étape, un tableau décompte les pertes humaines et matérielles: 237 hommes sont partis d'Andalousie; seule la *Victoria* rentrera au port en ayant bouclé le premier tour du monde, avec 18 marins à bord [mais d'autres ont survécu, lire récit p. 88].

Tout au long de l'avancée, experts et navigateurs chevronnés apportent leur grain de sel. Les historiens abordent les sujets sensibles comme les relations avec les peuples autochtones et s'efforcent d'éclairer les zones d'ombre. Car un mystère persiste: comment Magellan a-t-il pu se faire tuer aussi bêtement et si près des Moluques, le 27 avril 1521? Sentiment d'invincibilité? Sabordage d'un soldat conscient d'avoir fait fausse route puisque, contrairement à son postulat, les îles aux épices relevaient du domaine portugais?

Par son habileté à décrypter la plus grande prouesse maritime de l'Histoire, à la rendre vivante en contournant un potentiel écueil des parcours immersifs – perdre de vue le contenu –, l'exposition est en passe de ferrer un large public. À la plongée dans les coulisses de l'exploit s'ajoute le sentiment d'assister à une tragédie théâtrale diablement tempétueuse. H

STÉPHANIE GATIGNOL

Magellan, un voyage qui changea le monde, musée national de la Marine, Paris (16e), jusqu'au 1er mars. www.musee-marine.fr. Et jusqu'au 14 avril, Arte remet en ligne la série de François de Riberolles sur arte.tv.

Histoire de bulles



FRANCK BOUCOURT/FBOPICTURES/SP

Le premier « vin de champagne mousseux » fut servi à Reims en 1722, à l'occasion du sacre de Louis XV. Mais comment l'image du produit s'est-elle construite, transformée ? Comment les modes de consommation ont-ils évolué ? Deux cent objets d'art, tableaux, affiches, menus, etc. illustrent sa place dans nos pratiques socioculturelles. Saviez-vous qu'au XIXe siècle, on le dégustait surtout au dessert, frappé et bien plus sucré ? Distingué ou polisson, selon qu'il s'est invité dans les réceptions officielles ou les maisons closes, le champagne a voulu incarner la fête mais aussi, nous montre-t-on, la modernité et l'innovation. Associé à la séduction, il s'est également chargé d'une forme d'érotisation. L'intérêt est piqué, même chez le visiteur sobre comme un chameau. S. G.

Et soudain le champagne !, musée du vin de Champagne, Épernay (51), jusqu'au 6 avril. archeochampagne.epernay.fr



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC HISTORIA

HISTOIRE TV

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177



DR/RMN-GRAND PALAIS/SP

Lis et plaisirs Le comte d'Artois, futur Charles X, ne fait guère preuve de génie politique mais a toujours su s'entourer des meilleurs artistes.

Artois, roi des mécènes et de la démesure

Frère de Louis XVI et Louis XVIII, le comte d'Artois (1757-1836) devint roi de France en 1824, sous le nom de Charles X, et régna jusqu'à son abdication en 1830. Alors qu'une récente exposition du Mobilier national s'attachait aux fastes de son sacre, le château de Maisons, qui fut sa propriété, se focalise sur sa jeunesse, de sa naissance à son départ en exil en 1789. À l'origine, vu son rang dans l'ordre de succession, le petit-fils de Louis XV n'a que peu de chances d'accéder au trône. Il n'y est pas destiné et, faute de briller dans une carrière militaire, c'est par son goût pour les arts qu'il se singularise. Ouvrages reliés, tatous naturalisés ou modèle réduit de canot esquimau témoignent de sa curiosité ; des meubles divers illustrent son appétence pour les objets d'art les plus raffinés. Deux fauteuils prêtés par le Louvre rappellent qu'il fut l'un des premiers à céder à la mode des cabinets turcs. Mais les sections dédiées à sa passion pour l'architecture sont les plus édifiantes. En 1777, l'année où il achète Maisons, conçu par Mansart, le prince fait aussi édifier le pavillon de Bagatelle et amorce le démantèlement du Château-Neuf de Saint-Germain-en-Laye que Louis XVI vient de lui offrir. Gigantesque, son projet de reconstruction n'aboutira pas, pas plus que ce quartier de la Nouvelle-Amérique dont il espérait doter Paris. « Dans les années 1781-1789, le comte d'Artois a une ambition démesurée, totalement déconnectée de ses capacités financières et des possibilités techniques de l'époque », relève Benoît Delcourte, l'un des commissaires. Perspective intéressante sur la psyché d'un personnage qui rêve d'édifices pharaoniques, alors qu'un désastre s'annonce… **S. G.**

Le comte d'Artois, prince et mécène, château de Maisons, Maisons-Laffitte (78), jusqu'au 2 mars. www.chateau-maisons.fr

Une existence à grands traits

Il y a deux mille ans, la civilisation Nazca traçait d'immenses géoglyphes dans le désert péruvien. En 1941, une jeune mathématicienne allemande les révèle au monde. Un premier film d'une beauté fascinante, signé Damien Dorsaz.



DANIELA TALAVERA/OCTOPOLIS/27FILMS/SP

Hauteur de vues Voici, à travers les yeux de Maria Reiche, l'histoire d'un mystérieux site archéologique mais aussi le récit d'une vie en quête de sens dans un monde menacé.

Le récit, qui n'est ni un biopic, ni un compte rendu historique, raconte l'incroyable aventure humaine de Maria Reiche (1903-1998) qui a fui l'Allemagne gangrenée par la folie nazie dans les années 1930. La jeune femme mène une vie paisible à Lima avec son amante, à une époque où l'homosexualité reste un tabou. Au cours d'une soirée mondaine, elle rencontre l'archéologue français Paul d'Harcourt qui l'engage pour la traduction du journal de son prédécesseur. En acceptant d'accompagner le scientifique dans le sud du Pérou, Maria ne se doute pas que ce nouveau travail va transformer sa vie.

Sur place, dès les premières journées de travail, elle découvre une région semi-désertique située entre la cordillère des Andes et l'océan Pacifique. Elle arpente sans répit, à l'aide d'une échelle et de quelques outils, ces terres arides, balayées par le vent et le sable, sous une chaleur étouffante. Son acharnement amuse l'archéologue qui ne la prend pas au sérieux. Mais la mathématicienne s'acharne. Son obstination pour retrouver le tracé des figures géantes dessinées à même le sol frôle la folie. Il n'y a plus de place pour personne dans sa vie. Les images sont d'une beauté inouïe. L'immensité des plateaux qu'elle sillonne et la puissance mystique des lieux sont spectaculaires. Persuadée d'avoir découvert un trésor, elle s'investit corps et âme. Sa quête est à la fois scientifique et existentielle. Chaque expédition, chaque exploration est traitée comme un reflet de son cheminement intérieur. Comprendre et interpréter la fonction de ces lignes devient la seule voie pour donner du sens à sa vie.

Lady Nazca est le premier long-métrage du comédien suisse Damien Dorsaz. Un film spirituel, écologique, qui nous interroge sur la relation entre l'homme et la planète, sur le sens à donner à sa vie. La genèse du projet remonte à 1996, quand le réalisateur retrouve Maria Reiche à Nazca, peu avant son décès à Lima. Une rencontre déterminante, qui le conduit à concevoir dans un premier temps un documentaire fondé sur les archives personnelles de la chercheuse, avant d'en transformer le contenu en un long-métrage de fiction librement inspiré de sa vie. La mise en scène épurée, la découverte de ce lieu magique, l'interprétation remarquable de la comédienne allemande Devrim Lingnau font de ce joli film un vibrant plaidoyer pour la sauvegarde de la nature, l'humilité des hommes et la fragilité de la planète. **YETTY HAGENDORF**

Lady Nazca, film de Damien Dorsaz (99 min), avec Devrim Lingnau, Olivia Ross, Guillaume Gallienne, Amaranta Kun... Sortie le 10 décembre.

Avant Mère Teresa…



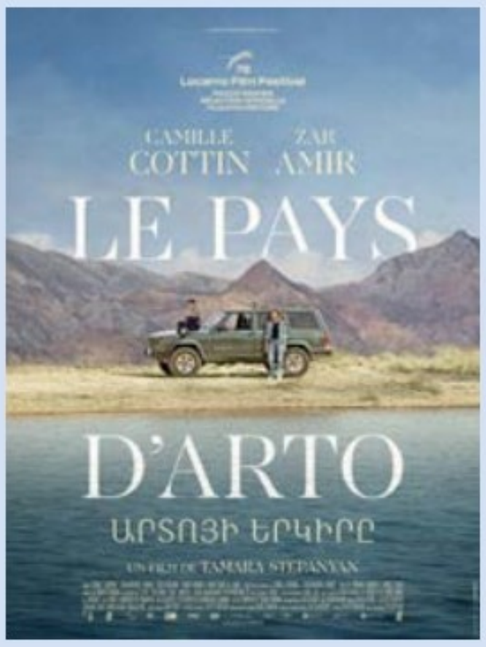
NOUR FILMS/ENTRE CHIEN ET LOUP/SP

Loin des clichés, la réalisatrice albanaise Teona Strugar Mitevska brosse un portrait passionnant mais contrasté de Mère Teresa (1910-1997), sans effacer la figure de bonté véhiculée pendant des décennies. Concentré sur sept jours, le film se déroule à Calcutta en 1948, peu avant la création des Missionnaires de la Charité. La religieuse rêve de fonder une nouvelle congrégation pour apporter de l'aide aux bidonvilles de Calcutta. Quand le film commence, sœur Teresa vient d'envoyer sa demande au pape Pie XII. La réalisatrice a rencontré les quatre dernières religieuses encore vivantes ayant accompagné Mère Teresa. Leurs passionnants témoignages ont nourri plusieurs scènes, qui révèlent la personnalité méconnue de Mère Teresa, canonisée en 2016 : son autorité intransigeante, sa révulsion face à l'avortement ou son acharnement à se défaire de l'autorité masculine. Un film audacieux, incarné avec brio par Noomi Rapace. Y. H.

Teresa, film de Teona Strugar Mitevska (103 min), avec Noomi Rapace, Sylvia Hoeks, Nikola Ristanovski… En salle depuis le 3 décembre.

Le mort de la guerre oubliée

Sur un sujet peu traité au cinéma, le conflit du Haut-Karabakh, Tamara Stepanyan signe un film bouleversant, porté avec sensibilité par deux actrices époustouflantes : Camille Cottin et Zar Amir Ebrahimi. Arto, le héros du film, est mort et c'est pour régulariser son décès que Céline, sa femme, se rend en Arménie. Un pays qu'elle ne connaît pas et qui va la bouleverser car son mari lui a menti. Il a fait la guerre. Cette sale guerre qui a détruit le Haut-Karabakh, envahi par l'Azerbaïdjan en 2023, et contraint à l'exode forcé près de 120 000 Arméniens. Céline plonge dans un passé douloureux à la recherche du fantôme d'Arto. La force du film réside dans sa trame narrative, sublimée par la rencontre entre Céline la Française et Arsiné l'Arménienne. La première est parisienne et veut comprendre l'Arménie. La seconde protège sa terre et incarne la résistance. Il y a entre elles quelque chose d'indicible et de sublime. Ensemble, elles entament un voyage à travers le pays, qui permettra à l'une de dépasser la douleur de la perte d'un être aimé, à l'autre d'en sortir grandie. La réalisatrice entremêle mémoire, deuil et résilience dans une dynamique proche du thriller psychologique pour évoquer les traumatismes de ce conflit. **Y. H.**



Le Pays d'Arto, film de Tamara Stepanyan (104 min), avec Camille Cottin, Zar Amir Ebrahimi, Denis Lavant…
Sortie le 31 décembre.



VICTOR JUCA/SP

Recife, faux nid d'espions

Une voiture s'arrête dans une station-service, un cadavre gît à proximité dans l'indifférence, ignoré de tous depuis plusieurs jours. Au volant de sa voiture, l'homme fait le plein d'essence et se dirige vers Recife où il espère reprendre contact avec son fils. Le personnage porte un lourd passé et semble avoir une mission à accomplir alors que la capitale de l'État de Pernambouc célèbre le carnaval. Nous sommes au Brésil en 1977, en pleine dictature. Le film, empreint de séquences fantastiques ou cauchemardesques, laisse découvrir le destin d'un homme traqué. Le labyrinthe qu'il traverse fait écho au chaos des années 1970. Récompensé cette année à Cannes par le Prix de la mise en scène et le Prix d'interprétation masculine décerné à Wagner Moura, le récit multiplie les fausses pistes et joue sur la mémoire. Le héros est un homme comme un autre, victime d'un système politique autoritaire et meurtrier. L'image est là pour dénoncer, comme le ferait un manifeste politique. Thriller méditatif, poétique, film de mémoire, *L'Agent secret* balaye les conventions et entraîne le spectateur dans un drame social intelligent et efficace. Y. H.

L'Agent secret, film de Kleber Mendonça Filho (160 min), avec Wagner Moura, Gabriel Leone, Maria Fernanda Candido. Sortie le 17 décembre.



DIAPHANA FILMS/SP

Cinéma

Violence masculine et amours interdites

Magnifiques portraits de deux femmes liées par un terrible secret, *La Condition* stigmatise l'hypocrisie de la bourgeoisie française en 1908 *(photo)*. Dans une maison cossue du Cher, André, le notaire, partage son quotidien entre une mère acariâtre et Victoire, épousée cinq ans plus tôt à la faveur d'un mariage arrangé. Leur union bat de l'aile. L'absence d'enfant fait peser sur l'épouse un soupçon de stérilité et la contraint à accomplir avec aversion son devoir conjugal. À leur service, Céleste, une fille douce et généreuse, subit en silence les assauts répétés du notaire. «André viole sa bonne, viole aussi sa femme, mais passe son temps à se raconter une autre histoire», explique le réalisateur Jérôme Bonnell. «Un violeur, c'est parfois un type sympathique, sensible, drôle, poli, qui aime ses parents et ses enfants», ajoute-t-il. Quand Céleste tombe enceinte, sa grossesse devient un enjeu pour le couple, qui décide d'adopter l'enfant. Mais rien ne se passe comme prévu. La relation qui naît entre les deux femmes est plus forte que tout, plus puissante que la morale ; elle transgresse les conventions. Librement adapté du livre *Amours* de Léonor de Récondo (2015), le film de Jérôme Bonnell – et ses excellents comédiens, Emmanuelle Devos, Swann Arlaud, Galatéa Bellugi, Louise Chevillotte – est une chronique sociale mettant en lumière la puissance des notables, lesquels exercent sans vergogne le droit de cuissage dans les familles aisées du siècle passé. **Y. H.**

La Condition, film de Jérôme Bonnell (103 min). Sortie 10 décembre.

Télévision

L'Égypte redécouverte

Des démonstrations de courage, de la détermination, du travail acharné, mais aussi de la cupidité, des pillages, des rivalités entre grandes puissances européennes… Au XIXe siècle, l'exploration des trésors de l'Égypte fut une sacrée épopée que ce docufiction, incarné par Bruno Solo, retrace avec modernité à l'aide de convaincantes reconstitutions 3D. Mettant nos pas dans ceux de Vivant Denon, Monge, Champollion, Belzoni, Lepsius ou Mariette, il sait restituer l'excitation de l'aventure et la mettre à la portée d'un public familial, autorisant, de ce fait, les plus jeunes à tenir tête au marchand de sable. S. G.

Nil était une fois. Les aventuriers de l'Égypte antique, docufiction de Sigrid Clément (6 x 52 min), sur France 5 les 18 et 25 décembre et le 1er janvier à 21 h 10.

Télévision

Récits d'outre-tombe

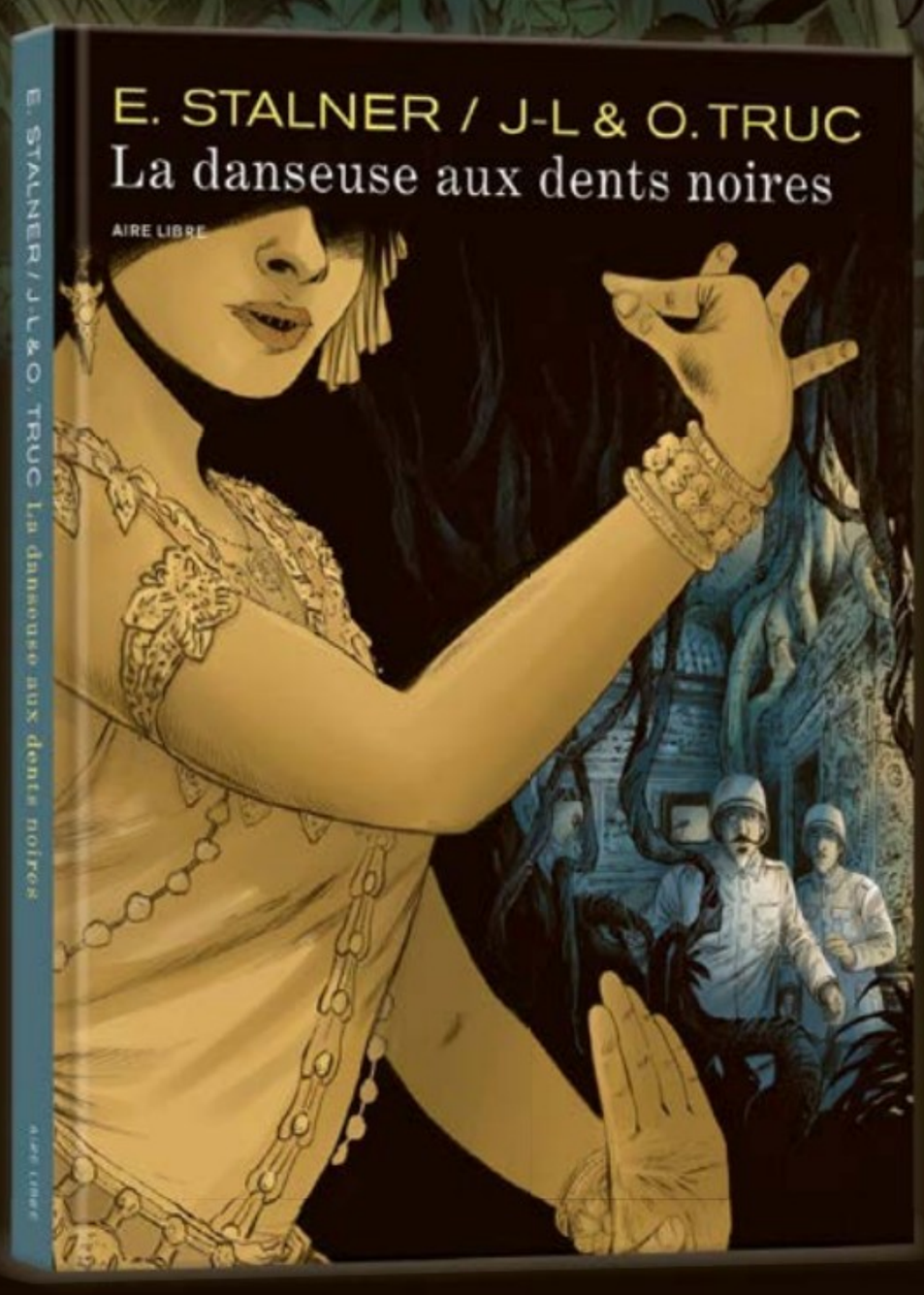


USHMM ET YAD VASHEM COLLECTION SHOAH DE CLAUDE LANZMANN/SP

Il a fallu douze ans à Claude Lanzmann pour réaliser son film hors norme. Douze ans à courir le monde pour interroger les témoins de l'extermination des Juifs d'Europe, à douter de sa capacité à financer son travail, à ruser pour recueillir la parole des bourreaux et, enfin, parvenir à restituer une réalité pour laquelle il n'avait « que le néant », personne n'ayant jamais survécu aux chambres à gaz. Quarante ans après la sortie de *Shoah*, Guillaume Ribot fait, à son tour, (brillante) œuvre de transmission en levant le voile sur sa fabrication. Il s'appuie à cet effet sur des extraits du livre de mémoires de Lanzmann et sur 220 heures de rushes qui, bien que non retenus au montage, disent la matière inestimable rassemblée par le réalisateur. En se focalisant sur un tournage jalonné d'obstacles, Ribot fait comprendre la gageure de vouloir témoigner d'un génocide par l'image et les ressorts d'un homme qui a soulevé des montagnes au nom d'une certitude : il n'avait pas d'autre choix. S. G.

***Je n'avais que le néant : Shoah* par Lanzmann,** documentaire de Guillaume Ribot (91 min), jusqu'au 25 mai sur arte.tv

Une intrigue captivante dans les arcanes du pouvoir cambodgien !



E. Stalner - O. & J-L. Truc © Dupuis, 2025.

Paris, 1912.
Le gouvernement français confie au professeur Truc une mission cruciale : redonner la vue au roi Sisowath et assurer la stabilité du protectorat français au Cambodge. Il devra déjouer les complots et gagner la confiance de la mystérieuse Simala, la danseuse favorite du roi…

S'appuyant sur les mémoires de leur arrière-grand-père, **Jean-Laurent** et **Olivier Truc** livrent un récit romanesque, dessiné avec brio par **Éric Stalner**.

DISPONIBLE AU RAYON BD

AIRE LIBRE

EN PARTENARIAT AVEC HISTORIA

La Belle Époque s'affiche grand format

Les années 1890-1914 voient, avec Toulouse-Lautrec, Steinlen, Mucha et d'autres, l'âge d'or de l'affiche. Un somptueux coffret leur rend hommage.

Ces illustrations d'un autre temps ont forcément imprimé sur votre rétine leurs contrastes chatoyants, tant elles ont marqué l'imaginaire collectif. L'affiche, omniprésente à chaque coin de rue, vantant le dernier spectacle à la mode, les mérites d'un papier à cigarettes ou la saveur d'une liqueur connaît, dans la dernière décennie du XIXe siècle, un développement si important qu'elle devient un objet de collection à part entière, emblématique de l'art de la Belle Époque, comme l'appellent les mélancoliques après la Première Guerre mondiale. Un temps de paix où les artistes laissèrent libre cours à leur créativité: la palette de couleurs, riche et intense, comme l'inflexion de leurs lignes courbes inspirées par la nature insufflent une esthétique toute reconnaissable. Certains saisissent alors, déjà, la valeur patrimoniale de ces feuilles fragiles. C'est ainsi qu'à partir de décembre 1895 et jusqu'en novembre 1900, la très respectable imprimerie Chaix, qui a l'exclusivité des impressions de Jules Chéret, s'attelle à une grande entreprise en livrant chaque mois, pour 2,50 francs, une publication «contenant la reproduction en couleurs des plus belles affiches illustrées des grands artistes, français et étrangers». Soit quatre affiches au format











Volume 1

1895-1896

Pl. 1
Jules Chéret, *Papier à cigarettes Job*, 1895
Lithographie en couleurs, 90,5 × 67,5 cm, Paris, imprimerie Chaix [ateliers Chéret].

Pl. 2
Henri de Toulouse-Lautrec, *Divan Japonais*, 1893
Lithographie en couleurs, 80,8 × 62,8 cm, Paris, imprimerie Edward Ancourt.

Pl. 3
Jules Mendes Price, *Daly's Theatre. An Artist's Model*, 1895
Lithographie en couleurs, 49,5 × 30,2 cm, Paris, imprimerie Paul Dupont.

Pl. 4
Dudley Hardy, *A Gaiety Girl*, 1894
Lithographie en couleurs, 76 × 52 cm, Londres, imprimerie Waterlow and Sons Ltd.

Volume 1 — 1895-1896 15

Pl. 26
Pierre Bonnard, *La Revue blanche*, 1894
Lithographie en couleurs, 80 × 60 cm, Paris, imprimerie Edward Ancourt.



Pl. 29
Gaston Noury, *Pour les Pauvres de France et de Russie*, 1892
Lithographie en couleurs, 135 × 99 cm, Paris, imprimerie Hérold & Cie.



Pl. 42
Henri Meunier, *Concerts Ysaye*, 1895
Lithographie en couleurs, 193 × 89,5 cm, Bruxelles – Lille – Paris, lithographies J.-E. Goossens.



Pl. 41
Jules Chéret, *Musée Grévin. Fantasmagorie. Théâtre Optique de E. Reynaud*, 1892
Lithographie en couleurs, 113 × 84 cm, Paris, imprimerie Chaix [ateliers Chéret].



Pl. 43
Eugène Grasset, *Librairie romantique*, 1887
Lithographie en couleurs, 130,2 × 87,9 cm, Paris, imprimerie J. Rougeard.



Pl. 43
Adolphe Willette, *Pernod du Cacao Van Houten*, 1893
Lithographie en couleurs, 193 × 68 cm, Paris, lithographies Bellend & Cie.



Pl. 44
William Carqueville, *Lippincott's May*, 1895
Lithographie en couleurs, 48 × 32,5 cm, s. l. n. n.

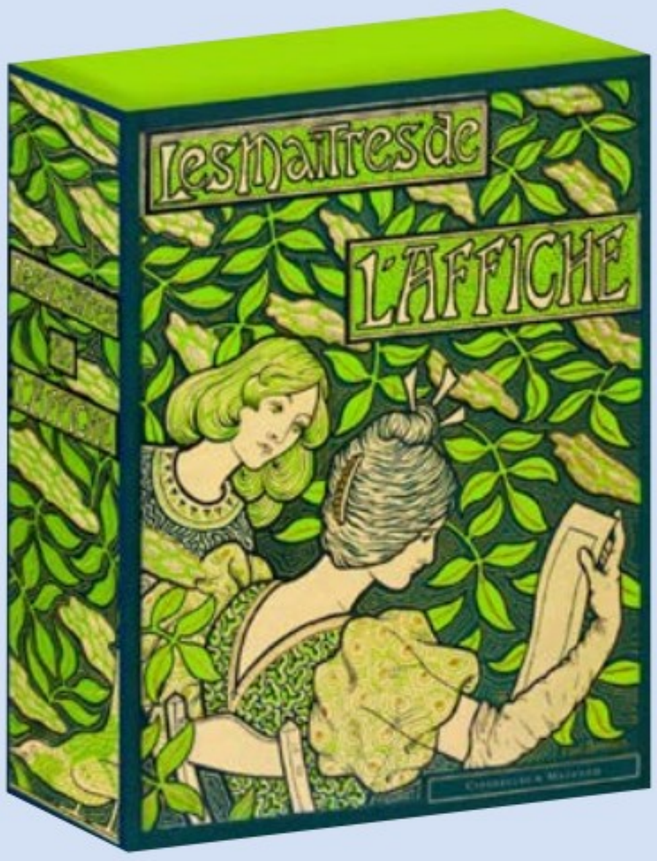
40x29 cm, parfois accompagnées d'une planche spéciale. Au sommaire du premier numéro se distinguent Jules Chéret, bien évidemment, mais aussi Henri de Toulouse-Lautrec comme les Anglais Dudley Hardy et Julius Mendes Price.

« Rêve » et « fantaisie »

Roger Marx, critique et inspecteur des Beaux-Arts, ardent défenseur de l'art de l'affiche, donne le ton dans sa préface : « Chez nous, à l'étranger aussi, la chromolithographie murale a sollicité, sans distinction d'école, les meilleurs artistes, ceux qui possèdent par instinct la vocation décorative, puis les ironistes et les mystiques, tous les poètes de la fantaisie et du rêve. » Il évoquera même l'idée de la création d'un musée. L'objectif est d'établir une sélection française et internationale des meilleurs affichistes, dont 97 artistes se voient reproduits dans ces pages. Mais choisir, c'est renoncer : certains lecteurs s'étonneront peut-être de l'absence de certaines représentations phares comme la publicité de la « Tournée du Chat noir de Rodolphe Salis » par Steinlen, mais il s'agit avant tout d'un parti pris éditorial, à un moment donné, mêlant célébrités du genre (Toulouse-Lautrec, Grasset, Steinlen ou Mucha) et autres artistes moins connus.

Les éditions Citadelles & Mazenod et Nicholas-Henri Zmelty, historien de l'image imprimée et de la peinture en France entre la fin du XIXe siècle et la Grande Guerre, ont collaboré pour créer cet impressionnant coffret en deux volumes, l'un reproduisant en fac-similé grand format la série complète des *Maîtres de l'affiche* (256 images lithographiées), l'autre constituant son pendant explicatif sous la forme de notices.

La genèse de ce « Panthéon de l'affiche », les raisons qui présidèrent aux choix éditoriaux sont très bien recontextualisés. Toutefois, la vraie délectation vient de l'image et de la déambulation parmi cette succession d'affiches évocatrices d'un monde disparu, au travers des attitudes des élégantes corsetées ou des figures enjouées nous invitant à assister à une représentation théâtrale, à emprunter les Chemins de fer de l'Ouest ou à nous procurer de la Saxoléine, huile de pétrole pour l'éclairage. La quintessence d'une époque, résumée dans cet indispensable pour les amateurs de publicités anciennes.

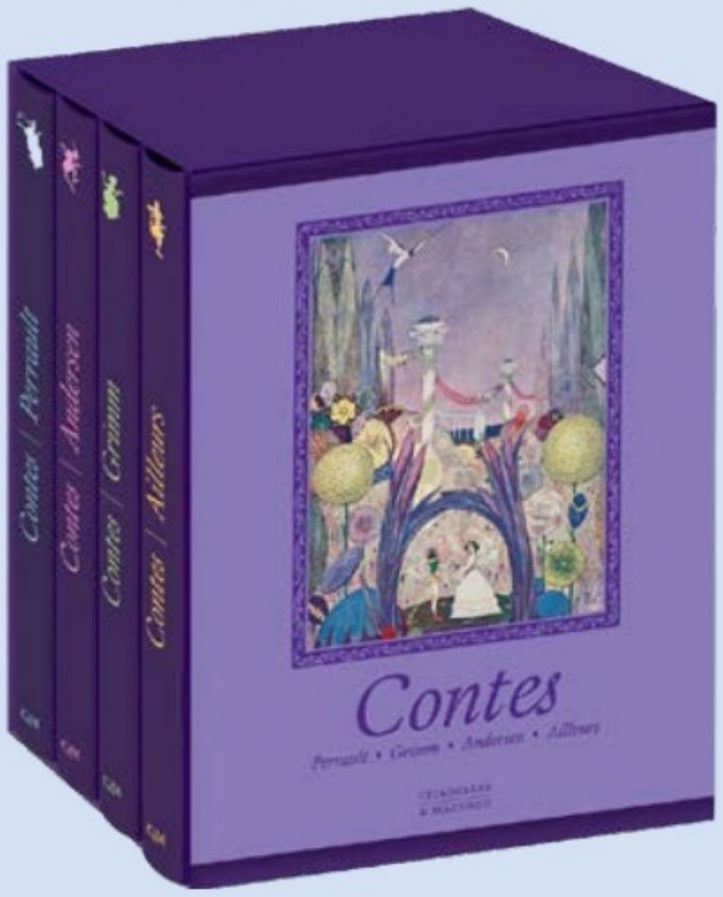


MATHILDE SAMBRE

Les Maîtres de l'affiche, de Nicholas-Henri Zmelty (Citadelles & Mazenod, 304 p., 245 €).

Le conte est bon

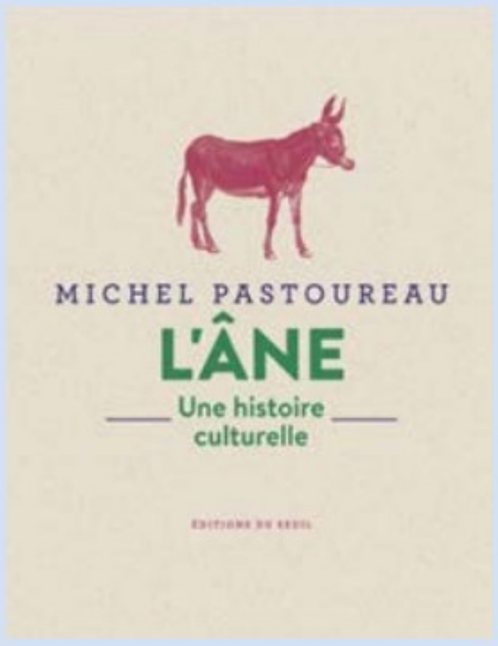
Les contes de fées ne se réduisent pas à l'œuvre édulcorée, bien qu'iconique, de Disney. *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *La Petite Sirène* sont des récits séculaires, où la morale n'est d'ailleurs pas toujours celle que l'on croit. Ce magnifique coffret en quatre tomes reprend près de soixante contes des plus grands auteurs du genre : Charles Perrault, les frères Grimm, Hans Christian Andersen, mais aussi des fables orientales, indiennes ou nordiques. Ces histoires sont accompagnées des illustrations, puisées dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France et de la British Library, d'extraordinaires dessinateurs du début du XXe siècle, parmi lesquels Harry Clarke, Edmond Dulac ou Arthur Rackham. L'ensemble est de toute beauté, et l'on se replonge dans ces contes parfois bouleversants comme en soi-même. Hypnotisant. M. S.



Contes. Perrault. Grimm. Andersen. Ailleurs (Citadelles & Mazenod, 764 p. 149 €).

Michel Pastoureau, le meilleur avocat de l'âne

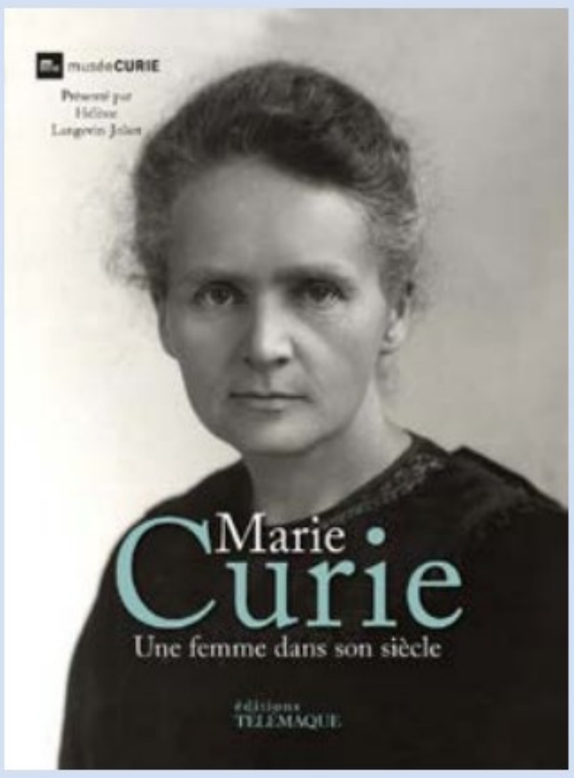
Le bestiaire de Michel Pastoureau n'aura bientôt plus rien à envier à celui de La Fontaine ! Après l'ours, le loup, le taureau, le corbeau ou encore la baleine, le spécialiste des couleurs et des symboles explore l'histoire culturelle millénaire de l'âne, ce cousin mal-aimé du cheval, souvent synonyme de bêtise et de lenteur. De l'animal antique domestiqué à l'emblème du parti démocrate américain, en passant par la bête honnie du Moyen Âge et la figure des contes de fées, il lui rend en quelque sorte justice, avec érudition et esprit. Toujours remarquable. M. S.



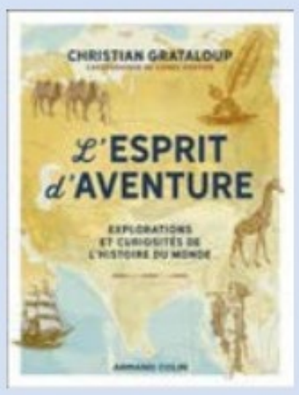
L'Âne, une histoire culturelle, de Michel Pastoureau (Éditions du Seuil, 160 p., 22,90 €).

Marie Curie, irradiante et inspirante

« Premier principe : ne se laisser abattre ni par les êtres ni par les événements. » En 1886, Maria Skłodowska, étudiante polonaise âgée de 19 ans, n'est pas encore Marie Curie, mais elle possède déjà cette détermination qui marquera l'Histoire. La jeune femme arrive en 1891 à Paris, bien décidée à se consacrer à la science. Son parcours est connu de tous : les essais en laboratoire, le duo iconique avec son époux Pierre Curie, la découverte du polonium et du radium, la mise au point de la radiologie, la reconnaissance internationale, jusqu'à la panthéonisation. Mais ce qu'apporte cette biographie rééditée et préfacée par sa petite-fille Hélène Langevin-Joliot, c'est un regard intime, nourri par les archives, les photographies ou la correspondance, donnant corps aux facettes insoupçonnées de l'illustre chimiste admirée d'Einstein : l'adolescente résolue, la visionnaire, l'amoureuse, la mère… On se laisse surprendre au fil des pages par la modernité de Marie Curie, elle qui expérimentait encore et toujours, à la fin de sa vie, les doigts usés par le radium. Un héritage inspirant, qu'explore ce passionnant ouvrage publié avec le soutien du musée Curie. M. S.



Marie Curie : une femme dans son siècle, de Marion Augustin (Télémaque, 240 p., 25,90 €).



Curieux humains

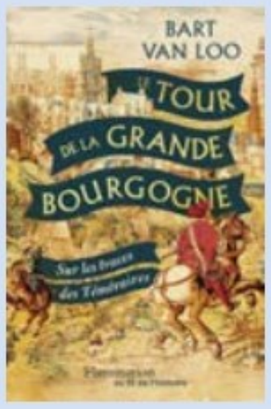
Le point commun entre Alexandre le Grand, l'Exposition universelle de 1900 et l'apparition de l'ananas en Europe ? L'esprit d'aventure, à n'en pas douter ! Celui qui anime l'homme à toujours dépasser les limites. Christian Grataloup, spécialiste en géohistoire, le démontre, mêlant anthropologie, petite et grande histoire du monde. Plus de vingt-cinq chapitres, enrichis d'une cartographie édifiante et d'une iconographie dynamique, pour comprendre des sujets qui font encore parfois écho à l'actualité. M. S.

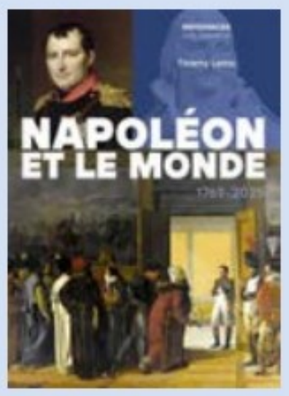
L'Esprit d'aventure, de Christian Grataloup, illustr. de Lionel Portier (Armand Colin, 184 p., 26,90 €).

Dans les pas d'une dynastie

Après *Les Téméraires* (2020), consacré aux ducs de Bourgogne et vendu à 400 000 exemplaires, l'auteur nous convie à un pèlerinage sur les lieux fréquentés par cette dynastie brillante et belliqueuse. De Gand à Paris, de La Haye à Dijon, au détour d'une ruelle ou dans la crypte d'une église, aucun vestige ne semble avoir échappé à l'œil avisé de ce passionné. Une immersion narrative et artistique admirable, qui ne donne qu'une envie, prendre la route et (re) découvrir le patrimoine de ces contrées historiques. M. S.

Le Tour de la Grande Bourgogne : sur les traces des Téméraires, de Bart Van Loo (Flammarion, 800 p., 35 €).





L'Empereur… king size

« Vivant, il a manqué le monde ; mort, il le possède », a écrit Chateaubriand. C'est autour de cette citation que Thierry Lentz, historien et directeur de la fondation Napoléon, a articulé le plan de cet ouvrage de référence. L'Empereur y est raconté par le prisme de la géopolitique mondiale qui le voit naître, briller puis basculer. Sur terre et sur mer, de la Corse à l'Égypte, des États-Unis à la Russie, entre gloires et désillusions fatales, sont décryptées les facettes du règne de celui qui se voulait le successeur de Charlemagne. M. S.

Napoléon et le monde (1769-2025), de Thierry Lentz (Belin, coll. « Références », 560 p., 42 €).

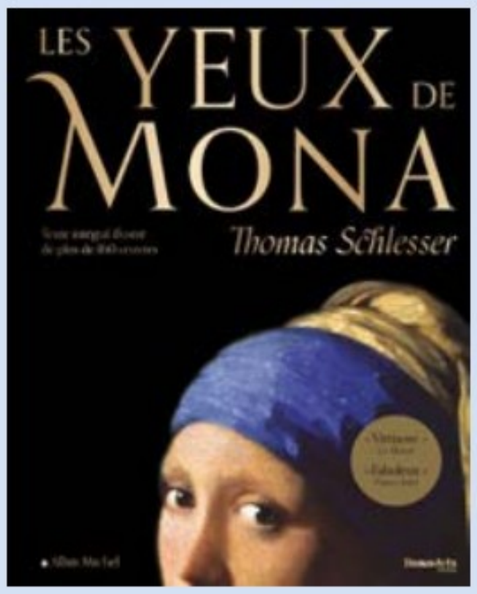
Nazisme, le choc des schémas

Une image vaut souvent mieux que mille mots, et c'est là tout le principe de l'infographie. Cette publication applique le procédé à l'histoire du nazisme et montre par des graphiques, cartes et schémas, selon un découpage chronologique et en appoint des textes, la montée en puissance de la dictature, les axes de sa domination et l'ampleur de ses crimes. L'organisation de la mainmise idéologique sur la population est particulièrement bien mise en exergue. Un véritable outil de compréhension. M. S.

Infographie du nazisme, de Marie Moutier-Bitan et Nicolas Guillerat (Passés Composés, 130 p., 29 €).



Mona et la beauté du monde



Alors que Mona, 10 ans, risque de perdre la vue à tout jamais, son grand-père prend en main le « suivi psychologique » de la petite fille, inventant des séances chez le « Dr Botticelli ». Il s'est donné, en fait, un an pour lui montrer tous les mercredis, au travers d'œuvres d'art insignes, tout « ce qu'il y a de beau sur terre ». Au Louvre, à Orsay, à Beaubourg se déroulent ainsi cinquante-deux leçons de vie, comme autant de dialogues entre deux générations échangeant leurs regards autour du sourire de la *Joconde*, du clair-obscur d'un autoportrait de Rembrandt ou de la transe chromatique d'un Jackson Pollock. Ce best-seller, paru en 2024 et vendu dans le monde à plus de 600 000 exemplaires, renaît sous la forme d'un beau livre, où les œuvres reproduites en pleine page viennent parfaitement compléter la prose du roman. Sublime. M. S.

Les Yeux de Mona, de Thomas Schlesser (Albin Michel, 352 p., 49 €).

Paléo, boulot, dodo, un jour en Préhistoire



« Le jour se lève sur le campement. Le soleil apparaît derrière la colline, la journée promet d'être radieuse. » Nous sommes entre – 18 000 et – 16 000 avant notre ère, durant le Tardiglaciaire. La préhistorienne Sophie A. de Beaune a imaginé, sur la base des sources scientifiques et archéologiques, le récit d'une journée dans un campement du Paléolithique supérieur. Nourriture, chauffage, chasse, vêtements, ornements, rites funéraires, danses… 50 artefacts, du silex à la flûte en os, révèlent, avec une brillante simplicité, comment l'on vivait il y a 20 000 ans environ. Une immersion en Préhistoire remarquable. M. S.

Une journée au temps de la Préhistoire, de Sophie de Beaune (Éditions Eyrolles, 176 p., 22,90 €).

Des paddocks aux podiums, des chicanes aux champions

Captiver une lectrice rétive à toute forme de sport automobile, il fallait le faire, mais c'est le pari remporté haut la main par cet ouvrage rendant hommage à soixante-quinze ans de grands prix de Formule 1. Comment ? Par une conception graphique colorée aux accents délicieusement vintage, un sommaire efficace, des témoignages poignants, mais surtout par une sélection photographique absolument renversante, témoignant de la joie, du doute, de la concentration de ces pilotes exceptionnels et « habités », rompus au risque permanent. C'est aussi une époque ressuscitée, celle de l'argentique, où les photographes actionnaient leur appareil sans certitude du résultat, pour découvrir au retour de la course seulement, sur la table lumineuse, qu'ils avaient su saisir le moment d'exception, la tension de l'exploit, l'alignement parfait, la vitesse de l'engin enfin immortalisée. Saisissant. M. S.







Grands Prix – 75 ans de Formule 1, préface de sir Jackie Stewart (Éditions Place des Victoires, 300 p., 59 €).

Des James Bond, en mieux et en vrai !

Retracer l'histoire de l'espionnage de l'Antiquité à nos jours, et à l'échelle mondiale, c'est la mission impossible mais réussie que propose cette somme…

Des agents d'information – ou de désinformation –, il y en a toujours eu, depuis ceux infiltrés par les Hittites pour tromper Ramsès II sur leur progression avant la bataille de Qadesh, en 1274 av. J.-C. Qui sont-ils? Quelles missions leur sont assignées? Et quel a été leur impact, si tant est qu'il soit objectivement mesurable, s'agissant d'activités dont l'essence est l'occulte?

C'est à ces questions qu'entreprend de répondre cette somme à l'écriture parfois revêche et contournée, à l'image de son sujet, dans une teinte plus proche du grisâtre mais crédible *Bureau des légendes* que du bariolé improbable des James Bond, mais qui vaut qu'on s'y accroche, tant son parti pris d'exhaustivité s'avère tenu, et sur la longue durée.

L'*intelligence* d'abord

On y comprend combien *intelligence*, en anglais, a le double sens d'une information particulière et d'une qualité de l'esprit humain et, comme telle, délicieusement imaginative et faillible. On y vérifie, à la suite de Michael Warner, de l'université de Yale, ce paradoxe que le «renseignement

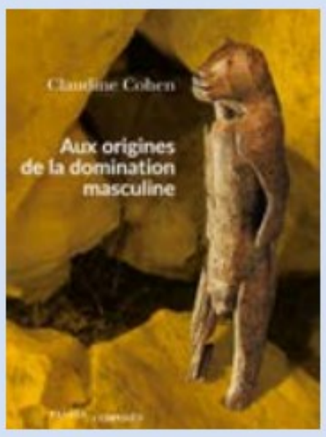


est une activité publique secrète pour comprendre ou influencer des entités étrangères». Et on peut y constater combien les États ont oscillé entre primat donné à la sécurité externe (privilégiée à l'époque préindustrielle) ou interne (l'empire napoléonien, mais dans un système dilaté aux dimensions d'un continent), quand ils ne conciliaient pas les deux, la paranoïaque URSS ayant accompli des prouesses en la matière.

Bien sûr, on ploie sous les sigles remplissant des organigrammes de plus en plus complexes, surtout à partir de la Première Guerre mondiale, privilégiée comme la matrice du renseignement moderne bien davantage que la Seconde, qui n'a droit qu'à un chapitre relativement court, mais synthétique. Mais on ressort confortablement engourdi d'un carrousel de barbouzes qui donne envie de dire encore une fois: «Espion, lève-toi»! LAURENT AVEZOU

L'Essor du renseignement moderne: une histoire mondiale de l'espionnage, de Sébastien-Yves Laurent et Peter Jackson, avec Boris Delagenière (Nouveau Monde éditions, ministère des Armées, 471 p., 26,90 €).

Les sources du mâle



Claudine Cohen démontre que la domination masculine est un phénomène social, conséquence de changements majeurs : la station verticale masquant les organes sexuels, la perte des signes de l'œstrus, qui rend la femme « disponible » en permanence, entraînant la méfiance des hommes. Si, au Paléolithique, les deux sexes semblent complémentaires, la sédentarisation au Néolithique confina les femmes dans la sphère domestique. Durant l'âge du bronze, la société guerrière entraîna l'institutionnalisation du patriarcat. L'autrice reste cependant optimiste : puisque la domination masculine est une construction sociale, elle est réversible. ROMAIN PIGEAUD

Aux origines de la domination masculine, de Claudine Cohen (Passés/Composés, 256 p., 20 €).

Elfes, gnomes et père Noël



Hiver 1920, Oxford. Avec fébrilité, John T., 3 ans, découvre l'enveloppe saupoudrée de neige adressée du pôle Nord par… le père Noël ! L'écriture tremblotante, accompagnée d'un délicat dessin, rassure l'enfant sur la livraison de jouets à venir. Mais ce tracé délié aux larges hampes ne rappellerait-il pas une autre graphie ? Elfique peut-être ? Rien n'est moins sûr, car ce papa imitant le père Noël, soucieux (vingt ans durant !) de faire rêver sa progéniture, n'est autre que J.R.R. Tolkien, l'inventeur du *Seigneur des anneaux*. Cette édition enrichie de quinze lettres jusqu'alors inédites en français, peuplées non pas de hobbits, mais d'ours, d'elfes, de gnomes rouges et de gobelins, ravira les fans de l'auteur. Un merveilleux cadeau de Noël. M. S.

Lettres du père Noël, de J.R.R. Tolkien (Pocket, 160 p., 10 €).

Sur le sentier de la guerre



6 novembre 1860. Dans un climat d'exaltation populaire, Abraham Lincoln devient le seizième président de l'histoire des États-Unis. La victoire du candidat du Parti républicain crée cependant une onde de choc dans le Sud et entraîne une levée de boucliers. Cinq mois plus tard, les graines de la rébellion sont semées. Onze États esclavagistes ont fait sécession et défient le gouvernement fédéral. Le bombardement de Fort Sumter, au large de Charleston, en Caroline du Sud, fait basculer le pays dans la guerre civile. Dans un style précis, fluide et imagé, Erik Larson nous fait revivre, à la manière d'un thriller, ces longues semaines d'angoisse, de coups tordus et de passions incontrôlées pour brosser le portrait d'une nation déchirée, en proie à la plus terrible épreuve de son existence. Une lecture captivante. FARID AMEUR

Un rêve de feu, d'Erik Larson (Le Cherche Midi, 720 p. 26,50 €).

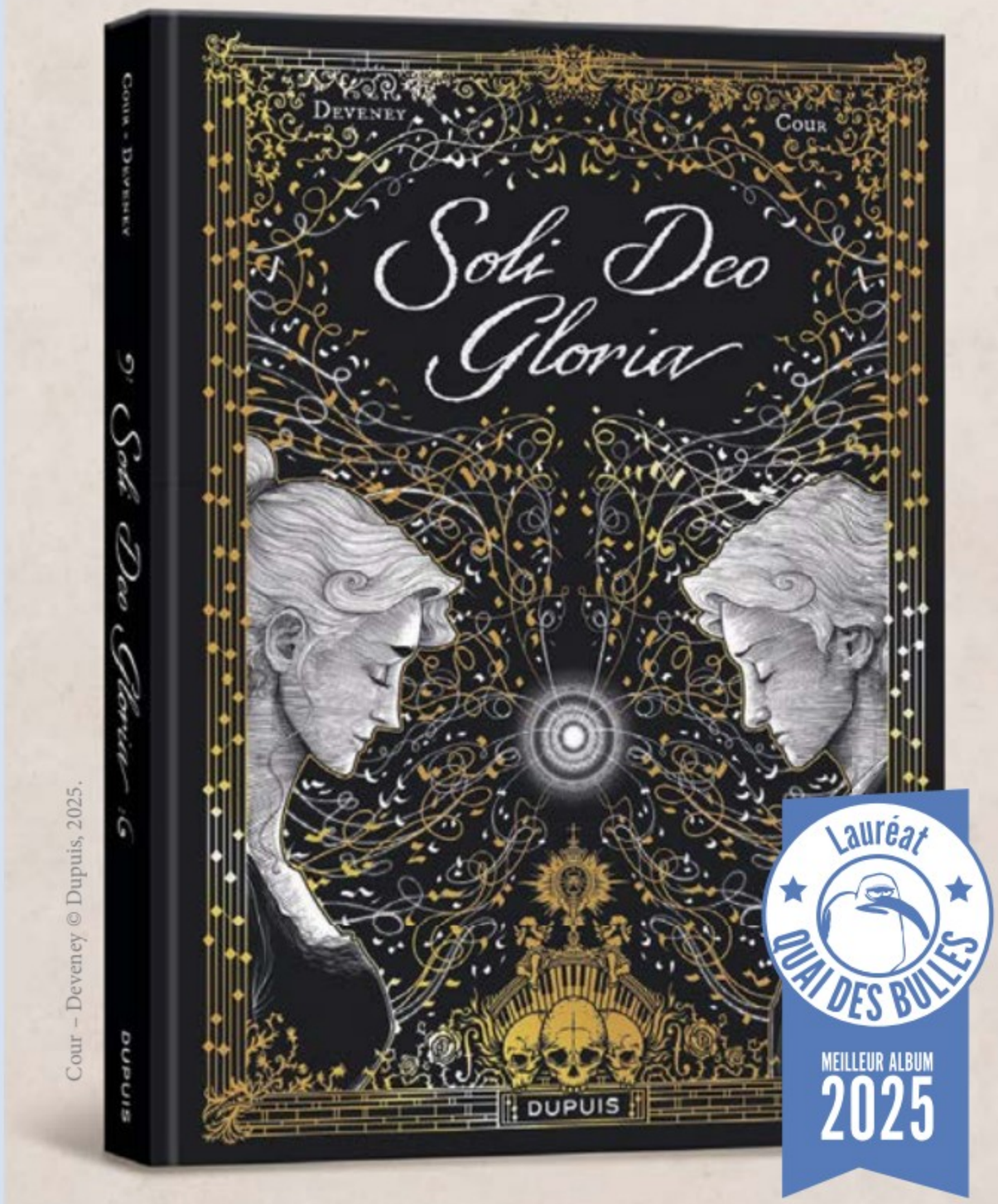
Catalina l'intrépide

Née en 1592 à Saint-Sébastien, en Espagne, et morte en 1650 à Cuetlaxtla, ville du sud-ouest du golfe du Mexique, Catalina, la « Monja Alférez », fait partie de ces personnages à cheval entre la réalité et la fiction. Ainsi aurait-elle quitté en pleine nuit le couvent dans lequel elle avait été enfermée pour s'enrôler ensuite sur un navire en partance pour l'Amérique espagnole, déguisée en homme !
Voici un départ dans la vie qui vaut tous les livres d'Alexandre Dumas. La suite est à l'avenant. Soldate au Chili durant la guerre d'Arauco, commerçante contrebandière, plusieurs fois condamnée à mort, voyageuse impénitente qui parcourt sans broncher les milliers de kilomètres séparant Nombre de Dios de Concepción, on assure qu'elle fut une duelliste au moins aussi redoutable que Cyrano de Bergerac, que le pape Urbain VII au vu de sa notoriété l'autorisa à porter des habits d'homme, et qu'elle finit sa vie en conducteur de mules à Veracruz ! Un regard iconoclaste sur le Siècle d'or espagnol. GÉRARD DE CORTANZE



Les Griffes de la forêt, de Gabriela Cabezón Cámara (Grasset, 272 p., 22 €).

Le roman graphique virtuose
COUP DE CŒUR
DES LIBRAIRES ET DE LA PRESSE



Disponible au rayon BD

« Prodigieux »
TTTT
Télérama

« Un bijou »
france inter

« Magistral »
LE FIGARO

« Sublime »
Le Monde

« Époustouflant »
Les Inrocks

« Splendide »
LES ARTS DESSINÉS

« Une ode à la musique »
arte

DUPUIS

Aztèques, convertis et franciscains

Attention, chef-d'œuvre ! Voici une BD remarquable qui retrace avec finesse le métissage en cours dans le Nouveau Monde, quelques années après la conquête.



La croix et les dieux Le dessin s'inspire des gravures sur bois occidentales et des dessins amérindiens du *Codex de Florence*.

Dans les années 1540, vingt ans après la conquête, que reste-t-il du monde aztèque, et plus généralement des cultures dites précolombiennes? La guerre, avec son cortège de massacres, ainsi que les épidémies ont décimé les sociétés indiennes. Par la croix et le feu, les Espagnols semblent alors en passe d'anéantir une culture millénaire, mais les choses sont cependant (et heureusement) plus subtiles. L'album prend en effet pour héros principal Bernardino de Sahagún, un fascinant franciscain, qui a réellement existé et à qui l'on doit la somme la plus achevée sur le monde aztèque. Venu apporter la foi aux «idolâtres» des Amériques, Sahagún est évidemment convaincu de la «supériorité de la civilisation chrétienne», mais il refuse de la leur inculquer par la force, et pour mieux les comprendre, il désire avant toute chose connaître la langue et la culture nahuatl. Le religieux se passionne à tel point pour ces questions qu'il passe, explique le scénariste Romain Bertrand, pour un «lointain précurseur de l'ethnographie moderne». Avec une équipe d'Indiens, il réalise cet extraordinaire codex aujourd'hui conservé à Florence (2446 pages illustrées!), qui inspire énormément l'album.

Les enfants d'abord !

Si Sahagún veut comprendre les indigènes, c'est pour mieux les convertir à la «vraie Foi», et ce projet de «conquête spirituelle» passe par les enfants. Les franciscains accueillent dans leurs couvents de jeunes garçons issus des grandes familles locales, tel cet Antonio Valeriano, qui fut sans doute le principal collaborateur de Sahagún. On leur apprend le latin, la culture classique, le catéchisme. C'est l'aventure de ce métissage culturel qui est mise en scène avec le jeune Antonio. Converti à la culture et à la religion des Européens, il part en compagnie de Sahagún à la découverte du «monde d'avant», qu'il appelle aussi *Anahuac*, le «Pays au bord de l'eau». Remarquable connaisseur de la colonisation européenne, Romain Bertrand réalise un scénario tout en finesse, évitant soigneusement caricatures et idées reçues. Son récit poétique est servi par le graphisme stupéfiant de Jean Dytar. Pour illustrer ce métissage de deux cultures si opposées, le dessinateur a en effet choisi de représenter le monde indien sous les couleurs d'un codex aztèque, et le monde européen, à la manière d'une gravure sur bois (en noir et blanc); mais, au fur et à mesure qu'avance le récit, les deux styles se métissent. La couverture, qui montre le petit Antonio cheminer sous un ciel où combattent un dieu aztèque et l'archange saint Michel, introduit à merveille cet album, l'un des plus intelligents et l'un des plus beaux parus ces dernières années, mais aussi, et sans conteste, le plus original. Bref, un chef-d'œuvre absolu. **L. V.**

Les Sentiers d'Anahuac, de Romain Bertrand et Jean Dytar (La Découverte-Delcourt, 160 p., 34,95 €).



SAVIEZ-VOUS QUE NOUS AUSSI NOUS AVONS EU DES AGENTS SECRETS DANS NOTRE HISTOIRE ?



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change

Et découvrez deux siècles d'archives historiques sur Source d'Histoire

“Un tsar, à la fois génie et monstre, qui transforma la Russie”



Après *Ramsès II* et *Washington*, le tandem Wyctor et Malatini s’attaque à une figure aussi originale que controversée : le tsar Pierre le Grand. Primé au Festival international de la BD d’Ajaccio, l’album livre un portrait neuf de ce souverain, visionnaire sans état d’âme. Conseiller historique de l’ouvrage, Thierry Sarmant nous présente le personnage.

HISTORIA – Pour commencer, d’où provient son surnom, «le Grand»?

T. S. – Pierre Ier s’est fait octroyer les titres de «Pierre le Grand, Père de la Patrie, empereur de toutes les Russies» par le Sénat – disons qu’il s’est attribué lui-même ces distinctions – après le traité de Nystad de 1721, qui marque sa grande victoire sur la Suède. Ce sont donc ses conquêtes qui l’autorisent à se faire appeler «le Grand». Mais, en employant ce qualificatif, les Européens du Siècle des lumières pensent davantage au tsar-réformateur qu’au conquérant.

Plus que de réformes, peut-on parler en fait d’une métamorphose?

Pierre lance en effet une véritable «révolution culturelle» et prétend créer un «Russe nouveau», façonné sur des modèles occidentaux. Tous les aspects de la vie sont concernés: costumes, rapports entre les sexes, éducation, organisation de l’Église et de l’État. La nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg, se veut à la fois une nouvelle Rome, une nouvelle Jérusalem… et une nouvelle Amsterdam – la ville que Pierre a sans doute le plus admirée. «Fenêtre ouverte sur l’Europe», elle matérialise bien la nouvelle Russie. Mais tout ne s’est pas fait en un jour: plus l’on s’éloigne de Moscou et de Saint-Pétersbourg, et moins l’effet des réformes se fait sentir…

La cruauté du tsar paraît sans limites. Cela signifie-t-il qu’on ne pouvait transformer la Russie que dans le sang?

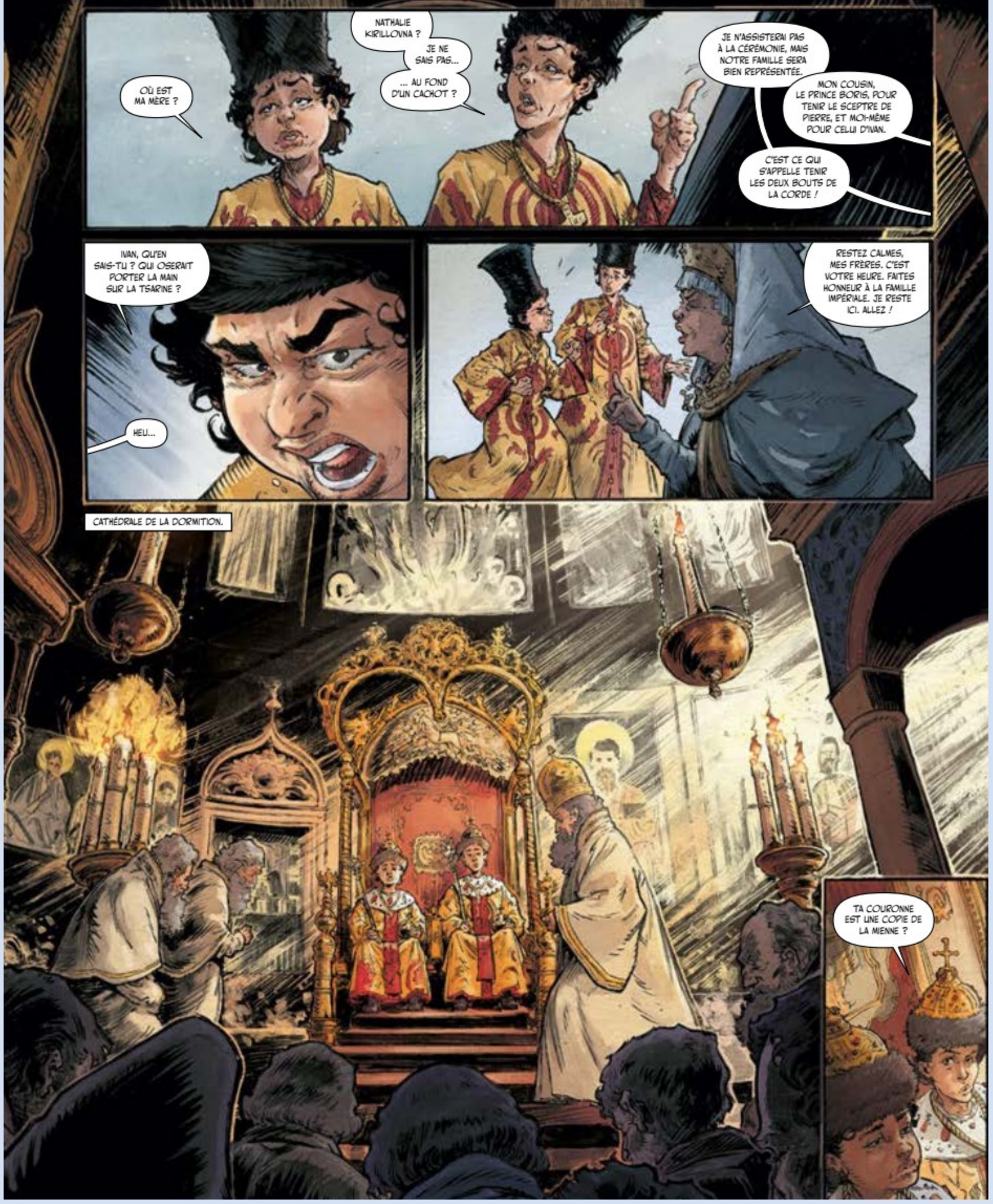
Pierre a dû affronter des oppositions puissantes au sein de l’Église, de l’aristocratie, de l’armée (les fameux régiments de *streltsy* en partie stationnés à Moscou) et, enfin, des masses très traditionalistes. Si la plupart de ces résistances sont demeurées passives parce que le tsar était un monarque de droit divin, les *streltsy* ont constitué une menace plus immédiate et leur élimination fut pour Pierre une nécessité vitale. C’est pourquoi la répression de leur grande révolte de 1698 a été si sanglante. Les purges suivantes tiennent davantage à la paranoïa et à la cruauté maladive du tsar, qui était à la fois un génie et un monstre.



Mais le tsar aime aussi le rire et la bouffonnerie…

Pierre n’est pas un bureaucrate enfermé dans son palais. Toute sa vie, il a fréquenté les tavernes. Il gouverne avec une «bande» de favoris, avec qui il aime s’enivrer et faire la fête dans un esprit carnavalesque.

Le «concile très bouffon» qui parodie les cérémonies religieuses revêt aussi une fonction politique: discréditer le clergé, associer les proches de Pierre à son entreprise de réformes. Et accessoirement, parce que l'alcool délie les langues, il permet au tsar de mieux surveiller son entourage, comme on le voit dans la BD.

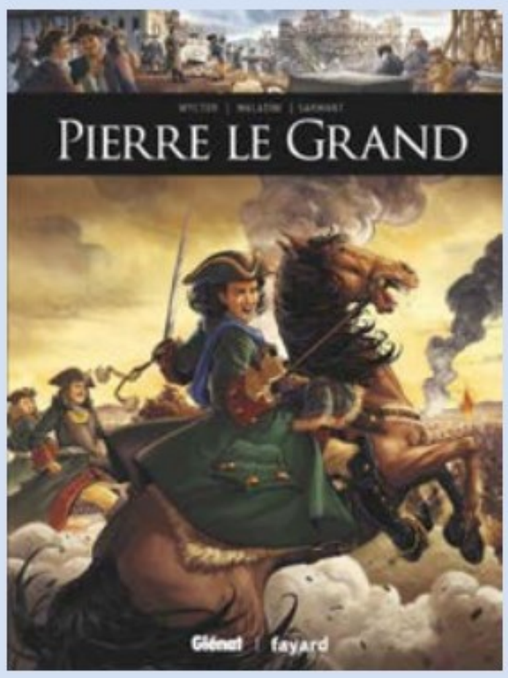


L'album s'achève, non sur la mort de Pierre, mais sur l'exécution de son fils. Comment comprendre cet acte?

En 1718, l'élimination du tsarévitch Alexis, hostile aux réformes de son père, vise à garantir la pérennité de la transformation globale de la société russe. Alexis voulait abandonner Saint-Pétersbourg pour revenir à Moscou, renier les influences occidentales, réduire les effectifs de l'armée, supprimer la marine, renoncer à la politique d'expansion tous azimuts. Ce que Pierre ne pouvait admettre. Une fois Alexis disparu, plus aucun obstacle ne pouvait s'opposer à la volonté du tsar; et de fait, après sa mort, son œuvre n'a jamais été remise en cause.

Dans l'élaboration de l'album, en quoi a consisté votre rôle de conseiller historique?

Mon rôle était de veiller à la cohérence des dialogues, des décors et des costumes. Pour les dialogues, je me suis fondé sur la correspondance de Pierre et sur les témoignages des contemporains. Pour les décors et les costumes, sur les images d'époque et sur les objets et bâtiments subsistants. Les palais de bois des environs de Moscou où Pierre a vécu dans sa jeunesse ont disparu. En revanche, le Kremlin garde encore en partie l'aspect qu'il avait au début du XVIIIe siècle. À Saint-Pétersbourg et dans ses environs subsistent plusieurs édifices bâtis par Pierre et son entourage, mais eux aussi ont été transformés tout au long des XVIIIe et XIXe siècles, et notamment le plus célèbre d'entre eux, le Peterhof, le «Versailles russe». Nous sommes mieux lotis du côté des objets et des costumes, car une grande partie des collections et de la garde-robe de Pierre a été pieusement conservée par ses successeurs. Nous avons des éléments d'uniforme, la tenue que le tsar a portée en 1724 lors du couronnement de son épouse Catherine… et même une série de somptueuses robes de chambre! Les tableaux et les portraits gravés, enfin, permettent de suivre l'évolution du physique de Pierre à partir des années 1690 et donnent une idée de l'apparence des membres de sa famille et de ses courtisans. Cet essai de reconstitution a été particulièrement stimulant: il nous révèle l'étendue de nos ignorances en matière de culture matérielle, mais la BD nous oblige à combler ces vides, et l'album, en ce sens, constitue un véritable travail d'historien. **PROPOS RECUEILLIS PAR L. V.**



Pierre le Grand, de Wyctor, Michael Malatini et Thierry Sarmant (Glénat, 56 p., 15,50 €).

F. MANTOVANI/GALLIMARD/OPALE PHOTO/SP





BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES

Riad Sattouf & Saint-Exupéry

Depuis ses débuts, le créateur de *L'Arabe du futur* a accroché une photo de l'écrivain-pilote dans son bureau. Une figure dont l'exemple l'a aidé à déployer ses ailes et dont il vient d'illustrer le célèbre *Terre des hommes*, paru en 1939.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL

HISTORIA – La plupart d'entre nous ont fait la connaissance de Saint-Exupéry par l'entremise du *Petit Prince*. Est-ce aussi votre cas?

Riad Sattouf – Oui, mais pas par le biais du livre. Dans ma famille, personne ne lisait, que ce soit du côté syrien ou breton. J'ai découvert cette œuvre au début des années 1980 en Libye, grâce à une cassette audio dans laquelle le conte était lu par Gérard Philipe et une troupe de comédiens. J'étais tout petit, mais je me souviens très bien avoir été fasciné par cette histoire d'aviateur perdu dans le désert, auquel un petit bonhomme vient demander de dessiner un mouton. Même si je ne comprenais plus rien à la suite, le nom de Saint-Exupéry m'est resté. Et puis, mon grand-père maternel me racontait souvent des souvenirs de sa jeunesse, une époque où les héros de l'Aéropostale étaient de vraies stars, où leurs exploits s'étalaient dans les journaux. Un jour, à 15 ans, il avait croisé Mermoz dans la rue. Il était allé lui serrer la main; ce dernier lui avait offert une cigarette et, après ça, il s'était mis à fumer pendant vingt ans. Cette anecdote m'a toujours fait rire! Il m'a transmis un peu de sa fascination pour ces types, même si c'était d'une façon encore un peu abstraite.

Comment votre relation à Saint-Exupéry est-elle devenue plus concrète?

Des années plus tard, à l'adolescence, je suis tombé sur *Terre des hommes* dans une bibliothèque de Rennes. Le nom de Saint-Exupéry m'est revenu en mémoire et la couverture présentait une photo de son visage que je trouvais assez ingrat. J'étais à une période où je me sentais mal dans ma peau et c'est comme si je voyais surgir quelqu'un qui aurait pu être mon copain de classe. Vous constatez que je n'ai pas une vision très orthodoxe du personnage, elle vient du fond de mon ignorance culturelle… Ses traits m'ont touché, j'ai lu son livre et celui-ci m'a extrêmement marqué.

Pour quelles raisons *Terre des hommes* a-t-il été aussi fondateur?

D'abord, c'était la première fois que je rencontrais un ouvrage rédigé à la première personne. Je m'apercevais qu'on pouvait écrire un livre entier en utilisant le «je», et intéresser des lecteurs en racontant ses péripéties. Par ailleurs, j'avais 15 ans, mes parents se séparaient de façon très violente, j'étais englué dans mes problèmes familiaux. Je rêvais de devenir auteur de bande dessinée et d'échapper au destin auquel semblaient me condamner mes deux familles.

> “J'ai aimé la transgression que Saint-Exupéry incarnait en se mettant à écrire. Je me suis identifié à ce personnage qui semblait n'être jamais à sa place”

Je n'appartenais pas du tout à la même classe sociale que Saint-Exupéry, mais je crois que ce qui m'a beaucoup plu, c'est la transgression qu'il incarnait. Les aviateurs de l'époque étaient à l'opposé du monde de l'art. Quand il s'est mis à écrire, il a été mal vu: il révélait leurs secrets, il exprimait sa sensibilité… Il était un artiste parmi les pilotes et un pilote parmi les artistes, quand il a séjourné à New York. J'ai grandi avec ce personnage dont il me semblait qu'il n'était jamais à sa place et je m'identifiais beaucoup à cette condition. Je me disais que je deviendrai une sorte de Saint-Exupéry quand je serai plus grand. Quelqu'un dont le parcours ne le menait pas vers l'art et qui a, néanmoins, choisi l'expression artistique.

N'étiez-vous pas un peu jeune pour saisir toute la portée de ce recueil?

Ce n'est pas un livre pour enfants, c'est vrai, et je ne comprenais évidemment pas tout ce que signifiaient ses variations philosophiques, mais il m'a vraiment bien parlé de l'âge adulte. Il y avait une telle force de vie! Je l'ai lu à un moment où j'étais plein d'envies, où j'espérais que l'existence m'offrirait des amitiés, •••

« J'ai vu très tôt dans *Terre des hommes* une métaphore de la vie. Piloter son avion, c'était se rendre un peu maître de son destin, essayer de voir les choses d'en haut »

• • • des rencontres, des expériences sensibles aussi intenses que ce qu'il décrivait. Et j'y ai vu très tôt une métaphore de la vie. Piloter son avion, c'était se rendre un peu maître de son destin, essayer de voir les choses d'en haut. On s'écrase dans des endroits où l'on est seul, comme on s'effondre face aux problèmes. Les livres de Saint-Exupéry sont bien plus que des histoires d'aviateur. Il trace des chemins. Comment fait-on pour être honnête et sincère avec soi-même? Pour ne jamais abandonner? Ses textes renferment des choses très positives. Comme beaucoup de mes lecteurs et lectrices sont assez jeunes, j'ai pensé que ce serait bien d'en convaincre quelques-uns de lire *Terre des hommes*. Au moins une fois. Accompagner ce livre par mes dessins est une manière de lui rendre tout ce que j'y ai trouvé.

Saint-Exupéry y exprime son rejet des idéologies avec des mots qui restent d'une incroyable acuité…

C'est aussi pourquoi j'adorerais que plein de jeunes le lisent. J'ai le sentiment qu'il était profondément opposé à la radicalité idéologique. Il essayait toujours de comprendre les autres, de voir les choses avec un maximum de hauteur, en refusant les extrémismes. Pendant la guerre, il n'a peut-être pas effectué le bon choix au regard de l'Histoire : il n'a pas rallié de Gaulle ; cette position lui a beaucoup été reprochée, et les surréalistes l'ont violemment attaqué pendant son séjour à New York. À mes yeux, le fait qu'il ait pu se tromper le rend encore plus humain. En tout cas, pour lui, s'engager ne se limitait pas à signer des pétitions contre la guerre. La guerre, il l'a faite. Il a combattu la barbarie nazie en 1940 et perdu la vie en mission quatre ans plus tard. Il ne s'est pas contenté d'être un artiste et je suis très sensible à l'homme d'action. Le colonel Alain Jourdan, qui était pilote dans son escadrille et a partagé son ultime petit-déjeuner, l'a très justement décrit comme « un écrivain qui n'était pas engagé, mais qui savait s'engager ».

Bio express Riad Sattouf

Né en 1978 à Paris, de mère française et de père syrien, Riad Sattouf a grandi entre la Libye de Kadhafi, la Syrie rurale d'El-Assad et la Bretagne de sa famille maternelle. Il a raconté son enfance et son adolescence dans la série graphique en six tomes *L'Arabe du futur, une jeunesse au Moyen-Orient (1978-2011)*. Amorcé en 2014, traduit en 25 langues, cet immense succès public et critique relate, notamment, la séparation houleuse de ses parents et l'enlèvement de son jeune frère par son père jusqu'en Syrie. En 2024, *Moi, Fadi, le frère volé* abordait l'événement du point de vue de ce cadet dont il a été séparé pendant vingt ans : un second tome sortira à l'automne 2026. Une autre série, *Les Cahiers d'Esther*, a assis la notoriété du dessinateur : neuf albums décrivent le quotidien d'une jeune fille bien réelle, de 10 à 18 ans. Riad Sattouf s'est aussi aventuré au cinéma et a décroché le César du meilleur premier film pour *Les Beaux Gosses* en 2010. Son long-métrage a révélé le comédien Vincent Lacoste dont il a, par la suite, retracé les débuts dans l'album *Le Jeune Acteur*. Il y a deux ans, le festival de la bande dessinée d'Angoulême a salué l'ensemble de son œuvre en lui attribuant son prestigieux Grand Prix.

Vous semblez aussi très ému par son sens de l'amitié…

C'est un sentiment très puissant dont je trouve qu'on ne parle pas assez, alors qu'il peut profondément relier les humains. Chez Saint-Exupéry comme dans *Tintin*, il y a de profondes réflexions à ce sujet. Plus jeune, je rêvais de relations comme celles qu'il a entretenues avec Guillaumet ou Mermoz, des camarades auxquels il pensait tout le temps. J'espérais trouver des amis intéressés aux mêmes choses que moi, avec lesquels je pourrais tout partager. J'aimais l'idée qu'on puisse se choisir une famille en dehors de la sienne et je ressentais le besoin de vivre des liens forts à travers une passion, un idéal, d'être transporté par quelque chose de supérieur à notre condition. Un autre aspect de Saint-Exupéry me touche beaucoup: sa capacité à dépasser les erreurs d'un ami. Mermoz a adhéré aux Croix-de-Feu. Saint-Exupéry méprisait cet engagement à l'extrême droite. Il a, malgré tout, conservé son amitié à Mermoz.

Que pensez-vous de ses dessins?

J'ai lu *Le Petit Prince* bien après *Terre des hommes* et j'avoue les avoir trouvés assez malhabiles, mais je les adore. Le fait qu'il «s'autorise» à dessiner alors qu'il n'est pas un grand technicien et qu'il le fasse aussi précautionneusement est magnifique. Quand je travaille, j'éprouve toujours un complexe énorme par rapport à tous les dessinateurs que j'idolâtre. Je me sens faible et, en même temps, je me dis que lui n'a pas hésité. Alors, peu importe que je ne sois pas le plus grand, je fonce! Son exemple est libérateur. Il était aviateur; il s'est permis d'écrire des textes… Le message qu'il peut transmettre, c'est: ne vous bridez pas!

Même si l'humour n'est pas très présent dans les textes de Saint-Ex, il me semble que vous avez, néanmoins, cherché à nous faire sourire…

Il n'y en a pas tellement, en effet, mais j'ai essayé de transcrire celui que j'y perçois. Un type qui part effectuer un raid Paris Saïgon en costard-cravate, avec juste une bonbonne d'eau et en fumant dans le cockpit alors que ça peut exploser à tout moment: il y a quelque chose d'assez amusant dans la vie sans précaution de cette époque! Et puis, introduire de l'humour était aussi une façon d'adresser un petit clin d'œil à Hergé. Je décèle une grande proximité entre l'univers de *Tintin* que j'aime tant, et celui de Saint-Exupéry. Je pense, par exemple, que son accident d'avion dans le désert de Libye fin 1935 avec son mécanicien André Prévot a inspiré celui de Tintin et Haddock dans *Le Crabe aux pinces d'or*. Leur appareil se perd dans le Sahara, ils décident de marcher, ils se perdent, la soif leur crée des hallucinations… il y a de grandes similitudes.

> “Un pilote de son escadrille décrivait Saint-Exupéry comme “un écrivain qui n'était pas engagé mais qui savait s'engager”

Bio express Saint-Exupéry

« Saint-Ex » naît à Lyon, le 29 juin 1900. Troisième d'une fratrie de cinq enfants, il perd son père à l'âge de 4 ans. Recalé au concours de l'École navale, il est recruté, en 1926, par la société Latécoère, bientôt rebaptisée Aéropostale. Après avoir sillonné les lignes Toulouse-Casablanca et Dakar-Casablanca, il est nommé chef d'escale pour dix-huit mois à cap Juby, dans le sud du Maroc, en 1927, puis chef d'exploitation à Buenos Aires, en 1929. Il y rencontre sa future femme, l'artiste salvadorienne Consuelo Gomez-Carrillo. Ses expériences lui inspirent *Courrier Sud* (1929), *Vol de nuit* (1931), puis *Terre des hommes*, grand prix du roman de l'Académie française en 1939. Mais la guerre mobilise le pilote. En mai-juin 1940, au sein de l'escadron 2/33, il multiplie les vols de reconnaissance au-dessus d'Arras, Amiens, etc. Il sera décoré de la croix de guerre. Après la défaite, il embarque pour les États-Unis où il jouit d'une grande notoriété, avec l'ambition de les convaincre d'entrer en guerre. C'est lors de ce séjour américain, où il espère toujours pouvoir se battre pour son pays, qu'il publie *Le Petit Prince*, en 1943. En 1944, après avoir obtenu de réintégrer le groupe 2/33, il décolle de Corse, le 31 juillet, pour une mission au-dessus des Alpes. Il est porté disparu le jour-même. On sait aujourd'hui que son avion s'est abîmé au large de Marseille.

Alors que chaque pays accuse son voisin d'être à l'origine d'un mal terrible qui se propage en Europe, on découvre que la syphillis – de son nouveau nom – aurait été rapportée d'Amérique par Colomb lors des expéditions de 1492.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

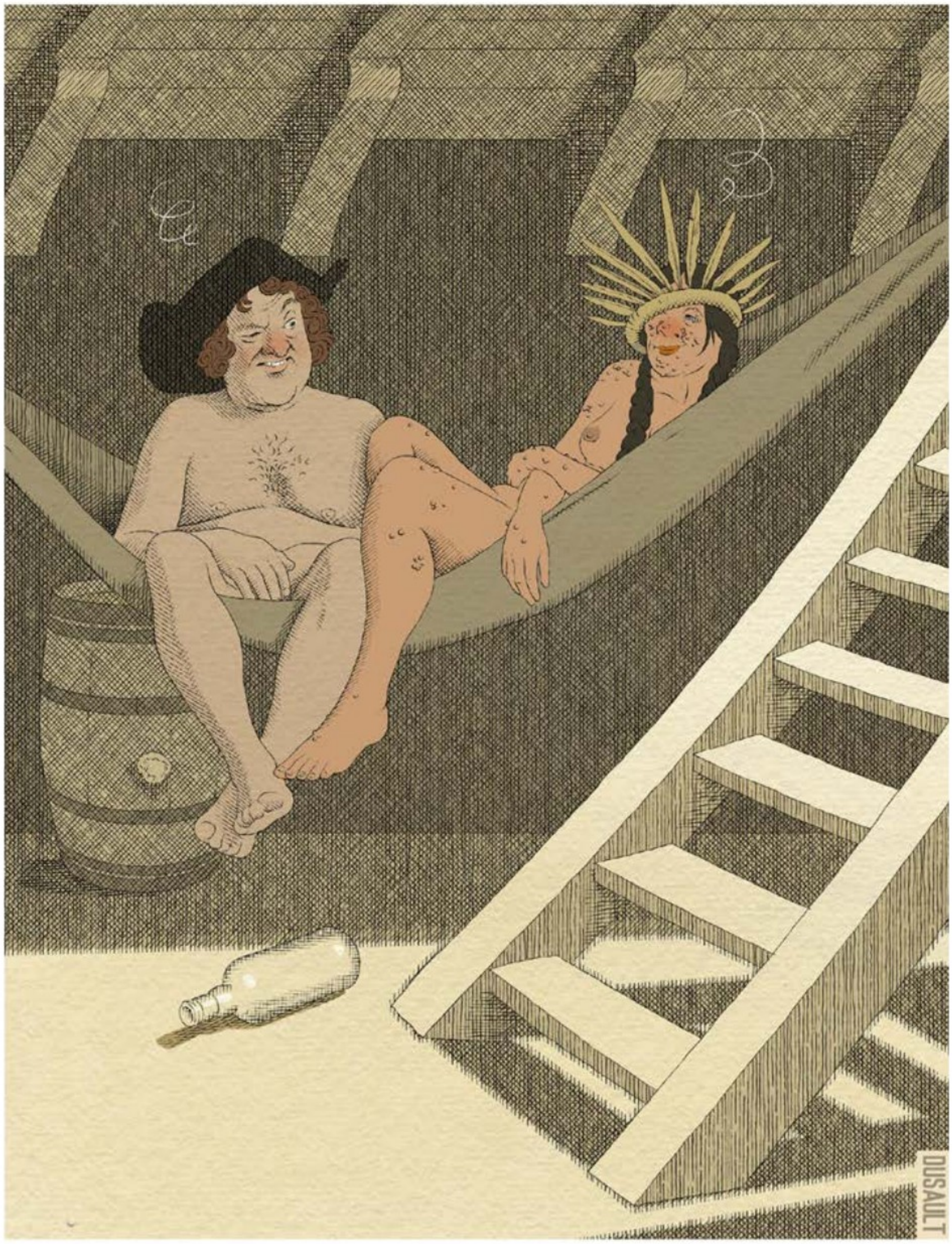
Le mot «vérole» désigne en latin médiéval – *variola* – toute maladie qui produit des pustules. Ainsi, le mal que l'on nomme aujourd'hui la variole porte au Moyen Âge le nom de petite vérole. Le mot «petite» ne décrit en rien le pronostic de la maladie – une des plus grandes tueuses de l'Histoire – mais plutôt la taille des vésicules. Alors à quoi peut correspondre la grande (ou grosse) vérole ? En janvier 1495, Charles VIII se dirige vers Naples à la tête d'une armée aux mœurs et à la discipline relâchées, composée pour la plus grande part de mercenaires de tous les pays d'Europe, suivie d'une cohorte de goujats [valets d'armée, ndlr] et de prostituées. Après être restée près d'un mois à mener grande débauche dans Rome, elle pénètre dans Naples, suivie à distance respectueuse par les troupes ennemies peu désireuses en réalité d'en découdre. Les Napolitains, qui en ont vu bien d'autres, tentent d'abord de fraterniser avec ces nouveaux occupants. Mais après deux mois d'occupation, la conduite infâme des soudards qui composent les troupes françaises oblige le roi à quitter la ville en toute hâte. Le chroniqueur Philippe de Commynes peut écrire: «On avait espéré trouver dans les Français toute sainteté, foi et bonté ; ce n'était que désordre, pilleries et débauches.»

Éruption de pustules

On s'aperçoit alors rapidement qu'un intrus récolté à Naples accompagne la retraite des Français. Il s'agit d'un mal nouveau qui commence par un chancre sur les «parties honteuses» et se poursuit par une éruption de pustules sur le corps, s'accompagnant de grandes douleurs dans les membres. Ainsi, les mercenaires de Charles VIII, démobilisés pendant l'été 1495, vont répandre la maladie en regagnant leurs pays respectifs après l'avoir copieusement propagée en Italie et en France. Cette nouvelle peste sans nom doit pourtant bien être nommée. Pour les Français, c'est incontestablement le «mal napolitain», se référant au lieu où elle est apparue. Pour les Italiens, c'est le «mal français», évoquant ceux qui l'ont disséminé dans toute la pénin-

sule. Si bien que le fléau se répand comme une traînée de poudre aux quatre coins du monde sans que personne ne soit prêt à en reconnaître l'encombrante paternité. Le mal frappe partout, principalement les prostituées et les hommes de troupe, mais aussi les seigneurs et les bourgeois des villes.

La médecine de l'époque est impuissante à enrayer la maladie qui peut évoluer à son aise, et chaque pays nouvellement touché ne manque pas de lui donner le nom du voisin, suspecté d'avoir été le contaminateur. C'est mesurer d'emblée la variété des appellations: les Russes parlent du «mal polonais», les Polonais du «mal des Allemands», les Allemands du «mal français» – ce dernier terme recueillant en outre les suffrages des Anglais qui le baptisent *french pox*. Quant aux Flamands, aux Hollandais et aux Maghrébins, ils l'appellent «mal espagnol», les Portugais «mal castillan».



Un prêté pour un rendu

Et les Espagnols, que disent-ils? Ils ne disent rien! Étrange silence qui vaut en fait signature. Vingt ans après son apparition, les chroniqueurs révèlent en effet que ce sont probablement les hommes de Christophe Colomb ou ceux de Cortès qui ont rapporté d'Amérique l'agent de la syphilis, le «tréponème pâle». L'épidémie y sévit chez les Indiens et donc aussi chez les Indiennes. Car depuis le début, on est frappé par une évidence: il s'agit bien d'une maladie vénérienne. Ainsi, si de nombreux Amérindiens meurent à cause des virus européens, essentiellement celui de la petite vérole qui fait des ravages chez les Aztèques, les Indiennes repassent gaillardement aux Espagnols ce que le peuple nomme déjà la «grosse vérole», celle du tréponème pâle, qui lui, est endémique en Amérique et inconnu en Occident. Transmis aux conquistadors, le germe débarque en Europe, transite par Naples, alors propriété de la Couronne d'Espagne, arrive en France au cours de la première campagne d'Italie et décime l'Europe pendant les siècles suivants. Cet échange de microbes de la petite vérole contre ceux de la grosse vérole, c'est ce qui s'appelle en langage courant un prêté pour un rendu…

Obnubilé par cette maladie, le médecin et philosophe véronais Frascator fait la synthèse de ses travaux sous la forme d'un poème publié en 1530, où il décrit l'histoire d'un berger nommé Syphilus, qui aurait été le premier à contracter la maladie pour avoir mis en colère les dieux. Il lui fallait bien un poète pour poursuivre son chemin: bienvenue à la syphilis!

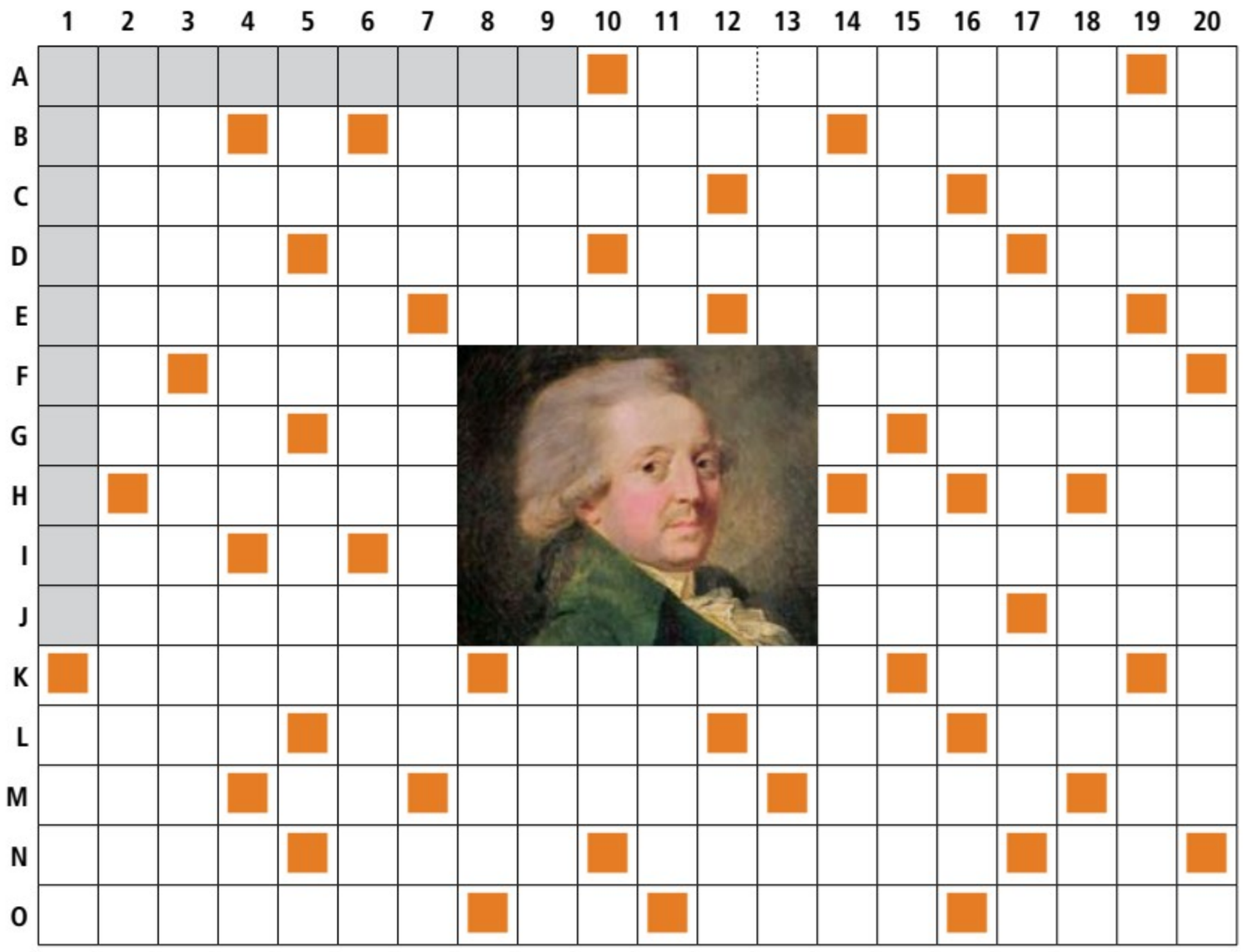
Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



HORS-SÉRIE
9,90
SEULEMENT

Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Ancien président des États-Unis admiré de Donald Trump. – **B.** Spécialité de Pindare. Déesses infernales. Il fut nommé gouverneur général de l'Algérie en 1847. – **C.** Avait-il prédit le réchauffement climatique? Elle s'opposa par la violence à l'indépendance de l'Algérie. Champ de Tyr au Moyen-Orient. – **D.** Coûté ou mérité. Ancien chef d'État yougoslave. Ancienne région habitée par les Édomites. Pays de Caroline. – **E.** Ancien Premier ministre de Turquie (1925-2006). L'eau de La Fontaine. Un docteur dans la communauté juive. – **F.** Morceau de genre. Ancien émirat. Il accompagna Oreste en Tauride pour retrouver Iphigénie. – **G.** As de carreau. Article de journal. Élagabal fut le grand-prêtre de son temple du Soleil. – **H.** Du Guesclin y fut fait prisonnier par les Anglais en 1364. Départ pour la Tunisie. – **I.** Le machin du général de Gaulle. Fils d'Hélios. – **J.** Ancien dirigeant panaméen chassé du pouvoir en 1989 par les États-Unis. Le crêt de la Neige est son point culminant. Pièce de Molière. – **K.** Son viaduc franchit la vallée du Tarn depuis 2004. Roi de Cilicie qui fut tué par Achille. Fils de Créüse et d'Apollon. – **L.** Période de glaciation. Père d'un célèbre résistant. Souvenir d'Allemagne. Nantaise dont le souvenir est évoqué dans *Les Tontons flingueurs*. – **M.** Forme d'avoir. Accord passé au début de l'Occupation. Lac de Carélie. L'empire d'essence. Pour l'Europe ou au bout de l'Amérique. – **N.** Explorateur britannique qui fut tué par les indigènes des îles Sandwich en 1778. Peuple de guerriers originaire de l'Asie centrale. Père d'Horus. Donneur d'ordres en campagne. – **O.** Il fut en 1944 le ministre de l'Information et de la Propagande du gouvernement Laval. Réduction de poste. Dieu guerrier. Au Moyen Âge, domaine concédé à un vassal par le seigneur.

VERTICALEMENT : **1.** Assemblée dans laquelle ce personnage a siégé. Saint connu pour avoir guéri des pestiférés lors d'un pèlerinage à Rome. – **2.** Roi des Hérules qui déposa l'empereur Romulus Augustule en 476, mettant fin à l'Empire romain d'Occident. Noble breton qui fut à l'origine de l'unification de la Bretagne au IXe siècle. – **3.** Tour de Paris. Ancien aide de camp de Bonaparte qui fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1823 par Louis XVIII. – **4.** État de Polynésie constitué des anciennes îles Ellice. Tiers monde. Krypton sur le tableau. – **5.** Capitale d'un puissant empire du XXIe siècle. Est en Angleterre ou en Bourgogne. Se rend au Cambodge. – **6.** Le général romain Aetius le vainquit aux champs Catalauniques en 451. Gardien de troupeau ou un pas à droite. – **7.** Unité monétaire du Ghana. Pétain lui succéda à la présidence du Conseil en juin 1940. Dans les intentions de César. – **8.** Muse. Espion de Louis XV. – **9.** Philosophe athénien dit «le Misanthrope». Peintre d'origine allemande adepte du dadaïsme et du surréalisme (1891-1976). – **10.** À poil parmi les grecques. Village pittoresque au bord de la Méditerranée. – **11.** Région du nord-ouest de l'Asie Mineure. État d'Afrique de l'Ouest. – **12.** Coupe de France. Roi de Juda. – **13.** Massif montagneux de l'Algérie (monts des…). Louis ou napoléon. La droite au pouvoir. – **14.** État du Brésil voisin de la Guyane. Elle fut façonnée dans l'argile par Héphaïstos. – **15.** Cromwell y vainquit l'armée royaliste en 1645. Grecque dans un amphithéâtre. Taureau sacré. – **16.** Suivi à la lettre mais pas forcément approuvé. Général qui n'a pas vécu une retraite paisible! Ancienne capitale des Bagratides. Sur un parchemin. – **17.** À l'origine de la guerre de 1870. Vers des anciens Grecs. Elle fut dirigée par Yasser Arafat de 1969 à 2004. – **18.** Capitale africaine. Mince alors. Constante d'Archimède. – **19.** Trois lettres en plus. Épée d'armes frappant de pointe. Elle aurait tant aimé voir Syracuse. – **20.** Ville qui fut la capitale de la seigneurie d'Albret. Gardien de harem.

Solution du nº 943

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	J	A	M	E	S	M	O	N	R	O	E	■	O	P	E	P	■	A	L	I
B	O	E	A	■	T	E	R	■	A	R	N	O	■	A	C	H	E	R	O	N
C	H	I	N	D	E	N	B	U	R	G	■	T	O	P	K	A	P	I	■	F
D	N	O	T	E	■	A	■	R	E	I	N	A	C	H	■	R	I	E	G	O
E	Q	U	I	R	I	N	A	L	■	E	O	N	■	O	R	A	C	L	E	■
F	U	■	N	O	■	T	U							S	E	O	U	L	■	D
G	I	S	E	U	T	■	E							■	E	N	R	E	N	E
H	N	I	E	L	■	O	R							T	V	■	E	■	I	F
I	C	V	■	E	S	U	S							S	E	E	■	I	N	O
J	Y	A	R	D	■	E	T							U	S	S	E	L	■	E
K	A	■	H	E	S	S	E	■	H	E	R	M	E	S	■	O	R	L	Y	■
L	D	U	O	■	E	S	D	R	A	S	■	A	T	H	E	N	A	■	P	C
M	A	S	■	E	T	A	T	■	N	A	N	T	A	I	S	■	S	A	R	A
N	M	S	F	■	I	N	■	R	A	■	I	■	I	M	■	A	M	I	E	L
O	S	E	I	N	■	T	R	I	P	O	L	I	T	A	I	N	E	■	S	I

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



IA, la révolution sans les Lumières

En 2017, huit chercheurs américains publient une courte étude intitulée *Attention is all you need* – référence au tube des Beatles *Love is all you need*. Il n'est pourtant pas question d'amour dans cet article mais d'une révolution dans le traitement automatique du langage naturel. Pourquoi le mot *Attention*? Parce que, pour la première fois, nos chercheurs ont mis au point une architecture de réseaux (le *Transformer*) construit non pas sur des mots pris séparément un par un, mais sur une séquence de mots (une question, par exemple) traités simultanément, selon l'*attention* ou le poids variable accordé à chacun d'entre eux en fonction de leur importance relative dans une phrase. Une révolution qui renvoie Gutenberg à l'école primaire.

L'IA est un outil, nous rassure-t-on. On vous dira tout autant que le principe de la reproduction existe depuis toujours, des moines copistes du Moyen Âge à nos photocopieuses. Et, avant que le droit d'auteur n'existe et ne soit formalisé par Augustin-Charles Renouard, en 1838, les éditeurs et imprimeurs n'éprouvaient aucun scrupule à reprendre les textes des autres en oubliant leurs noms. Et je ne parle même pas des pastiches. Après tout, Proust lui-même a publié en 1919 ses *Pastiches et mélanges*, dans lesquels il s'amusait à imiter Saint-Simon, Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve et Michelet en brodant sur l'affaire de l'escroc et diamantaire Henri Lemoine, qui avait défrayé la chronique avant-guerre. Les plagiaires n'ont pas plus attendu l'IA pour exister. Pensez à Corneille, à Alexandre Dumas. Aujourd'hui, le plagiat est devenu un sport national, au point d'inquiéter en 2013 les journalistes du *Monde* dans un article retentissant: «Plagiat. Les nouveaux faussaires». Rien de nouveau sous le soleil donc, me direz-vous. On pourrait même se réjouir des apports indéniables de l'IA à la recherche médicale, à la comptabilité d'entreprise, aux sciences dures, et j'en passe. Les choses se compliquent cependant lorsqu'on aborde les terres, plus solitaires et personnelles, de la littérature et de l'art. L'IA existe à peine et, déjà, on évoque des dérapages. Sans parler de ce que d'aucuns appellent les «hallucinations» de l'IA, capable de donner des réponses loufoques, sinon erronées, aux questions qu'on lui pose. Contre cela, nous sommes à peu près nus. Le Code de la propriété intellectuelle ne reconnaît que le délit de contrefaçon et celui-ci est loin de répondre aux usages de l'IA. Ce qui est en jeu est d'un tout autre ordre. D'abord, un changement d'échelle du fait de l'immense volume potentiel de textes et d'images générés par IA; ensuite, l'anonymat absolu des contenus puisque ceux-ci peuvent être obtenus par combinaisons infinies des sources existantes sur le Net, jusqu'aux faux intentionnels – et, par voie de conséquence, la déresponsabilisation de ceux qui les utilisent; enfin, et c'est peut-être le plus grave, un déni de culture, d'apprentissage et de création – j'ai presque envie de dire un déni d'intelligence. L'historien que je suis ne peut que s'en inquiéter. Il nous est impossible d'analyser correctement une source sans en connaître l'origine et le sujet. Les algorithmes constituaient déjà un déni de lecture. Les textes générés par IA nous transportent dans un monde encore plus dangereux. Désormais, toutes les questions ont des réponses automatiques et, avec elles, une dispense à vie d'analyse comparatiste des sources, de leur nature, de leurs auteurs et des contextes dans lesquels elles s'inscrivent. Vivre avec l'IA, c'est un peu comme naître avec une cuillère en argent dans la bouche. L'IA c'est la fin de l'Histoire et du travail de l'historien. H

E. de Waresquiel

> «L'IA est un outil, nous rassure-t-on. Mais les textes générés par IA peuvent être dangereux et pourraient signer la fin du travail d'historien»

LE LIVRE ANNIVERSAIRE



ELLE

1945

UN SIÈCLE AU FÉMININ

2025

ELLE



ÉDITIONS SEGHERS

ELLE 80

ÉDITIONS SEGHERS

ICÔNES
TOP-MODÈLES
ARTISTES
ACTRICES
ÉCRIVAINES...
TOUTES SONT LÀ

LES 700 PHOTOS
& COUVERTURES MYTHIQUES
QUI ONT FAIT LE *ELLE*
DEPUIS SA CRÉATION
20 GRANDES PLUMES
SIGNENT 20 TEXTES INÉDITS

“UN MONUMENT DE CINÉMA EST NÉ”
KINOWOMBAT

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
CANNES PREMIÈRE

LIB FILMS
PRÉSENTE

GAEL GARCÍA BERNAL

MAGELLAN

UN FILM DE LAV DIAZ

PRODUIT PAR ALBERT SERRA ET JOAQUIM SAPINHO

LE 31 DÉCEMBRE AU CINÉMA

arte · SENS CRITIQUE · LA SEPTIÈME OBSESSION · HISTORIA · Europe Créative MEDIA

Groupement National des Cinémas de Recherche · ROSA FILMS · A F · LIB FILMS · EL VIAJE FILMS · TEN17 · ULTRAMEDIA FILMS · FILM ACADEMY OF THE PHILIPPINES · ICA · rtve · LUXBOX · NOUR FILMS